

DELLY

# Magali



BeQ

**Delly**

# **Magali**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 244 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# Magali

Édition de référence :

Feuilleton de *L'Ouest-Éclair*, 1919.

## I

Bien que son front ne brillât  
que de jeunesse ; bien qu'elle n'eût  
ni diadème d'or ni manteau de Damas,  
je veux qu'en gloire elle soit élevée  
comme une reine.

F. Mistral. MIREILLE.

L'aube paraissait un peu brouillée, une lueur incertaine flottait sur la campagne à travers laquelle le train filait en jetant des coups de sifflets stridents. Dans le wagon, bien chauffé cependant, une fraîcheur pénétrait qui refroidissait la voyageuse malgré le vêtement fourré dont elle était couverte.

Peu à peu, M<sup>lle</sup> Nouey sortait de la somnolence qui l'avait envahie depuis quelques heures. Ses yeux s'ouvrirent, sa main, par un geste machinal de femme soigneuse, lissa les bandeaux châains

qui encadraient son visage mince, un peu flétri. Elle se redressa enfin, complètement éveillée, secoua son vêtement, où s'étaient formés quelques plis... En même temps son regard se dirigeait vers l'autre extrémité du wagon.

Là se trouvaient une dame enveloppée d'une mante noire de piètre apparence et deux enfants de huit à dix ans. En montant dans ce compartiment au milieu de la nuit, M<sup>lle</sup> Nouey les avait trouvés là... Et la dame avait conservé exactement la même position qu'elle lui avait vue alors, la tête tournée vers la vitre et cachée entre les mains, sans un mouvement autre que celui imprimé par le train.

En face d'elle, les enfants étaient immobiles, serrés l'un contre l'autre très éveillés, eux, et visiblement grelottants sous leurs vêtements râpés. Ils étaient tous deux minces et frêles, mais ne se ressemblaient pas ; la petite fille, qui semblait l'aînée, avait un visage au teint mat, aux traits un peu forts, et une superbe chevelure blond cendré tombant en deux longues nattes sur ses épaules. La physionomie du petit garçon était

fine, plus délicate ; son teint ressortait, très blanc, près des boucles brunes qui ombrageaient son front.

Le regard compatissant de M<sup>lle</sup> Nouey avait eu vite fait d’embrasser tous ces détails. Elle était accoutumée à coudoyer bien des misères cachées dans ses visites à travers Paris et Londres, elle avait un flair quasi infallible pour discerner les pauvres honteux... Et quelque chose s’éveillait dans son cœur devant, ce trio inconnu, devant la gravité mélancolique empreinte sur ces pâles visages d’enfants dont l’extrême distinction l’avait aussitôt frappée.

La portière fut tout à coup ouverte, un contrôleur parut sur le seuil...

– Vos billets, s’il vous plaît.

M<sup>lle</sup> Nouey tendit le sien... Les enfants tournèrent la tête, mais la dame ne bougea pas.

– Vos billets, madame ! dit l’homme en haussant la voix.

Pas de réponse.

– Elle dort bien, cette dame ! observa-t-il,

vous ne savez pas où sont ses billets, les enfants !

– Si, je sais, dit la petite fille avec un léger accent anglais. Ne réveillez pas maman.

Elle se leva, prit un sac posé près de sa mère et en sortit trois billets.

– Ce sont des billets de troisième... et vous êtes en première, ici ! Eh bien ! vous ne vous gênez pas !

– Nous sommes en première ? dit la petite fille en le regardant avec surprise. Nous ne savions pas... Maman était si fatiguée qu'elle est montée dans le premier wagon venu.

– Oui, racontez-moi des histoires... Si vous croyez que ça va prendre ! Il faut payer le supplément ou sans cela...

Un geste significatif acheva la phrase.

La petite fille eut une exclamation d'effroi :

– Payer le supplément !... Mais nous n'avons presque plus d'argent !

– Ça ne me regarde pas, il fallait faire attention... Allons, réveillez votre maman, je ne

peux pas poser deux heures ici.

Une expression de regret passa sur la physionomie de l'enfant, ses yeux, de magnifiques prunelles sombres et veloutées, enveloppèrent d'un tendre regard sa mère toujours immobile... Puis, se penchant, elle appela doucement en anglais :

– Mamma ! Mamma !

La dame n'eut pas un mouvement... La petite fille leva vers le contrôleur un regard suppliant.

– Je ne peux pas la réveiller, elle dort si bien !

– Ah ! mais, en voilà assez ! C'est moi qui vais m'en charger alors !

M<sup>lle</sup> Nouey se levait pour mettre fin à cette scène pénible en payant le supplément demandé...

Mais le train, passant probablement sur un point de la voie en réparation, eut une violente secousse qui la rejeta à sa place... Et là-bas l'inconnue, ballottée, tomba en avant comme une masse.

Les enfants eurent un cri d'effroi, auquel répondirent une exclamation de M<sup>lle</sup> Nouey et

cette autre du contrôleur :

– Mais cette dame est morte !

La petite fille se dressa debout, ses yeux dilatés enveloppèrent le visage tout blanc qui avait heurté la banquette, ses mains l'effleurèrent...

Et, doucement elle glissa évanouie dans les bras que lui tendait M<sup>lle</sup> Nouey.

– Eh bien ! en voilà une histoire ! murmura le contrôleur. Heureusement encore que nous arrivons bientôt !

M<sup>lle</sup> Nouey emporta l'enfant à l'autre extrémité du compartiment, elle fit de même pour le petit garçon qui demeurait immobile, tremblant de tous ses membres... Puis elle revint s'assurer que le contrôleur avait dit vrai.

Hélas ! on n'en pouvait douter ! Une mort subite avait frappé cette femme, peut-être avant l'entrée de M<sup>lle</sup> Nouey dans le wagon.

– Pauvre créature ! murmura-t-elle en regardant avec une douloureuse compassion ce visage délicat, jeune encore, mais extrêmement

flétri, cette chevelure brune, déjà semée de fils d'argent, et les petites mains, fort jolies de forme, mais brunies par des travaux de ménage.

Paris approchait... Cinq minutes encore...

Et, avec un soupir de soulagement, M<sup>lle</sup> Nouey vit le train entrer en gare.

Le contrôleur s'éloigna pour chercher de l'aide... Quelques instants plus tard, l'étrangère était emportée par deux hommes, tandis qu'un autre enlevait dans ses bras l'enfant toujours évanouie. M<sup>lle</sup> Nouey suivit celui-ci, tenant par la main le petit garçon, auquel elle murmurait de douces paroles.

Ce fut elle qui réussit, après bien des soins, à faire revenir la petite fille de son évanouissement. Elle redoutait beaucoup cet instant...

Et, de fait, l'enfant, en se rappelant soudain ce qui s'était passé, eut une terrible crise de désespoir que M<sup>lle</sup> Nouey ne put calmer qu'après de longs efforts.

Mais il était navrant de voir cette petite figure désolée, d'entendre les sanglots du petit garçon

agenouillé près de sa sœur.

– Maman !... maman !... murmurait celle-ci en se tordant les mains. Ce n'est pas possible, madame, elle vit, n'est-ce pas ?

– Ma pauvre chérie ! disait tendrement M<sup>lle</sup> Nouey en la pressant dans ses bras.

Et, apercevant une petite croix d'ivoire qui sortait du corsage de l'enfant, elle ajouta :

– Vous êtes catholique, n'est-ce pas ?... Moi aussi. C'est un lien plus fort entre nous. Ma chère enfant... Eh bien ! pensez que votre pauvre maman est près du bon Dieu, qu'elle ne souffre plus maintenant, ma mignonne.

– C'est vrai... Oh ! elle souffrait tant, ma mère chérie !... Mais nous ne l'avons plus !... Vous sommes seuls... seuls ! Oh ! maman, maman !

Elle eut une nouvelle crise de larmes que M<sup>lle</sup> Nouey eut beaucoup de peine à calmer. L'enfant demeura ensuite immobile, absolument abattue et brisée.

– Magali, Magali, ne va pas mourir aussi ! sanglotait son frère en lui serrant la main.

– Non, mon Freddy, murmura-t-elle faiblement. Mais après tout, cela vaudrait mieux... Qu'est-ce que nous ferons sans maman ?

Le chef de gare et le commissaire de police entraient en ce moment. Ils venaient chercher quelques renseignements près des enfants, le mince bagage de la défunte ne leur ayant fourni aucune indication. Sur l'alliance seulement étaient gravés ces deux noms : Éthel. – Luc. – 1880.

– Comment vous appelez-vous, mes chers petits ? demanda M<sup>lle</sup> Nouey en se penchant vers les orphelins.

– Magali et Freddy Daultey, murmura la petite fille.

– Et d'où venez-vous ?

– De Bombay.

– Vous aviez des parents là-bas ?

– Non, personne... Maman donnait des leçons de français et d'anglais.

– Vous n'avez plus votre père ?

- Non, il est mort voilà trois ans.
- Avez-vous des parents en France ?
- Personne non plus... Mais maman ne trouvait plus assez de leçons là-bas, et le climat la fatiguait beaucoup. Elle voulait, essayer en France ou en Angleterre.
- Était-elle Anglaise ?
- Oui, et papa Français, de la Provence.
- Comment s'appelait-elle ?
- Éthel Daultey.
- Oui, mais de son nom, à elle ?
- Je ne sais pas, madame.
- Et vous ne connaissez aucun parent, ni en France, ni ailleurs ?

La petite fille secoua négativement la tête.

– Diantre, c'est ennuyeux, cela ! murmura le commissaire de police. Qu'allons-nous faire de ces mioches ? C'est dommage, ils sont gentils.

– Je m'en charge pour le moment, déclara M<sup>lle</sup> Nouey. Je ferai toutes les démarches pour savoir

s'ils n'ont réellement personne au monde... Quant à la pauvre mère, ajouta-t-elle plus bas en s'adressant au commissaire de police, veuillez lui faire faire des funérailles religieuses convenables. Je prends à ma charge tous les frais.

Il s'inclina et sortit de sa poche un calepin.

– Ayez la bonté de me donner votre adresse, madame.

– M<sup>lle</sup> Nouey, hôtel de Volberg, rue de la Ville-l'Évêque... Je suis la lectrice de la duchesse de Staldiff, en ce moment de passage chez le comte de Volberg, son cousin, ajoutât-elle en manière de référence.

– Très bien, mademoiselle... J'enverrai prendre vos ordres pour l'enterrement. Dois-je faire avancer une voiture ?

Sur la réponse affirmative de M<sup>lle</sup> Nouey, il s'éloigna aussitôt et, un peu après, un fiacre s'en allait de la ville, emportant l'excellente demoiselle et ses petits protégés blottis contre elle.

## II

Amélie Nouey était la fille d'un professeur de français établi à Vienne. Chargé de nombreux enfants, celui-ci avait accepté avec reconnaissance l'offre que lui faisait le comte de Volberg de donner sa dernière fille, alors âgée de dix ans, comme compagne à la petite comtesse Juliane, afin d'exciter l'émulation de l'enfant, paresseuse et trop gâtée. Amélie avait donc été élevée au milieu du luxe, elle était devenue l'amie de Juliane de Volberg, nature un peu molle, un peu futile, mais affectueuse et bonne.

Il y avait là, pour la jeune fille sans fortune, un grave péril. À côtoyer cette existence de grands seigneurs, elle pouvait éprouver les funestes effets de l'ambition ou s'aigrir au contact de ce luxe raffiné... Mais Amélie avait une nature raisonnable et droite, elle était pieuse, portée vers les œuvres de charité, et jamais un désir

ambitieux n'effleura l'âme de la simple et modeste lectrice de Juliane de Volberg.

Elle n'avait pas quitté la jeune comtesse lorsque celle-ci avait épousé lord Randolph Hawker, duc de Staldiff. Elle était pour la jeune femme une conseillère fidèle, une amie, non pas toujours écoutée mais très estimée, et si quelque sérieux demeurait dans l'esprit et le cœur de lady Juliane, c'était à cette âme d'élite qu'elle le devait.

Maintenant, M<sup>lle</sup> Nouey était l'institutrice des petites ladies Isabel et Ophélia, l'une fille de la duchesse, l'autre cousine, par son père, du défunt duc, car lady Juliane était veuve, depuis plusieurs années. Mais la situation d'Amélie demeurait celle d'une amie, d'autant plus estimée qu'elle montrait en toutes circonstances la plus grande discrétion.

Elle ne craignait donc pas d'être mal accueillie en ramenant les pauvres orphelins, sachant que la comtesse de Volberg compatirait aussi, comme sa cousine, à un si grand malheur. En arrivant à l'hôtel de Volberg, M<sup>lle</sup> Nouey fit monter les

enfants dans son appartement, envoya la femme de chambre leur chercher du consommé, prépara avec son aide deux couchettes... Et ce fut seulement après les avoir vus tomber endormis de fatigue et de chagrin qu'elle changea de costume et descendit chez la duchesse, qu'elle n'avait pas vue depuis quinze jours, ayant passé ce temps en Bourgogne, près d'une vieille parente de son père.

Elle entra sans se faire annoncer, ainsi qu'elle en avait coutume avec son amie, dans le salon qui précédait la chambre de la duchesse... Mais elle s'arrêta sur le seuil en voyant que celle-ci n'était pas seule.

– Entrez donc, mademoiselle Amélie ! dit une voix jeune, au timbre chaud et vibrant, avec un accent anglais prononcé.

Elle s'avança et s'inclina en disant gaiement :

– Je ne m'attendais pas à trouver Votre Grâce que je croyais à la pointe de l'Italie.

Celui auquel elle s'adressait, un jeune homme de seize à dix-sept ans, debout près de la

duchesse, lui tendit la main avec un sourire qui éclairait singulièrement sa physionomie, très belle, extrêmement intelligente, mais exprimant à l'ordinaire une hauteur que les gestes et l'attitude venaient encore augmenter.

– Non, je suis revenu à Paris, mademoiselle, par suite d'un accident, d'ailleurs peu grave, arrivé à mon compagnon de route.

– Ce voyage s'est bien passé, ma chère Amélie ? demanda la duchesse en tendant les deux mains à son amie et en levant vers elle un aimable visage encadré de beaux cheveux blonds légèrement poudrés.

– Très bien Juliane... C'est-à-dire, pas dans sa dernière partie.

– Avez-vous été attaquée, dévalisée comme vous me le prédisiez au moment de mon départ pour l'Italie ? demanda en riant le jeune homme.

Mais il s'interrompit devant le visage grave de M<sup>lle</sup> Nouey. Celle-ci narra brièvement le triste accident. À mesure qu'elle avançait dans son récit, la physionomie très mobile de la duchesse

exprimait une vive compassion et celle du jeune homme un intérêt réel, bien qu'un peu froid.

– Et qu'avez-vous fait de ces petits malheureux, Amélie ? demanda la duchesse.

– J'ai pris la liberté de les amener ici, et en ce moment, ils dorment là-haut dans mon appartement... J'ai pensé que vous ne seriez pas mécontente...

– Non certes, ma bonne amie, c'est là chose toute naturelle ! Mais tout ceci va vous causer bien des ennuis, si vous vous chargez des démarches.

– Que voulez-vous, Juliane, il faut bien rendre service au prochain !... Et ces pauvres petits sont si touchants !

– Vous nous les amèneriez quand ils seront un peu remis, Amélie. Vous dites que leur mère était Anglaise ?

– Oui, mais ils ignorent son nom.

– Et eux, comment se nomment-ils ? demanda le jeune homme en se penchant pour jeter un coup d'œil sur la pendule.

- Magali et Freddy Daultey, milord.
  - Magali ? Un joli nom, souvenir de *Mireille*.
  - Son père était Provençal, m’a-t-elle dit. Les recherches pourront se faire tout d’abord de ce côté.
  - Évidemment. C’est déjà quelque chose de savoir par où commencer. Je vous souhaite bonne réussite, mademoiselle Amélie... À ce soir, ma mère... Maximilien m’emmène déjeuner à l’ambassade d’Autriche.
  - Allez, allez, Gérard, profitez bien de votre séjour ici, dit en souriant la duchesse. Mais ne prenez pas d’engagement pour ce soir ; vous savez que nous avons une première à l’Opéra ?
  - Je n’aurais garde de l’oublier ! L’Opéra est ma passion... Tenez-moi au courant de cette lamentable histoire, mademoiselle Amélie.
- Il s’éloigna d’un pas souple et vif, très élégant dans la tenue ultra correcte qu’il portait avec une désinvolture de grand seigneur... Sa mère le suivit des yeux, une petite flamme d’orgueil traversa son regard...

– Il est superbe, mon Gérard, n'est-ce pas Amélie ?

– Superbe, en effet... Et, ce qui vaut mieux, il est bon, sous son apparence un peu... fier.

Ce mot très atténué n'était pas tout à fait celui qui convenait. En réalité, l'orgueil extrême et le naturel violent du jeune duc de Staldiff étouffaient souvent ses qualités morales, à tel point que certains de ceux qui l'approchaient niaient cette bonté que lui reconnaissait sincèrement M<sup>lle</sup> Nouey.

En quittant la duchesse, elle se rendit près de ses élèves qui flânaient dans la salle d'études. Lady Isabel, une vive et jolie fillette blonde s'élança vers elle et se jeta dans ses bras.

– Ah ! que je suis contente de vous revoir, mademoiselle ! C'est long, quinze jours sans vous !

– Vous êtes bien gentille de trouver cela ma petite Isabel. Ophélia n'est peut-être pas de cet avis ?

Elle s'adressait à une fillette très svelte, très

élégamment vêtue, dont la chevelure fauve encadrait un visage régulier et froid, extrêmement blanc.

– Mais si, mademoiselle, dit-elle tranquillement, en tendant la main à M<sup>lle</sup> Nouey. Seulement, je ne suis pas aussi expansive que Bella.

– À propos, s'écria vivement Isabel, qu'est-ce que nous a raconté Betsy ? Vous avez ramené des enfants, de petits orphelins ?

– Des mendiants ? demanda dédaigneusement Ophélia.

– Mais pas du tout !... Asseyez-vous, je vais vous raconter cela.

Ophélia l'écouta d'un air distrait ; Isabel exprima une vive pitié et déclara qu'elle voulait voir les enfants.

– Ils sont trop fatigués, trop brisés par leur chagrin, ma chère petite. Aussitôt que possible, je vous les ferai connaître Vous verrez comme ils sont charmants et distingués.

– Il faudra les garder. Mademoiselle ; la petite

filles sera mon amie...

– Isabel, une enfant trouvée ! s'écria sa cousine avec mépris.

– Ils ne sont pas du tout enfants trouvés, déclara fermement M<sup>lle</sup> Nouey. Ils ont un nom, nous savons d'où ils viennent... Ophélie, montrez un peu plus de mesure et de charité dans votre langage, mon enfant...

Mais la fillette se détourna avec une petite moue dédaigneuse et se mit à feuilleter une revue de modes que M<sup>lle</sup> Amélie dut lui enlever des mains en déclarant qu'elle avait mieux à faire que d'exciter sa coquetterie.

\*

Lady Isabel dut attendre quinze jours avant de connaître Magali Daultey. La petite fille se trouva en proie à une fièvre violente, et M<sup>lle</sup> Nouey, qui la soigna avec un infatigable dévouement, craignit un moment pour sa vie. Mais la crise fut surmontée. Magali, très affaiblie, put enfin se

lever, et, un jour, elle descendit au bras de sa protectrice dans le jardin de l'hôtel de Volberg, pour profiter d'un rayon de soleil qui attiédissait l'atmosphère.

Freddy était là aussi, touchant au possible dans son costume noir, avec son délicat visage trop blanc, ses boucles sombres, ses yeux un peu attristés encore, mais où revenait à certains instants un rayon d'enfantine gaieté.

C'était un charmant petit caractère, très aimable, extrêmement affectueux. Déjà, M<sup>lle</sup> Nouey éprouvait pour lui une tendresse maternelle... Mais elle se sentait attirée plus encore par cette petite Magali, très aimante, ardemment reconnaissante, dont le regard avait une profondeur singulière, dont le cœur enfantin souffrait, silencieusement mais cruellement, de la perte d'une mère très aimée, de l'abandon absolu où se trouvaient désormais son frère et elle.

Car les recherches en Provence n'avaient fait connaître que ceci : les Daultey, originaires d'Arles, appartenaient à une vieille famille de robe, très honorable, dont le dernier survivant,

Luc Daultey, cerveau d'artiste, original et aventureux, était parti une vingtaine d'années auparavant pour l'Amérique. Depuis, personne n'avait entendu parler de lui... Et, de ce côté, il ne restait aux enfants aucune parenté.

Grâce aux hautes relations de la duchesse et du comte de Volberg, M<sup>lle</sup> Nouey avait eu également une très prompte réponse de Bombay, il existait dans cette ville l'acte de décès le Luc Daultey, trouvé assassiné dans un faubourg sans qu'on eût jamais connu l'auteur de ce crime. On recueillit également des renseignements sur la parfaite honorabilité et celle de sa veuve, très pauvre et très méritante, demeurée sans ressources après l'effondrement de la petite entreprise commerciale que dirigeait M. Daultey.

M<sup>lle</sup> Nouey avait reçu cette réponse la veille, et, très perplexe, elle se demandait ce qu'il allait advenir de ces pauvres petits êtres, si délicats au moral et au physique.

Si on voulait, pourtant. Ce lui serait si facile, à elle, Amélie, d'élever ces enfants, si doux, de les entourer d'affection ! Personne ne s'apercevrait

de leur présence dans les vastes résidences où la duchesse et ses enfants se transportaient selon les saisons.

Ce matin, elle avait sondé le terrain et reçu de son amie cette réponse encourageante.

– Mais je n’y vois pas d’obstacle, je m’associerai même avec joie à cette bonne œuvre... Seulement, il faut que je demande l’avis de Gérald.

Le duc, malgré sa jeunesse, était considéré comme un oracle par sa mère, très fière de ses brillantes facultés, et d’ailleurs voyant en lui le chef de la famille. De ce côté, M<sup>lle</sup> Nouey n’était pas sans appréhension, la naturelle générosité du jeune homme étant soumise aux fluctuations d’une volonté impérieuse, extrêmement entière, et de caprices tout à fait impossibles à prévoir.

Lentement, M<sup>lle</sup> Amélie et Magali firent deux fois le tour de la grande pelouse, suivies par Freddy, puis revinrent à petits pas vers le logis.

Là-bas, au seuil d’une porte vitrée, venaient d’apparaître le jeune duc, puis lady Isabel et lady

Ophélia, vêtues de toilettes claires pour une matinée enfantine qui avait lieu cette après-midi à l'ambassade d'Angleterre.

Était-ce la fatigue de cette courte promenade ? ou bien se trouvait-elle intimidée par les regards curieux dirigés vers elle ? Toujours est-il que Magali glissa tout à coup, prise de faiblesse. M<sup>lle</sup> Nouey la soutint précipitamment...

– Donnez-la-moi, mademoiselle ! dit lord Gérald en s'avançant d'un mouvement spontané.

Avec une aisance dont on l'aurait cru incapable sous son apparence élégante et fine il enleva l'enfant entre ses bras et l'emporta dans le salon où se trouvaient la duchesse et la comtesse de Volberg.

Une fois étendue sur un canapé, elle se remit presque aussitôt et un peu de rougeur monta à ses joues mates en se voyant entourée de ces étrangers. Les paroles bienveillantes des deux dames, le sourire aimable de lady Isabel parurent cependant la mettre à l'aise.

– Elle est laide, cette petite ! chuchota lady

Ophélie à l'oreille de son cousin qui se tenait debout à quelque distance, appuyé contre la cheminée.

– Oui, plutôt, sauf les yeux qui sont magnifiques. Mais le petit garçon est délicieux... Venez ici, petit.

Freddy se tenait serré contre sa sœur, ses grands yeux bleus, un peu apeurés, regardaient tous ces visages inconnus... À l'appel du jeune duc, il ne bougea pas et cacha son visage contre le bras de Magali.

– Eh bien ! ne m'avez-vous pas compris ! dit un peu brusquement lord Gérald, dont la patience n'était pas la vertu dominante.

À cette intonation impérieuse, Magali eut un tressaillement, elle dirigea son regard vers lui... Et M<sup>lle</sup> Amélie, en voyant se heurter les prunelles sombres de l'enfant, où passait une lueur de révolte et de fierté blessée, et les grands yeux bruns du jeune homme, exprimant une hauteur mélangée d'irritation et de surprise dédaigneuse, comprit que deux orgueils se rencontraient... Ainsi qu'elle l'avait soupçonné, Magali possédait

une susceptibilité excessive. L'excellente demoiselle, avec un serrement de cœur, songea que la pauvre petite venait probablement de s'aliéner, par ce seul regard, la sympathie de celui qui devait décider son sort.

Lord Gérald avait froncé les sourcils et, détournant dédaigneusement les yeux, il dit à sa cousine :

– Quelle désagréable physionomie a cette petite !

Freddy, sur un signe de M<sup>lle</sup> Amélie, s'avança, un peu intimidé, mais si joli, si touchant, que la physionomie mécontente du jeune duc se détendit un peu. Il caressa l'enfant, lui demanda son nom et lui adressa quelques questions en anglais, langue que Freddy parlait presque mieux que le français.

La duchesse et M<sup>me</sup> de Volberg, de leur côté, interrogeaient Magali. Mais l'enfant ne savait rien de plus que ce qu'elle avait dit précédemment ; elle ne connaissait pas le nom de sa mère, qui eût permis de faire des recherches en Angleterre.

– Il faudra voir à caser ces enfants dans un orphelinat, dit M<sup>me</sup> de Volberg. J’en connais un excellent...

– Oh ! ma cousine, les pauvres petits ! murmura lady Isabel, dont le joli visage témoignait d’une vive compassion.

– Que voulez-vous, ma petite Bella, il n’y a pas d’autre solution...

– Si, il y en a une autre, dit la duchesse en faisant signe à M<sup>me</sup> de Volberg de s’éloigner un peu de l’enfant. Ces petits êtres paraissent bien élevés : du côté paternel, ils sont d’une bonne famille... Amélie se propose de se charger de leur éducation, de les élever elle-même, à mes frais, naturellement, car je tiens à avoir ma part dans cette œuvre de charité. Nous leur préparerions un avenir convenable.

– Qu’en dit Gérald ? demanda M<sup>me</sup> de Volberg.

Elle se tournait vers le jeune homme, qui avait repris sa pose nonchalante contre la cheminée.

– Je ne m’y oppose pas, ma cousine, les

enfants sont Anglais par leur mère, leur position est incontestablement très pénible, très intéressante et, en vérité, je crois que ma mère et M<sup>lle</sup> Nouey feraient là une très bonne œuvre... Mais il me paraît excessif, mademoiselle Amélie, que vous vous chargiez vous-même de ces enfants, les collèges sont là pour les recevoir...

– Ils sont de santé bien délicate !... Et je serais si heureuse de les avoir tout à moi, milord ! dit M<sup>lle</sup> Amélie avec un regard suppliant. Ils sont si gentils, et je les aime tant déjà !

– Oh ! chère mademoiselle Amélie, s’il ne faut que cela pour vous contenter, gardez vos petits protégés ! dit-il en souriant. Mais peut-être, consultant comme toujours beaucoup plus votre bon cœur que vos forces, allez-vous vous fatiguer avec ces enfants, dont vous ignorez la nature, les goûts, l’éducation.

– Rassurez-vous, milord, je me ménagerai, dit gaiement M<sup>lle</sup> Nouey, intérieurement ravie de cette acceptation qu’elle n’osait presque pas espérer la minute d’auparavant. Quand à leur éducation, elle me paraît admirablement

commencée, la nature est charmante...

– Hum ! dit-il ironiquement. La petite a un regard qui n'est rien moins que doux... Enfin, essayez, mademoiselle, il sera toujours temps de changer d'idée si vous en avez assez... Et vous savez, petit garçon, profitez de votre chance, car vous ne trouverez pas tous les jours un cœur comme celui-là pour se dévouer à vous.

Il caressait du bout des doigts la joue blanche de Freddy, et sa voix, sous le ton badin, avait une inflexion légèrement émue.

– Allons, Ophélie et Isabel, il est temps de partir, dit-il, en prenant son chapeau déposé sur un meuble. Sans quoi, vous risqueriez d'arriver très en retard... Mais peut-être le préférez-vous ainsi ? Il est très agréable de faire une entrée un peu sensationnelle, n'est-ce pas ? ajouta-t-il d'un ton moqueur, en s'adressant plus particulièrement à sa cousine.

– Que vous êtes méchant, Gérard ! dit la fillette avec une petite moue et un coquet mouvement de tête. Je m'impatiais au contraire, en dedans, de nous voir retardés ainsi,

et je pensais que M<sup>lle</sup> Amélie aurait pu choisir un autre moment pour nous présenter ses protégés.

– Qu'est-ce que cela fait ! interrompit vivement Isabel. M<sup>lle</sup> Amélie n'a rien choisi du tout, et nous aurons encore bien le temps de danser... Au revoir, Magali, je suis très contente que vous restiez avec nous.

– Je reste !... murmura la petite fille qui n'avait pas entendu la décision prise, ce bref entretien ayant été tenu un peu à l'écart du canapé où elle était à demi étendue.

– Mais oui, avec M<sup>lle</sup> Nouey, dit la duchesse en se rapprochant. Cela vous fait-il plaisir, mon enfant ?

– Avec elle !... Oh ! oui, dit Magali dont le teint pâle se rosa soudain, tandis que son regard, doux et aimant cette fois, se posait sur le bienveillant visage de sa protectrice.

– Nous ferons de bonne besogne ensemble, dit M<sup>lle</sup> Amélie en baisant tendrement le front de l'enfant.

– Je n'en doute pas... Vous seriez capable

d'adoucir le fauve le plus féroce, dit en riant lord Gérald qui passait devant le canapé pour gagner la porte.

– Magali n'est heureusement pas une fauve... du moins je l'espère, répliqua sur le même ton M<sup>lle</sup> Nouey, en passant la main sur la magnifique chevelure blonde de la petite fille. Allons, mon enfant, remerciez Sa Grâce qui veut bien m'autoriser à vous conserver près de moi.

Elle voulait essayer d'atténuer l'impression fâcheuse produite sur le duc par la petite fille, mais elle appréhendait secrètement une résistance... Magali eut un frémissement, ses yeux s'assombrirent, mais elle se leva et dit, un peu raidie, sans regarder lord Gérald :

– Je vous remercie, milord.

Il eut un geste vague, qui pouvait signifier également : « C'est bien » ou « peu m'importe », son regard, dédaigneux ou presque dur, effleura le visage de l'enfant, contracté par la violence qu'elle se faisait... Puis il s'éloigna à la suite de sa cousine et de sa sœur.

Lorsque M<sup>lle</sup> Amélie eut ramené les enfants dans son appartement, elle vit Magali s'asseoir, le front plissé, dans l'embrasure d'une fenêtre, et y demeurer longtemps, farouche et songeuse.

– Qu'avez-vous, petite Magali ? demanda-t-elle enfin.

L'enfant leva vers elle un regard grave.

– Je pensais à ceux que je viens de voir... C'est avec eux que nous vivrons, Freddy et moi ?

– Avec eux, non pas précisément. Mais avec moi. Eux sont de très grands seigneurs et, notre lot, à nous, est de rester à l'écart... Ce qui ne nous empêchera pas d'être heureux, Magali.

– J'aime mieux cela ! dit Magali dont le front se rasséréna soudain... La petite lady blonde a l'air très aimable, mais je n'aime pas du tout l'autre... Et lui, comme il nous regardait de haut ! Oh ! je le déteste !

De nouveau, les grands yeux veloutés se faisaient sombres, la petite bouche avait une crispation de colère... Et quelle singulière amertume dans cette voix d'enfant !

– Magali, seriez-vous orgueilleuse ! s'écria M<sup>lle</sup> Nouey, en lui saisissant les mains et en plongeant son regard dans celui de la petite fille.

Magali frémit, ses grands cils blonds se baissèrent, voilant un peu ses yeux...

– Oui, murmura-t-elle. Oh ! c'est bien mal, je le sais, ma chère maman me le disait toujours... Mais je ne peux pas... non, je ne peux pas ! dit-elle ardemment en pressant ses mains contre sa poitrine.

### III

Oui, Magali était orgueilleuse, les soubresauts de son amour-propre blessé amenaient de terribles crises morales... Et M<sup>lle</sup> Amélie se vit en face d'une tâche difficile, consistant à faire pénétrer dans ce cœur d'enfant les principes d'humilité qui pouvaient seuls sauver cette petite créature, destinée à une vie dépendante, vraisemblablement obligée, toujours, de se soumettre à l'autorité d'étrangers et d'accepter en silence l'oubli et la pauvreté.

M<sup>lle</sup> Nouey et ses pupilles avaient accompagné à Londres la duchesse de Staldiff et ses enfants, ils avaient tous, l'été suivant, gagné Hawker-Park, la magnifique résidence d'été des ducs de Staldiff. M<sup>lle</sup> Amélie occupant un appartement indépendant, les enfants se trouvaient fort rarement en contact avec la noble famille dont ils étaient les obligés... De temps à autre, ils étaient

amenés par M<sup>lle</sup> Amélie chez la duchesse qui leur faisait quelques bienveillantes questions, leur distribuait des friandises et garnissait leur petite bourse, ce qui assombrissait Magali pour toute la journée. Lady Ophélie affectait de les ignorer totalement. Quant à lord Gérald, ils ne le voyaient que de loin, passant à cheval le long des allées du parc, ou traversant, entouré d'une brillante jeunesse, les magnifiques jardins d'Hawker-Park.

Lady Isabel, tout au contraire, réclamait sans cesse la présence de Magali. Elle avait une petite tête de linotte, mais un bon cœur, et se trouvait dépourvue de cette morgue naturelle à son frère et à sa cousine. Magali lui plaisait beaucoup par sa vive intelligence, ses manières empreintes d'une distinction innée, et cette grâce caressante que la petite fille savait mettre dans son regard et dans son geste lorsque rien ne venait blesser sa susceptibilité.

Cette crainte des moindres piquûres d'amour-propre la portait à éviter tout ce qui pouvait la rapprocher de ses nobles hôtes. Elle ne céda qu'avec quelque peine au désir exprimé par lady

Isabel, sur l'autorisation maternelle, de l'avoir pour compagne d'études et de jeux, comme l'avait été jadis M<sup>lle</sup> Amélie pour lady Juliane... M<sup>lle</sup> Nouey avait appuyé la demande de son élève, jugeant ce contact utile pour accoutumer la fière Magali aux intimes petites blessures inhérentes à sa position, en même temps que pour lui rendre, dans la société de l'aimable Isabel, cette gaieté que la mort de sa mère semblait avoir presque anéantie.

Mais quelle tendre patience fut nécessaire à M<sup>lle</sup> Amélie pour calmer les soubresauts de cette nature altière, d'un côté ardemment portée vers le bien, de l'autre tourmentée par cet orgueil dont l'excessive sensibilité lui était un martyre continuel ! Les considérations religieuses avaient seules quelque pouvoir sur cette petite âme, et M<sup>lle</sup> Nouey n'espérait qu'en elles pour transformer Magali, « le petit démon », comme elle l'appelait parfois, avec une sévérité triste qui faisait abondamment pleurer l'enfant.

Car Magali aimait M<sup>lle</sup> Amélie avec la passion qu'elle mettait dans ses affections comme dans

ses antipathies. De son origine méridionale, elle tenait une nature ardente, enthousiaste, qu'elle concentrait souvent, mais qui se manifestait parfois soit avec une sorte de violence, soit, beaucoup plus souvent, dans des actes de délicatesse tout à fait charmants. M<sup>lle</sup> Nouey était frappée des trésors contenus dans ce cœur d'enfant, mais aussi un peu effrayée en constatant cette imagination ardente et cette volonté si vite cabrée devant l'obstacle.

Le petit Freddy, lui, s'éleva tout seul. Il faisait le bonheur d'Isabel, et, parfois, on l'appelait au salon, pour l'entendre dire, avec les petites mines charmantes qui lui étaient naturelle : les fables et les poésies que lui apprenait M<sup>lle</sup> Nouey. Il revenait tout joyeux, les poches pleines de bonbons qu'il offrait aussitôt à sa sœur, « sa Magali chérie », en lui racontant que lady Ophélia avait dit qu'il était très gentil, que lord Gérald s'était montré tout à fait bon et lui avait promis une jolie montre pour sa première communion.

Et Magali, refusant les bonbons, demeurait

longtemps songeuse, les sourcils froncés... Peut-être l'étrange petite-fille était-elle blessée de cette idée que son frère servait à l'amusement de lord Gérald et de sa cousine, – de « lui » surtout, contre lequel elle gardait l'antipathie éclosée dès le premier instant – antipathie réciproque, qui se manifestait chez le jeune duc par une indifférence dédaigneuse, chez Magali par un mutisme presque absolu dans les rares occasions où elle se trouvait en sa présence.

\*

Un matin d'août, – il y avait alors plus d'un an que les orphelins se trouvaient sous la tendre tutelle de M<sup>lle</sup> Nouey, – lady Isabel entra comme une trombe dans la petite salle où Magali faisait réciter une leçon à son frère.

– Je viens chercher Freddy... Nous allons à la *cascare*, Gérald et moi, Gérald veut bien que nous emmenions le petit.

Sans empressement, Magali rectifia la tenue

de son frère, refit le nœud de sa petite cravate...

– Dépêchez-vous, chère, Gérard va s'impatienter, Freddy est très bien ainsi... Je ne peux pas vous offrir de nous accompagner, il y a tout juste la place pour Freddy dans le poney-chaise. Mais venez nous conduire, Magali, vous verrez mes nouveaux poneys, un cadeau de Gérard. Il est si bon !

Comme tous les trois traversaient le hall pour gagner la cour d'honneur, les éclats d'une voix irritée parvinrent tout à coup à leurs oreilles.

– C'est Gérard qui se fâche ! murmura Isabel.

Ils s'avancèrent vers le grand perron. Au bas des degrés était arrêté le poney-chaise. Et, tout près, lord Gérard était debout, ses grands yeux bruns étincelant de colère, sa main droite agitant une canne légère au-dessus de la tête d'un petit groom tout courbé et tremblant. À quelques pas de là, lady Ophélie, en coquette tenue du matin, regardait tranquillement, tout en jouant avec une fleur cueillie tout à l'heure dans les jardins.

Le cœur compatissant de Magali bondit à cette

vue. Ce groom était un bon petit enfant, un peu étourdi, mais absolument dévoué à ses maîtres. Sans doute avait-il commis quelque faute légère, et lord Gérard, « si bon », s'apprêtait à l'en punir impitoyablement, dans un de ces accès de colère dont il était assez coutumier.

– Oh ! empêchez-le... empêchez-le ! dit Magali à Isabel en lui saisissant le bras.

– Mais je ne peux pas... Il se fâchera davantage.

À ce moment, le stick s'abattit sur les épaules de l'enfant. Alors Magali, n'écoutant que l'impulsion de son cœur, s'élança au bas du perron, et se jeta devant le petit garçon...

– Assez milord ! Ne le frappez plus ! s'écria-t-elle d'un ton suppliant.

– De quoi vous mêlez-vous ?... Reculez ! dit-il avec violence. Allons, vite !

Mais Magali, surexcitée, s'écria avec indignation véhémence :

– Non, je ne bougerai pas ! C'est affreux, ce que vous faites là !... Vous êtes un lâche de

frapper ainsi ce pauvre petit !

Une lueur jaillit sous les longs cils blonds du jeune homme, les veines de son front se gonflèrent. Le stick, soulevé par sa main nerveuse, tomba avec violence, cinglant le poignet que Magali avait élevé instinctivement pour protéger son visage.

L'enfant eut un gémissement. D'un geste brusque, lord Gérald jeta la canne au loin. Très pâle, il se rapprocha de Magali vers qui accouraient Isabel et Freddy. Mais la petite fille leva les yeux vers lui, et ce regard exprimait une telle intensité de mépris et d'indignation que le jeune homme s'arrêta, la physionomie contractée, en laissant retomber la main qu'il étendait vers elle.

– Ma pauvre chérie ! dit Isabel d'une voix tremblante, en lui entourant le cou de son bras, tandis que Freddy, tout pâle, s'emparait de la main de sa sœur. Montrez-moi... Mais cela saigne ! Oh ! Gérald !

– À qui la faute ! dit-il, les dents serrées, en détournant son regard du visage altéré et des

grands yeux sombres de Magali. Si elle m'avait obéi...

– Oui, cela lui apprendra à se mêler de ce qui la regarde, ajouta lady Ophélie en levant les épaules. Ne faites pas cette tête éplorée, Isabel, il n'y a là qu'une petite éraflure sans importance.

Lord Gérald prit le stick que venait de ramasser un domestique, et dit froidement :

– Venez-vous, Isabel ? L'heure est déjà avancée, nous serons à peine de retour pour l'heure du lunch.

Isabel regarda Magali d'un air un peu perplexe.

– Allez vite trouver M<sup>lle</sup> Amélie, ma pauvre chérie, elle vous donnera quelque chose pour vous remettre, dit-elle en l'embrassant affectueusement. Venez-vous, Freddy ?

Mais le petit garçon secoua énergiquement la tête.

– Non, je reste avec Magali... ma pauvre Magali, répondit-il en appuyant tendrement sa joue sur la main de sa sœur.

– Allons, dépêchez-vous, Isabel ! dit lord Gérald d'un ton d'impatience irritée, qui fit se hâter la fillette.

Quelques instants plus tard, la légère voiture s'éloignait, Ophélia rentrait au château, et Magali restait seule dans la cour avec Freddy et le groom.

– Oh ! miss Magali, c'est pour moi !... pour moi ! dit l'enfant en pleurant.

Elle eut un léger mouvement d'épaules, ses traits crispés se détendirent un peu.

– Ce n'est rien du tout... Qu'aviez-vous donc fait, Jem ?

– J'avais oublié une commission que m'avait donnée Sa Grâce... Oh ! miss Magali, quelle marque vous avez ! dit-il d'un ton désolé. Vous auriez dû me laisser battre, j'y suis habitué...

– Comment, cela vous arrive souvent !

– Oui, quand Sa Grâce est en colère... Oh ! miss Magali, ce n'est pas bien terrible, allez, j'y suis habitué, je vous dis, et autrement je suis très bien ici... J'en voyais bien d'autres à la maison.

– Je ne croyais pas lord Gérald si méchant, dit pensivement Freddy en regagnant avec sa sœur l'appartement de M<sup>lle</sup> Nouey.

Magali ne répondit pas... Un travail commençait dans son cerveau, il se continua toute la soirée, et, lorsque M<sup>lle</sup> Amélie vint l'embrasser dans son lit, l'enfant lui noua les bras autour du cou en disant :

– Écoutez, mademoiselle, je ne veux plus me mettre en colère. J'ai vu lord Gérald... Et il bat souvent ce pauvre Jem !... Oh ! ne me dites plus qu'il est bon ! Je le déteste ! fit-elle dans une explosion de rancune.

– Magali, Magali, que dites-vous là ! Le duc de Staldiff, si violent, si dur qu'il puisse être parfois, n'en demeure pas moins votre prochain... Magali, vous cédez en ce moment au ressentiment causé par l'humiliation qui vient de vous être infligée.

Magali cacha son visage entre ses mains et pleura longtemps. Enfin, relevant la tête, elle dit d'un petit ton ferme.

– J’essayerai de lui pardonner, d’oublier...  
mais ne me dites jamais qu’il est bon !

## IV

Le soleil traçait des sillons étincelants à la surface de l'étang, il répandait, à travers le feuillage de larges traînées lumineuses sur le sol herbeux, et enveloppait d'un rayonnement intense la tête de la jeune fille assise à l'ombre d'un vieux hêtre, le teint mat, légèrement rose, la chevelure blond cendré aux larges ondulations naturelles se dorait à cette clarté qui faisait paraître plus veloutées, sous le voile des cils blonds, les grandes prunelles noires.

Cette physionomie, par l'harmonie et la finesse de ses lignes, par la grâce fière de l'expression, offrait le type pur et admirable de cette beauté grecque qui a fait la célébrité des femmes d'Arles... Et la gravité pensive, en ce moment empreinte sur ce jeune visage, lui communiquait un charme particulier très frappant dans sa simplicité absolue.

Ceux qui avaient vu Magali Daultey seulement deux ans auparavant auraient eu peine à reconnaître, en cette délicieuse créature, la petite fille qualifiée jadis de laide, avec quelque raison, par lady Ophélie. Ses traits trop forts s'étaient merveilleusement affinés, l'enfant était devenue jeune fille. D'autrefois Magali ne gardait que ses longues prunelles d'Orientale et sa chevelure blonde.

Elle conservait aussi son cœur délicat, son intelligence ardente, les rares qualités morales découvertes par M<sup>lle</sup> Amélie et cultivées avec un soin maternel. La religion avait seulement dompté la violence naturelle, l'extrême susceptibilité de cette âme : la volonté, très forte chez cette enfant, lui avait fait engager une lutte acharnée contre sa propre nature, lutte si pénible que Magali en avait souffert quelque temps dans sa santé. Mais elle en était sortie victorieuse, elle ne se révoltait plus, maintenant, devant les inégalités sociales, elle ne se cabrait plus sous les blessures d'amour-propre que lui infligeait libéralement lady Ophélie.

Car celle-là, seulement, semblait prendre à tâche de lui faire sentir les distances. La duchesse se montrait extrêmement bienveillante, lady Isabel raffolait tous les jours davantage de sa Magali. Elle ne voulait plus s'en séparer, et M<sup>lle</sup> Nouey devait renouveler souvent ses sages remontrances pour lui faire comprendre que Magali ne pouvait partager tous les plaisirs d'une jeune lady d'opulente famille.

D'ailleurs, Magali ne le désirait pas elle-même. Très sérieuse sous sa gaieté naturelle, très peu soucieuse de l'effet que pouvait produire sa beauté, elle préférait, malgré sa vive affection pour son amie Isabel, demeurer éloignée de la jeunesse brillante qui entourait celle-ci et lady Ophélie. Son avenir, à elle serait austère : elle devrait gagner sa vie, car, pas plus que Freddy, elle ne supporterait de demeurer longtemps à la charge de la duchesse ou, plus exactement, du duc de Staldiff, seul maître de l'immense patrimoine légué par ses ancêtres. Dès lors, que lui servait-il de se mêler, en inférieure, au monde aristocratique où elle n'aurait qu'une place subalterne ? Pourquoi rechercher des plaisirs qui

n'étaient pas faits pour elle, la jeune fille pauvre, élevée par charité dans cette opulente demeure ?

Et la sage Magali résistait le plus possible aux instances d'Isabel, elle passait généralement ses journées, bien remplies aux yeux de Dieu, près de M<sup>lle</sup> Amélie, son amie, sa confidente bien-aimée, son initiatrice dans la voie du travail et de la charité.

En ce moment, Magali venait de relire une lettre de Freddy, reçue tout à l'heure. Celui-ci, maintenant un raisonnable garçon de seize ans, avait été placé, par les soins de M<sup>lle</sup> Amélie, dans un excellent collège religieux. Il travaillait fort bien et remportait de beaux succès, mais il montrait surtout de remarquables aptitudes artistiques. L'année précédente, il avait confié à sa sœur qu'il voulait être peintre... À quoi Magali avait répondu avec une fermeté triste :

– Mon cher Freddy, il ne peut être question de cela. Tu n'as pas un shelling au monde, il te faudra le plus tôt possible gagner ta vie et, par conséquent, choisir un état où tu puisses te suffire très vite... J'aime mieux te dire cela tout de suite,

mon chéri, car il serait inutile et dangereux de caresser ce rêve.

Freddy, tout pâle, avait baissé la tête et n'était plus revenu sur ce sujet. Mais sa santé, excellente jusque-là, paraissait changer depuis un an, et, aujourd'hui, il écrivait à sa sœur qu'il était fatigué, qu'il perdait l'appétit et attendait avec impatience le moment où il pourrait venir prendre le bon air d'Hawker-Park.

– Plus que huit jours, heureusement ! pensa la jeune fille, soucieuse de ce changement.

Elle consulta sa montre et se leva... Oui, elle était bien une héritière de la race grecque, elle avait bien l'allure à la fois majestueuse et souverainement élégante, la grâce très patricienne, la fière simplicité que devaient posséder la belle Nausicaa et ses compagnes, ou Antigone guidant son père Œdipe, et, devant ce type parfait du passé antique, le regard regrettait les souples draperies des tuniques qui l'eussent si harmonieusement complété.

Elle ramassa le *canotier* de paille blanche qui gisait sur l'herbe, le posa sur ses cheveux et prit

une allée qui conduisait au château.

Elle songeait avec quelque ennui que ses promenades ne seraient plus aussi tranquilles, désormais. Depuis quelques jours, Hawker-Park avait des hôtes, d'autres viendraient encore... Et la veille, était arrivé le jeune duc, de retour d'un long voyage à travers la Perse, les Indes et la Birmanie.

Depuis le jour où elle s'était exposée généreusement à la colère de lord Gérald, Magali l'avait si soigneusement évité qu'elle ne l'avait jamais revu. De son côté, le duc avait probablement notifié à sa mère et à sa sœur son désir de voir éloigner de lui l'enfant qui lui était antipathique, car toutes deux s'étaient abstenues d'appeler Magali près d'elles lorsque le jeune homme s'y trouvait... De telle sorte que Magali ne connaissait du duc de Staldiff que ce que lui en disaient lady Isabel et M<sup>lle</sup> Amélie, très enthousiastes.

– Une si belle intelligence !... Et quelle générosité, quelle délicatesse de sentiments, quel sérieux de caractère, sous son apparence un peu

sceptique !

Magali écoutait en silence, mais un sourire ironique se dessinait sur ses lèvres. Les dons brillants du duc de Staldiff dissimulaient, quoi que prétende M<sup>lle</sup> Amélie, un orgueil qui ne pouvait supporter la résistance. Cette rancune gardée à l'enfant qui lui avait tenu tête n'en était-elle pas la preuve ?

Mais que lui importait ! Elle n'aurait jamais affaire à lord Gérald, bientôt même, elle quitterait son toit pour aller demander au travail la liberté et le pain de chaque jour.

À cette pensée, une expression joyeuse traversa son regard. Il lui était si dur de tout recevoir de ces étrangers, de lui surtout, cet orgueilleux grand seigneur !

– Comme vous marchez vite, Magali ! s'écria derrière elle une voix essoufflée. Je ne peux pas vous rejoindre... Vous ne m'entendiez donc pas ?

C'était lady Isabel, toute rose, toute pimpante dans son élégant costume de promenade.

– Mais non, Isabel, dit gaiement Magali eu

serrant affectueusement la main que lui tendait son amie. D'où venez-vous donc ?

– De faire une petite promenade dans le parc, avec lady Dulkay. J'ai laissé la chère âme en contemplation devant un point de vue romantique, et alignant déjà sur un album des vers d'allure élégiaque. Moi, j'en avais assez de sa compagnie. Je ne pose pas pour l'élégie, vous savez, Magali.

– Oui, je sais, dit Magali avec un coup d'œil malicieux sur le visage rieur qui se tournait vers elle. Vous êtes très gaie, Isabel.

– Eh ! cela vaut mieux ! Pourtant, Gérard m'a dit hier que je riais trop, il m'a déjà grondée, le jour de son arrivée !... oh ! pas bien fort ! En compensation, il m'a tellement gâtée ! Si vous saviez quels jolis cadeaux il m'a apportés ! Des merveilles !... Oh ! qu'il est bon, Gérard ! Et quel causeur intéressant, vous verrez, Magali ! Il a tous les dons !

Une petite lueur railleuse traversa le regard de Magali. Ce jeune duc, objet de l'admiration de tous, devait être plus orgueilleux que jamais, et sa

bonté n'était fort probablement qu'une certaine générosité, implantée en lui comme, un devoir de son rang.

– Êtes-vous libre en ce moment, Magali ? demanda Isabel en arrivant près du château. Je voudrais vous entendre chanter cette saga norvégienne si jolie, dont je vous ai parlé.

– Très volontiers, je n'ai rien de pressé, dit Magali.

Elles entrèrent dans le salon de musique, et Isabel, jetant son chapeau et ses gants sur un meuble, se mit à la recherche du morceau, tout en continuant à bavarder.

– Il faudra que je travaille mon chant avec vous, Magali, car Gérard est très difficile et je lui ferais honte. Il a une si belle voix !... Et il joue du violon à faire pleurer.

– Même vous, Isabel ? demanda Magali avec malice.

– Moqueuse ! dit gaiement Isabel en s'asseyant devant le piano.

Elle joua le prélude, très lent, puis la voix de

Magali s'éleva, souple, pénétrante et chaude, d'une expression si puissante qu'elle faisait courir un frisson sous l'épiderme d'Isabel elle-même. Il était impossible de rendre avec plus de charme mystérieux ces phrases étranges, d'une sauvage douceur, où passait la poésie nuageuse de l'âme scandinave.

– Vous chantez trop bien, chère ! s'écria lady Isabel, lorsque la dernière note mourut sur les lèvres de Magali. Vous soulèveriez d'enthousiasme une salle entière.

– Rien que cela ! dit Magali avec gaieté.

Mais le sourire s'effaça subitement de ses lèvres... En levant machinalement les yeux, elle venait d'apercevoir, se reflétant dans la grande glace en face d'elle, la haute et svelte silhouette d'un jeune homme en élégante tenue du matin, qui se tenait debout dans l'ouverture d'une porte. Elle reconnaissait cette fière et très belle physionomie, cette tête altière couverte d'une chevelure blond foncé abondamment bouclée, surtout ce regard extrêmement pénétrant qui l'avait frappée jadis, tout enfant qu'elle fût...

– Ah ! Gérald ! dit lady Isabel d'un ton joyeux.

Il s'avança, salua Magali qui s'inclinait et tendit la main à sa sœur.

– Vous avez entendu Magali, Gérald ? s'écria vivement lady Isabel... Car c'est Magali Daultey... Vous ne l'auriez peut-être pas reconnue ?

– Au premier moment, j'ai hésité en effet, en apercevant là, cette physionomie inconnue, dit le duc en désignant la place qui lui avait renvoyé l'image de Magali. Mais j'ai vite compris que l'heureuse propriétaire de cet organe superbe devait être miss Daultey.

Il parlait d'un ton froid, et ce compliment implicite n'était évidemment que l'accomplissement obligé d'un devoir de stricte politesse, ainsi que l'indiquait l'attitude du jeune homme.

– Cette voix me remue jusqu'au fond du cœur ! dit lady Isabel en passant son fin mouchoir sur son front où perlait un peu de sueur. Cela doit vous produire le même effet, Gérald, vous qui

vibrez si bien à toutes les impressions d'art ?

Il ne paraissait pas que la voix de Magali eût produit ce résultat, car la physionomie du duc n'exprimait rien moins qu'une émotion quelconque.

– Oh ! ma chère, allez-vous devenir si impressionnable ! dit-il d'un ton railleur. Je ne vous reconnais plus, vous qui bailliez, l'année dernière encore, aux représentations de l'Opéra...

– Mais ce n'est pas la même chose !... Voyons, Gérard, vous qui avez tant voyagé, dites-moi si à Paris, à Vienne, à Londres, n'importe où, vous avez entendu une voix plus ravissante que celle-là ?

– Évidemment non, répondit-il avec une sorte d'impatience. Vous paraissez trouver que je ne fais pas assez de compliments à miss Daultey... Elle n'aura pas à s'en formaliser lorsqu'elle saura que nul, plus que moi, n'est inhabile à cette petite science mondaine.

Il se tournait un peu vers Magali, et sa voix avait pris une intonation plus brève, presque dure.

– Je prie Votre Grâce de croire que je n’ai aucunement le désir d’être complimentée, pour ce don naturel qui peut m’être retiré demain par Celui qui me l’a accordé, répondit tranquillement Magali dont la physionomie, depuis l’entrée de lord Gérald, avait revêtu une expression de froide réserve.

Un petit éclair sceptique traversa le regard du duc. Il se pencha vers le piano, et, tout en effleurant les touches d’une main distraite, demanda négligemment :

– Avez-vous de bonnes nouvelles de Freddy !

– Non, pas très bonnes, Milord. Il est fatigué, il manque d’entrain, m’écrit-il ce matin...

– Vraiment ! Ce pauvre Freddy !... Il travaille peut-être trop. J’ai eu, par Isabel, un écho de ses succès... Nous allons le voir bientôt, je suppose ?

– Dans huit jours, je l’espère, Milord.

– Tant mieux ! J’aimais beaucoup ce petit Fred... Bella, n’auriez-vous pas ici la partition de violon des romances de Schumann ! Je ne puis la trouver chez moi, ajouta-t-il en se tournant vers

sa sœur, indiquant ainsi à Magali, par le seul son de sa voix, que l'entretien était terminé.

– Je vous avoue que je n'en sais rien, Gérard...  
Magali, êtes-vous plus au courant ?

– Oui, je l'ai vue hier en rangeant la musique,  
dit Magali en se dirigeant vers une vitrine.

Tandis qu'elle cherchait le morceau demandé, Isabel babillait avec son frère. Le duc semblait fort gai, son rire, très franc et extrêmement agréable, se mêlait à celui d'Isabel, tout heureuse du retour de ce frère tant admiré.

Mais subitement la physionomie du jeune homme redevint froide, sa lèvre reprit le pli hautain qui lui était habituel... Magali s'avavançait, tenant le morceau de musique.

– Je vous remercie, dit-il brièvement. À tout à l'heure, Isabel...

– M'accompagnez-vous demain matin à cheval, Gérard ?

– Impossible, ma petite Bella. J'ai beaucoup à travailler avec mon secrétaire.

Isabel eut une petite moue.

– Laissez donc votre ennuyeux secrétaire tranquille ! Je l’ai aperçu ce matin, il ne me plaît guère.

– Je vous avouerai, ma chère, que je suis un peu comme vous, dit-il en riant. Mais c’est un homme sérieux, intelligent, travailleur, il m’a été recommandé par le consul anglais d’Ispahan, et jusqu’ici je n’ai eu encore qu’à m’en louer... Allons, ne prenez pas cet air vexé, Bella ; je vous promets d’expédier promptement ma correspondance en retard afin d’être tout à votre disposition pendant notre séjour ici.

Il s’inclina légèrement dans la direction de Magali et s’éloigna.

– C’est ennuyeux, je comptais bien sur lui pour faire ensemble une bonne petite promenade, demain matin, dit Isabel d’un ton mécontent. Magali chérie, si vous étiez bien gentille, vous viendriez avec moi, à sa place. Nous irions jusqu’à la cascade des Fées. C’est si joli, le matin !... dites, Magali ?

– Mais quelqu’une de vos amies serait peut-être enchantée de vous accompagner, Isabel ?

– Aucune ne vous vaut, Magali. Lady Loolsey est une sportswoman d’une telle force que je ne me risquerais pas seule avec elle : elle me ferait casser le cou. Lady Henrietta Dyron est trop peureuse j’entendrais tous les cent pas des doléances. Lady Dulkay est si absorbée dans ses élucubrations poétiques qu’elle serait capable d’aller se mettre sous la cascade pour l’admirer de plus près... Et puis, c’est vous que je veux, Magali mignonne ! acheva-t-elle en se jetant au cou de son amie. C’est oui, n’est-ce pas ?

– C’est oui, puisque vous le voulez, répondit en souriant Magali.

– À la bonne heure ! Reprenons notre chant... À propos, avez-vous trouvé mon frère bien changé ?

– Oh ! pas du tout ! répondit sincèrement Magali.

Oui, il était toujours le même, physiquement et moralement Magali avait fort bien compris, à l’attitude et au ton de lord Gérard, que sa morgue habituelle envers ses inférieurs se doublait, à son égard, de l’antipathie d’autrefois toujours

existante. Il n'avait pas oublié qu'une enfant, recueillie par charité sous son toit, avait osé se révolter contre sa violence et flétrir sa conduite en des termes que son amour-propre n'avait pu pardonner.

## V

Le lendemain matin, lord Gérald avait changé d'avis, car un domestique vint prévenir lady Isabel que son frère ferait avec elle la promenade désirée. Au moment d'envoyer avertir Magali qu'elle n'eût pas à se déranger, Isabel se ravisa.

– Pourquoi la priver de cette promenade ? Pauvre Magali, elle n'a pas tant de distractions, et elle aime tellement monter à cheval. Gérald ne dira rien, bien certainement.

Elle trouva son frère debout en haut du grand perron, questionnant, sur la présence d'un troisième cheval, le palefrenier qui tenaient en main les montures... Il tourna vers Isabel un visage légèrement irrité.

– Qu'est-ce que me dit Willy ? demanda-t-il d'un ton sec. Miss Daultey nous accompagne ?

– Je le lui avais demandé hier, Gérald, lorsque

vous ne deviez pas venir. J'ai pensé qu'il vous serait indifférent qu'elle soit là, une fois par hasard... Cela vous contrarie, cher ? dit-elle d'un ton de regret auquel se mêlait un peu d'étonnement, en remarquant un froncement de sourcils bien connu. Gardez-vous donc toujours votre prévention contre elle ?... C'est que vous ne la connaissez pas, car, en vérité, il serait difficile de trouver une âme plus exquise, une intelligence plus belle...

– C'est possible, interrompit-il avec quelque impatience, mais je trouve imprudent de votre part, Isabel, d'encourager par une amitié exagérée l'orgueil d'une jeune personne qui doit en être amplement pourvue, si j'en crois mes souvenirs d'autrefois et le peu que m'en a dit Ophélia.

– Elle, orgueilleuse ? Oh ! quelle idée, Gérald ! Elle ne demande qu'à vivre loin du monde, elle est si simple, si dénuée de recherche dans tous ses actes... Ne croyez pas Ophélia, elle n'aime pas Magali.

Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres du duc.

– En effet, elle doit trouver cette demoiselle de compagnie fort désagréable, dit-il tout en descendant lentement les degrés du perron.

– Pourquoi donc, Gérald ?

Il se mit à rire en frappant doucement sur l'épaule de sa sœur.

– Connaissez-vous si peu votre cousine, Bella, que vous n'ayez pas compris qu'elle détestera toujours celle qui se permet d'être plus belle et plus distinguée, – vous voyez que je suis juste malgré mon antipathie, – que ne le sera jamais lady Ophélie Hawker ?

– Ah ! c'est bien possible ! dit Isabel, riant à son tour. C'est ennuyeux pour Magali, à qui Ophélie ferait volontiers la vie dure, si je n'étais là... Mais si cela vous contrarie trop qu'elle nous accompagne, voulez-vous que je la fasse prévenir ?

– Non, on ne le pourrait maintenant sans impolitesse... d'autant plus que la voici.

Magali apparaissait en effet en haut du perron. Elle s'arrêta quelques secondes en apercevant

lord Gérard, puis descendit d'un pas un peu hésitant, la physionomie assombrie soudain.

– Mon frère s'est ravisé, il nous accompagne, dit lady Isabel en lui tendant la main. Le temps est exquis, ce matin, nous allons faire une charmante promenade.

Le duc salua froidement Magali et, se détournant, fit signe d'avancer la monture de sa sœur. Il mit celle-ci en selle et sauta ensuite sur son cheval, une bête toute de feu qu'avait peine à maintenir le palefrenier, tandis qu'un domestique aidait Magali.

– Nous allons à la cascade, Gérard ? demanda lady Isabel lorsqu'ils se furent engagés dans une allée du parc.

– Si vous le voulez, répondit-il avec indifférence.

Ils partirent à un petit trot allongé. Isabel causait avec son animation coutumière, interrogeant son frère sur ses voyages et riant aux éclats d'une aventure plaisante que le jeune homme contait avec une verve originale et un

indiscutable charme... Magali demeurait à peu près silencieuse, souriant aux amusantes péripéties de ce voyage à travers une contrée peu connue de la Perse et répondant seulement par des monosyllabes aux « Comme c'est curieux, n'est-ce pas, Magali ? » ou autres phrases du même genre qu'Isabel lui adressait dans l'intention évidente de la mêler à la conversation.

– Êtes-vous fatiguée, chère Magali ? demanda tout à coup la jeune fille.

– Mais aucunement, Isabel. Pourquoi ?...

– Mais vous ne dites rien, vous ne causez pas !... Cependant vous causez si bien, Magali ! Est-ce la présence de lord Gérald qui vous rend muette ?

Magali sourit un peu, sans répondre. Cette petite linotte d'Isabel ne s'était probablement pas aperçue que le duc n'avait pas encore une fois adressé la parole à la compagne de sa sœur, et qu'il n'appartenait pas à celle qu'il traitait si visiblement en inférieure de se mêler à un entretien dont il semblait l'exclure.

À la réflexion d'Isabel, il tourna un peu la tête vers Magali, comme s'il s'apercevait seulement de sa présence.

– Ai-je vraiment le malheur de produire cet effet ? dit-il légèrement railleur. J'en suis désolé... Mais convenez, miss Daultey, que ma sœur parle largement pour deux ?

– Gérard ! s'écria Isabel en le menaçant du doigt. Allez-vous encore me raisonner, même en promenade ?

– Tant qu'il le faudra, et n'importe où, répondit-il en riant. Vous verrez que ce n'est pas tout plaisir d'avoir un frère aîné près de soi, lady Isabel.

– Mais j'ai déjà Magali, Gérard ! Elle me fait des remontrances, elle voudrait me rendre aussi sérieuse qu'elle... C'est impossible, cela ! dit lady Isabel en secouant sa tête blonde. Oui, impossible, aussi bien que de devenir une savante, à son exemple.

– Ah ! vous êtes une savante, miss Daultey ?

Il y avait, dans la voix du duc, une intonation

fortement ironique.

– Isabel exagère, Milord. J’ai seulement profité avec plaisir des enseignements de M<sup>lle</sup> Amélie et des professeurs de lady Ophélia et de lady Isabel, dont la duchesse de Staldiff a bien voulu m’autoriser à suivre les leçons. Mais quant à être savante, non, vraiment !

– Je ne puis que vous en féliciter. Ce n’est pas que je prétende voir les femmes éloignées systématiquement de la science... oh ! pas du tout ! Je reconnais qu’elles y font parfois de bonne besogne. Mais ceci doit rester l’exception... Et je déteste le pédantisme qui est souvent l’apanage des femmes savantes... des demi-savantes, plutôt.

– Aujourd’hui moins qu’autrefois, milord.

– Oui, évidemment, elles posent pour la simplicité, pour le bon enfant... Hum ! le sexe masculin n’a qu’à bien se tenir ! Il va se voir envahi, submergé sous l’océan des revendications féminines.

– Moi, je ne revendique rien du tout ! s’écria

gaiement lady Isabel. Et vous, Magali ?

Magali sourit, ses grands yeux noirs, très doux et un peu pensifs, se posèrent sur le visage rieur d'Isabel.

– Pour moi personnellement, je n'ai rien à désirer, puisque j'ai le droit au travail, que je ne prétends pas conquérir les emplois masculins, que je ne demande pas de voir renversée la loi établie par Dieu après la faute d'Ève... Mais on ne peut nier que des réformes fort utiles et belles ne se présentent, et j'estime profondément les femmes qui se consacrent aujourd'hui, dans tous les pays, à cette tâche sociale, en regrettant seulement les exagérations qui s'y glissent parfois et entraînent sur une pente dangereuse.

Elle rencontra tout à coup le regard de lord Gérald, exprimant une certaine surprise.

– Je vois que vous n'êtes pas une féministe acharnée, dit-il en souriant. En effet, j'admets aussi ce mouvement social dans ce qu'il a de sensé et d'utile... Mais je crois que nous pourrions faire un petit temps de galop ; nous approchons de la cascade, fit-il, rompant

brusquement l'entretien.

En dix minutes, ils étaient au but de la promenade. Devant eux s'étendait une prairie veloutée et, au-delà, retombait la cascade, une cascabelle, plutôt, mais réellement charmante, surtout à cette heure matinale où le soleil l'irisait et la nimбай d'or. Au loin, sur le ciel traversé de nuages pâles, se dessinaient les frondaisons sombres des forêts... Aussi loin que la vue s'étendit et bien au-delà encore, tout appartenait au duc de Staldiff, l'un des plus opulents parmi tous les lords du Royaume-Uni.

– Que j'aime cette vue ! s'écria lady Isabel. Gérald, nous arrêtons-nous un peu ici ?

– Je n'y vois pas d'obstacles, ma chère.

Il sauta à bas de sa monture, aida sa sœur à descendre et se détourna, dans l'intention évidente de rendre ce même service à Magali. Mais la jeune fille venait d'aviser un talus, en approchait son cheval et se laissait glisser à terre. Puis, prenant la bride, elle rejoignit tranquillement lady Isabel qui s'asseyait au pied d'un vieux hêtre.

Le duc avait eu un imperceptible mouvement d'épaules. Laissant seul son cheval qu'il avait dressé à l'attendre ainsi, il se rapprocha des jeunes filles.

– Vous ne vous asseyez pas, Magali ? demanda Isabel.

– Non, cela me repose plutôt de rester debout. Voici longtemps que je n'avais monté et je suis légèrement fatiguée.

– C'est vrai, ma pauvre amie, vous n'avez pas monté de toute cette année ! Nous sommes arrivées si tard ici, à cause de ce voyage en Italie !... Et vous ne voulez jamais m'accompagner à Hyde-Park.

– Vous avez dû comprendre, Isabel, que ma place n'était pas dans ce lieu de promenade si mondain au milieu de vos nobles connaissances, dit Magali d'un petit ton ferme.

Isabel eut un geste impatient.

– Vous exagérez la réserve, Magali. Je serais si heureuse de vous avoir toujours près de moi !... Et vous montez si bien, chère !... N'est-il pas

vrai, Gérald, vous qui avez la réputation d'être le meilleur cavalier d'Angleterre ?

– Très bien, en effet, répondit-il d'un ton indifférent.

Il s'était adossé au tronc du hêtre et semblait en contemplation devant le paysage.

– Dites-nous donc vos vers sur la cascade des Fées, Gérald ! demanda tout à coup lady Isabel après un moment de silence. Ils sont délicieux, et, ici, ils se trouveront dans leur cadre.

Il sourit, et sans se faire prier, se mit à dire des vers délicats, d'une forme sobre, où passait un souffle de poésie exquise, où semblait vibrer une âme aux envolées idéales... Et la voix chaude, extrêmement harmonieuse du jeune homme, augmentait le charme de cette évocation de la vieille légende où les fées lumineuses et coiffées d'un arc-en-ciel, traversaient l'eau écumante de la cascade pour venir se jouer sur le velours des prairies.

Magali écoutait, ravie, ces strophes irradiées de lumière, et son visage expressif reflétait si

bien les impressions de son âme que lady Isabel s'écria, lorsque la dernière syllabe fut tombée des lèvres de son frère :

– Vous semblez tout à fait sous le charme, chère Magali !

– Je ne me doutais pas que Sa Grâce possédât à un si haut point ce don de la poésie, dit Magali d'un ton où vibrerait quelque chose de son secret enthousiasme.

Le regard de lord Gérald l'effleura, puis se détourna aussitôt. Sans doute, le duc de Staldiff jugeait tout à fait dépourvue d'intérêt l'opinion d'une humble demoiselle de compagnie.

– Dites-nous quelque chose aussi, Magali ? demanda lady Isabel. Quelque chose de vous... Car elle est poète aussi à l'occasion, Gérald, et je vous assure que j'ai découvert des petites pièces charmantes.

– Ah ! elle est poète ! dit-il d'un accent légèrement ironique. Hum ! n'encouragez pas trop miss Daultey sur ce point, Isabel. Je ne voudrais pas défendre ce petit passe-temps

inoffensif, mais il me paraît que les poésies féminines, à moins d'un réel talent, ne doivent pas sortir de l'intimité.

– D'abord, vous ne savez pas si Magali n'a pas ce talent, Gérard ! dit lady Isabel avec quelque impatience.

– Oh ! certainement !... Je ne le lui conteste pas, soyez-en certaine, répliqua-t-il d'un ton indifférent, en se penchant pour passer une main caressante sur la tête du superbe épagneul qui avait suivi les promeneurs et se tenait sans bouger près de son maître, ses grands yeux tendres levés vers lui. Je parlais en thèse générale...

– Mais pourquoi n'étendez-vous pas cette restriction aux poésies masculines, où la médiocrité ne manque certes pas ?

– Parce qu'il n'est toujours particulièrement désagréable de voir une femme se rendre ridicule, répondit-il froidement.

Magali s'était un peu détournée, elle regardait machinalement un petit nuage blanc, de forme singulière, qui s'en allait là-bas, vers la ligne

sombre des forêts... Il était vraiment impossible, sans dépasser les bornes de la politesse, de se montrer plus désobligeant que ne l'était lord Gérald. Décidément, il n'avait pas changé, et ce n'était pas elle, Magali, qui se rangerait parmi ceux qui le célébraient sur tous les tons.

– Je crois que nous pouvons rentrer, Gérald, dit lady Isabel en se levant.

Elle semblait un peu contrariée et avait adressé à son frère un coup d'œil de timide reproche dont il ne parut pas s'apercevoir.

– Quand il vous plaira, Bella... Auparavant, voulez-vous que nous allions un peu plus à gauche ? Il y a, à cette heure, un effet d'arc-en-ciel fort curieux.

Ils s'éloignèrent à une centaine de mètres... Magali demeura immobile, la main appuyée sur l'encolure de sa monture, les yeux vaguement fixés sur le petit nuage qui filait, là-bas... Cet orgueil d'autrefois était-il donc si mal réprimé qu'il produisait encore en elle cette amertume, cette tristesse de se sentir tolérée seulement, obligée de subir la générosité d'étrangers et

d'endurer mille petites piqûres d'amour-propre ?... Et n'était-ce pas aussi l'aversion d'autrefois, étouffée mais non détruite, qui se réveillait à l'égard du duc de Staldiff ?... Quelque chose de la petite Magali de jadis reparaisait en cette minute. Elle luttait avec peine contre cette impression, et ce combat se reflétait sur son expressive physionomie, dans les prunelles veloutées qui regardaient toujours, mélancoliques et distraites, ce petit nuage blanc.

– Nous partons, miss Daultey. Voulez-vous accepter mon aide ?

Elle se détourna vivement au son de cette voix brève. Lady Isabel était déjà à cheval et lord Gérard s'avançait vers Magali.

Elle jeta un coup d'œil de regret vers le talus. Si elle eût osé, comme elle aurait refusé l'offre que lui faisait le jeune homme avec sa hautaine politesse de grand seigneur accomplissant une obligation indispensable envers une femme ! Mais cela ne se pouvait sans singularité.

– Vous auriez peut-être préféré le talus ! dit-il, imperceptiblement ironique, tout en se courbant

et en présentant la main pour la mettre en selle.

Elle rougit légèrement en voyant que son regard avait été aperçu et compris. Mais elle répondit d'un ton tranquille, où passait, malgré elle, une intonation un peu mordante :

– J'aurais surtout préféré épargner cet ennui à Votre Grâce.

– Je n'ai aucun ennui à avoir pour un acte aussi simple, répondit-il avec froideur.

Il s'éloigna et rejoignit sa monture. Un peu après, les promeneurs reprenaient la direction d'Hawker-Park.

Lord Gérald causait avec verve, il interrogeait sa sœur sur les hôtes encore attendus... Et, tout à coup, l'interrompant :

– À propos, ma chère, j'ai oublié de vous dire que vous allez voir un oiseau rare. J'ai rencontré à Mandalaye le vieux lord Lowetead, je l'ai retrouvé à mon récent voyage à Londres et – merveille des merveilles ! – j'ai fini par le décider à nous honorer quelque temps de sa précieuse présence.

Lady Isabel éclata de rire.

– Vous êtes très fort, Gérald ? Comment ce pauvre lord pourra-t-il s’immobiliser loin de ses chères médailles ?... Lord Lowetead est un de nos parents, très éloigné, du reste, ajouta-t-elle en se tournant vers Magali. Il est à la fois numismate ardent et globe-trotter acharné. Ces deux passions se partagent sa vie, elles le tirent dans un sens et dans un autre, car à Londres il possède sa chère collection, mais la folie des voyages le repousse hors du logis. Ainsi son cœur ne se trouve jamais content... Mais il n’était pas tout à fait ainsi autrefois, Gérald ?

– Non, pas tout à fait. Il était très original déjà, mais non pas maniaque. C’est seulement à son retour d’Amérique, après cette bizarre disparition de sa nièce, qu’il commença de se donner tout entier à ces deux passions déjà fort développées chez lui.

– Oui, figurez-vous, Magali, que lord Frederick Lowetead avait une nièce, orpheline, qu’il avait élevée et aimait comme sa fille. Il l’emmenait toujours dans ses voyages à travers

les deux mondes. Une année, ils partirent pour l'Amérique du Sud, puis, un an plus tard, lord Lowetead revint seul. Aux questions qui lui furent faites sur sa nièce, il répondit d'un ton de colère froide : « Ma nièce n'existe plus ; ne m'en parlez jamais... » Et on n'en sut pas davantage, on n'entendit plus parler de cette jeune personne qui se trouve aujourd'hui, si elle vit encore, l'héritière du nom et de la fortune des Lowetead, toute descendance masculine était éteinte, n'est-ce pas, Gérard ?

– Oui, et à défaut de cette nièce, l'héritage se transmettrait à une cousine éloignée... Qu'a donc votre cheval, miss Daultey ? Il paraît avoir peine à soutenir le petit trot.

– En effet, milord, je le sens faiblir.

Lord Gérard, passant derrière la monture de sa sœur, vint se placer à la droite de Magali. Il se pencha pour examiner le cheval qui reniflait d'une manière singulière. En se redressant, sa cravache, qu'il tenait de la main gauche, effleura le visage de Magali. Celle-ci ne put réprimer un instinctif mouvement en arrière. Le duc eut un

léger tressaillement, un peu de rougeur monta à ses joues. Il rencontra le regard de Magali, assombri soudain. Chacun d'eux, en cette seconde, eut conscience que se dressait entre eux le souvenir de la petite scène d'autrefois.

Le duc, détournant les yeux, dit d'une voix légèrement changée :

– Je vous demande pardon. Ne vous ai-je pas fait mal !

– Aucunement, milord, répondit-elle avec froideur.

Il alla reprendre sa place près de sa sœur, en disant d'un ton irrité :

– Ce Tolwill devient véritablement incapable ! A-t-on idée de faire sortir un cheval en cet état !

Ce petit incident paraissait l'avoir assombri, car il ne répondait plus que par monosyllabes aux propos de sa sœur, qui avait, seule, conservé son entrain.

Magali n'avait plus à douter de la véritable cause de l'antipathie conservée à son égard par le duc de Staldiff. Ce jeune lord si orgueilleux, ce

parfait homme du monde ne pouvait en effet lui pardonner d'être cause pour lui d'un humiliant souvenir, celui d'avoir frappé une femme, celle-ci ne fût-elle encore qu'une enfant... pas plus qu'il n'oublierait, certainement, qu'il avait dû tout à l'heure rougir devant elle à ce même souvenir.

– On dirait votre secrétaire qui arrive là-bas, Gérald ? dit Lady Isabel en désignant avec sa cravache une longue silhouette masculine s'avançant en sens inverse.

En effet, c'est lui.

– Vous m'aviez dit qu'il était malade, ce matin ?

– Oui, il est sujet, depuis un long séjour aux Indes, à de pénibles accès de fièvre qui le laissent, le matin, brisé et incapable de tout travail. Une petite promenade en plein air le remet très vite.

Le secrétaire approchait. On distinguait maintenant son corps très maigre, sa face longue, glabre, au teint jauni, ses cheveux un peu roux et grisonnants. La tenue de ce personnage était

d'une extrême correction.

En approchant des promeneurs, il se découvrit avec empressement... L'épagneul qui jusque-là courait et bondissait autour des chevaux, tomba en arrêt devant lui et se mit à gronder sourdement.

– Ici, Alari !... Décidément, vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces, Roswell, dit le duc en immobilisant sa monture. Eh bien ! cette fièvre ?

– Elle est passée, milord, pour cette fois encore. Je remercie Votre Grâce et serai à sa disposition quand il lui plaira.

– Soignez-vous aujourd'hui, Roswell, nous verrons cela demain, répondit Gérald en lui adressant un geste bienveillant et en remettant son cheval en marche.

– Non, décidément, je n'aime pas cette tête ! murmura lady Isabel. Et vous, Magali ?

– Moi non plus, répondit spontanément Magali.

Elle, avait rencontré au passage le regard du secrétaire, et ces yeux gris, durs et glacés, lui

avaient produit une sensation étrangement désagréable.

En traversant le hall pour gagner l'escalier, lady Isabel dit à son frère, après que Magali eut pris congé d'eux :

– Si j'osais, je vous gronderais aussi, Gérald. Vous avez été vraiment bien peu aimable pour cette pauvre Magali !

– Parce que j'ai maintenu les distances ? dit-il froidement. Je vous engage fortement à m'imiter, Isabel, en modérant votre amitié pour cette jeune personne. Je me doute qu'elle est demeurée susceptible et orgueilleuse et ce sera lui rendre service que de la laisser à sa place, au lieu de lui accorder une importance qui flatterait son amour-propre.

Mais lady Isabel secoua impatiemment la tête.

– Gérald, vous exagérez ! Non, je ne cesserai pas d'aimer ma chère Magali, d'en faire ma meilleure amie, car j'ai reconnu que personne ne la valait... Et vous le reconnaîtrez aussi, Gérald, bien certainement.

– Oh ! oh ! il faudra voir cela ! dit-il avec un sourire railleur. Je veux bien, s’il ne faut que cette petite constatation pour vous contenter, reconnaître que votre chère Magali a le plus pur type de beauté grecque qu’il m’ait été donné de rencontrer, qu’elle a l’allure d’une reine et monte à cheval avec une incomparable élégance. J’ajouterai qu’elle doit avoir une intelligence peu ordinaire, à en juger par l’expression de son regard. Tout cela est incontestable, vous le savez... et elle encore mieux, probablement.

– Oh ! Gérald ! Pauvre petite Magali, elle qui n’a pas un atome de coquetterie et qui se soucie si peu d’elle-même ! Ne vous en êtes-vous pas aperçu, voyons ?

Il leva les épaules avec un peu d’impatience.

– Mais, ma chère, je vous prie de croire que je ne me suis pas occupé à étudier le caractère de cette étrangère. Cela m’importe peu, en vérité !

– Cependant il me semble que vous devriez vous montrer bon et délicat pour elle, précisément parce qu’elle est pauvre et se trouve votre obligée, dit vivement Isabel en levant vers

son frère un regard de reproche. Il doit être très dur pour elle, si fière, de devoir quelque chose à un étranger, surtout si celui-ci lui fait trop sentir sa supériorité sociale.

– Il me paraît, Isabel, que nous avons assez parlé sur ce sujet, dit-il d'un ton sec, avec un certain froncement de sourcils qui rappela soudain à sa sœur que cette volonté impérieuse n'avait jamais souffert les reproches.

## VI

De nouveaux hôtes étaient arrivés à Hawker-Park, la superbe résidence voyait régner maintenant entre ses murs, dans ses jardins et dans son parc immense, une animation ininterrompue.

Seules, M<sup>lle</sup> Nouey et Magali demeuraient à peu près paisibles, loin du monde aristocratique et brillant qui s'agitait à quelques pas d'elles. Magali résistait fermement aux instances de lady Isabel qui aurait voulu lui voir prendre sa part de tous les plaisirs d'Hawker-Park, elle ne paraissait guère au milieu des hôtes du duc de Staldiff que pour rendre quelque service, demandé avec amabilité par la duchesse ou sa fille, commandé sèchement par lady Ophélie, dont l'aversion semblait se développer chaque jour.

Il en était ainsi cet après-midi. Magali avait reçu l'ordre de venir recopier, à un grand nombre

d'exemplaires, une comédie de salon, œuvre larmoyante de lady Dulkay, que lady Ophélia avait mis dans son idée de faire représenter quelques jours plus tard, en assurant qu'elle aurait un succès de fou rire. Depuis plus d'une heure, Magali travaillait à cette besogne fastidieuse, sur la grande terrasse qui précédait les principaux salons. L'air était ce jour-là lourd et étouffant, les mains de la jeune fille brûlaient, ses joues s'empourpraient de chaleur et de fatigue. De temps à autre, elle s'interrompait en pressant quelques instants son front fatigué, et regardait Alari, le bel épagueul, qui se tenait couché à ses pieds et levait vers elle ses yeux intelligents. Il semblait vraiment compatir à sa lassitude, il remuait doucement la queue, et Magali ne pouvait s'empêcher de sourire, de ce sourire ravissant qu'Isabel déclarait irrésistible. Puis elle reprenait son ingrate besogne, lady Ophélia ayant exigé que tout fut terminé au plus tôt.

La cousine d'Isabel, entourée de plusieurs jeunes filles en toilettes claires, était assise à quelques pas de la table où travaillait Magali.

Parfois, elle interrompait sa conversation pour appeler celle-ci, se faisait montrer les copies et critiquait ceci ou cela d'un ton blessant. Magali, bien qu'un peu frémissante au fond d'elle-même, demeurait fort calme et répondait d'un accent tranquille, très ferme, où passait à peine une petite vibration d'impatience.

L'entourage de lady Ophélia discutait sur l'attribution des rôles de la pièce de lady Dulkay. Il n'y avait pas d'accord, et lady Ophélia finit par proposer :

– Demandons tout simplement l'avis de lord Downtill et de mon cousin. Mais il faut auparavant que Gérard prenne connaissance de la pièce... Magali, portez un des exemplaires au duc de Staldiff, en le priant de nous donner son avis là-dessus, ajouta-t-elle d'un ton autoritaire en se tournant vers la jeune fille.

Lord Gérard était assis à une certaine distance, près de la balustrade de la terrasse. Un peu renversé dans son fauteuil, la cigarette aux lèvres, il écoutait d'un air distrait son ami lord Archibald Downtill qui lui contait les amusantes péripéties

d'un raid à travers l'Écosse... Lorsque la voix brève de sa cousine s'adressant à Magali parvint jusqu'à lui, le duc se leva, jeta au loin sa cigarette et s'avança rapidement vers la table où travaillait la jeune fille.

– Je vous remercie, dit-il avec sa froide politesse accoutumée, en prenant le papier des mains de Magali. Ophélia, vous voulez donc me condamner à m'endormir sur les élucubrations de lady Dulkay ? Je vous avoue que je n'en éprouve aucune envie.

– Ce sera peut-être très drôle, au contraire, mon bon, dit lord Archibald qui l'avait suivi. J'ai lu des poésies d'elle, c'est tellement élégiaque que l'on en meurt de rire.

– Eh bien ! Archie, mon cher, lisez-nous cela, dit le duc en lui tendant le papier. Vous avez un merveilleux talent de mime et vous allez nous donner une idée de toute la pièce.

De fait, lord Downtill était un irrésistible comédien. Très maigre, excessivement long, il avait un mince visage presque imberbe et rose comme celui d'un bébé, un nez de respectable

volume, légèrement relevé à l'extrémité, des yeux bleus un peu saillants qui prenaient à volonté toutes les expressions. Ses cheveux roux bien plaqués, ses gestes typiques, sa voix bizarre, joints à un don inné de diction, achevaient d'en faire un comique absolument hilarant.

L'œuvre de lady Dulkay prêtait aux effets amusants, et le jeune homme, excité par la gaieté de son auditoire, s'en donnait à cœur joie de charger les personnages de la noble auteresses... Magali riait silencieusement. Cependant, à une tirade absolument étourdissante de lord Dowtill, elle ne put retenir un éclat de rire, si jeune, si frais et délicieux que lord Archibald s'arrêta quelques secondes et que le duc se détourna vers elle.

Un peu confuse de s'être laissée aller à sa gaieté naturelle devant ces étrangers qui la considéraient comme une subalterne, elle baissa la tête et se remit à la tâche... Près d'elle, on parlait maintenant de l'interprétation de la pièce. Lord Gérard semblait se désintéresser à peu près de la question, il laissait son ami discuter avec

lady Ophélie et les autres jeunes filles, et se contentait d'un mot bref de temps à autre, lorsque l'un ou l'autre lui adressait une question.

Magali se leva. Elle avait enfin terminé et pourrait maintenant se préparer pour aller chercher son frère à la gare, – car Freddy arrivait aujourd'hui et la jeune fille, malgré son violent mal de tête, se sentait toute joyeuse à cette pensée.

– C'est fait ? interrogea lady Ophélie.

– Oui, milady. Je puis me retirer maintenant, n'est-ce pas ?

– Mais certes non ! Vous allez nous servir le thé, dit lady Ophélie d'un ton péremptoire.

Le visage de Magali eut une légère contraction. Quoi donc, allait-elle, être privée de se rendre au-devant de Freddy !... Si Lady Isabel avait été là, elle aurait protesté contre l'exigence de sa cousine ; mais Magali connaissait assez lady Ophélie pour savoir qu'une simple remarque de sa part aurait pour seul résultat d'amener quelque réflexion acerbe.

C'était bien dur, pourtant, de ne pas accompagner M<sup>lle</sup> Nouey au-devant du cher collégien !... Mais enfin, il fallait faire courageusement ce sacrifice, en chrétienne qui sait supporter avec résignation les petites épines de la vie.

Et ses mains frémissantes se mirent à ranger les papiers épars sur la table.

– Il me semble que M<sup>lle</sup> Amélie m'a dit ce matin que Freddy arrivait aujourd'hui ! dit négligemment lord Gérald en laissant retomber le lorgnon qu'il avait mis depuis un moment.

– En effet, milord.

Elle leva la tête, un peu surprise.

– Par le train de cinq heures dix, évidemment ?... Eh bien ! vous n'avez que juste le temps d'arriver, en partant dès maintenant, dit-il après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre, Ophélia, vous serez obligé de vous passer de miss Daultey aujourd'hui ; ce pauvre Freddy aurait une désillusion en ne trouvant pas sa sœur à la gare.

– Oh ! le grand malheur ! dit-elle avec un léger mouvement d'épaules. Elle le verra une heure plus tard, voila tout.

– Je n'en vois pas du tout la nécessité. Dysbil nous servira le thé aujourd'hui, comme il le fait d'ailleurs généralement, dit le duc d'un accent sans réplique.

– Oh ! comme vous le voudrez ! Magali ou Dysbil, peu m'importe ! répliquait-elle d'un ton de dédaigneuse indifférence.

Les sourcils de lord Gérald se froncèrent, un mot probablement mordant montait à ses lèvres. Cependant il ne dit rien et se contenta de sourire avec une ironie marquée.

– Que Freddy ne manque pas de venir me voir demain matin, miss Daultey ; je serai très heureux de le recevoir, dit-il en s'inclinant pour répondre au salut de Magali.

– Voilà une demoiselle de compagnie qui me paraît peu faite pour cet emploi, fit observer lord Downtill en la regardant s'éloigner.

– Vous ayez raison, milord ! s'écria lady

Ophélie. Magali est ridiculement prétentieuse, elle possède un orgueil intolérable, contre lequel je lutte difficilement...

– Je crois qu'Archibald ne voulait pas dire précisément cela, interrompit le duc, railleur. Quant à l'orgueil dont vous accusez miss Daultey, Ophélie, il me paraît bien atténué. Je n'en veux pour preuve que la patience avec laquelle elle supportait tout à l'heure vos petites exigences, patience dont je n'aurais, certes, pas eu le quart, je dois l'avouer en toute sincérité.

– Vous, c'est vous, Gérard ! s'écria en riant lady Ophélie. Allez-vous vous comparer à une modeste lectrice !... En vérité, il ne manquerait plus que cette Magali se révoltât ! Mais elle a vraiment des manières ridiculement fières pour sa position.

– Mais je ne trouve pas ! dit une jeune fille brune, la sœur de lord Archibald, dont le regard malicieux ne quittait pas le beau et froid visage de lady Ophélie. Ces manières-là sont chez elle absolument naturelles, et unies à la plus charmante simplicité... Et quelle beauté !

– Comme vous êtes follement enthousiaste, ma chère ! dit lady Ophélie, d'un ton sec. Tout cela lui sera plus nuisible qu'utile, dans sa position. Quelle famille acceptera jamais une institutrice ou un professeur de musique ayant cette tournure et ces manières qui cherchent à singer la grande dame ?

– Songe-t-elle à donner des leçons ? demanda lord Dowdill qui semblait beaucoup s'amuser de l'air vexé de lady Ophélie, ainsi que l'indiquait certain mouvement de son long nez.

– Évidemment, elle ne peut pas faire autre chose, puisqu'elle n'a pas un penny à elle. Elle et son frère sont élevés par charité, tout simplement.

– Sont-ce vraiment des enfants trouvés ! demanda lady Anne Dowdill.

Le duc, un petit sourire sarcastique aux lèvres, avait jusque-là écouté la conversation sans y prendre part. À la question de la jeune fille, il leva la tête avec quelque vivacité.

– Des enfants trouvés ?... En vérité, non, milady. Leur origine paternelle, du moins, est

connue. Ils sont d'une excellente et très ancienne famille française, parfaitement honorable. Quant à leur mère, nous savons seulement qu'elle était Anglaise... Voyons, Ophélie, continuez vos distributions de rôles, et ne manquez pas d'en donner un à lord Archibald.

– Mais j'accepterai très volontiers ! dit le jeune homme avec un salut comique.

– Certes, nous ne nous passerons pas de vous, milord, vous serez notre meilleur interprète... Et vous, Gérald, quel rôle désirez-vous ?

– Aucun, je n'ai pas du tout de dispositions pour jouer la comédie... surtout la comédie lacrymatoire de lady Dulkay...

Il s'interrompt. Un groupe de jeunes filles et de jeunes gens arrivait sur la terrasse à la suite de lady Isabel, et derrière eux apparaissaient le maître d'hôtel et ses acolytes apportant le thé.

– Magali est sans doute partie pour la gare ? demanda Isabel en s'asseyant près de son frère.

Il fit un geste affirmatif... Lord Downtill, qui se trouvait près de son ami, dit en baissant la voix :

– La pauvre miss a bien manqué se voir clouée ici par un caprice de lady Ophélie, milady. Elle ne paraît pas tendre pour elle, votre belle cousine !... Sans l'intervention de Gérard, miss Daultey était obligée de manquer l'arrivée de son frère, son seul parent, je crois ?

– En effet, et ils s'aiment tant, tous deux !... J'avais oublié de prévenir Ophélie qu'elle eût à laisser libre Magali à cette heure-ci. Elle savait cependant fort bien que Freddy arrivait aujourd'hui.

– Naturellement, elle le savait, dit lord Gérard d'un ton moqueur. Elle était trop ravie de molester ainsi cette jeune fille qu'elle paraît détester. J'avoue que, pour ma part, malgré le souvenir plutôt antipathique que m'avait laissé miss Daultey, j'ai été frappé aujourd'hui de la patience très digne dont elle a fait preuve. Elle doit posséder une rare force d'âme, pour pouvoir réprimer ainsi une nature qui paraît ardente et extrêmement fière.

– Eh ! quel observateur vous faites, mon cher ! dit lord Archibald en riant.

– Prenez garde, milord, Gérald est terrible, il nous pénètre tous jusqu’au plus profond du cœur, répliqua gaiement lady Isabel. Quand vous le croyez occupé à vous écouter, il voit et entend tout ce qui se passe plus loin... En la circonstance, il ne s’est pas trompé, Magali a beaucoup à lutter contre sa fierté naturelle, surtout dans sa position, pénible parfois, malgré tous les soins que je prends pour la lui adoucir.

– Vous êtes un bon petit cœur, Bella, dit affectueusement le duc en posant la main sur l’épaule de sa sœur.

– Mais je l’espère, Gérald ! répliqua-t-elle en riant. Et je suis contente que vous ayez montré le vôtre en prenant la défense de cette pauvre Magali.

– Je n’ai pas eu de défense à prendre, dit-il avec froideur. Il s’agissait simplement d’une question de justice, ou d’humanité, à votre choix, pour laquelle j’ai usé de mon droit de maître de maison.

Et, avec son aisance accoutumée, il mit immédiatement la conversation sur un autre

terrain.

\*

Freddy était arrivé. Magali, toute rayonnante, ne se lassait pas de le contempler, de l'entendre, de l'interroger. Il était toujours le même, mince, un peu frêle, charmant avec son teint très blanc, l'ovale délicat de son visage, ses cheveux bruns très bouclés, ses yeux bleus où se reflétait une âme fine, aimante et droite, un peu rêveuse... Malgré la minime différence d'âge – il avait seize ans et Magali dix-huit – Freddy considérait sa sœur comme une sage conseillère, une tendre confidente à laquelle il ne cachait rien. Elle était pour lui un être supérieur, et, malgré son naturel un peu timide, il ne l'eût pas aisément laissée molester devant lui.

Le lendemain de son arrivée, il avait accompagné. M<sup>lle</sup> Amélie et Magali à la messe que disait chaque jour le chapelain d'Hawker-Park – les Hawker étant catholiques – et, en

sortant, il s'était rendu chez le duc, ainsi que celui-ci l'avait demandé la veille à Magali... Maintenant, revenu près de sa sœur, dans le petit parloir de M<sup>lle</sup> Nouey, il lui rendait gaiement compte de sa visite.

– Lord Gérard a été si aimable, Magali ! Il m'a dit qu'il voulait s'occuper de moi plus qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, en ayant été empêché par ses voyages, et d'ailleurs étant si jeune lui-même... Comme il paraît sérieux pour son âge.

Cela était incontestable. Si peu que Magali eût vu le duc de Staldiff, elle avait remarqué en lui une maturité d'esprit réellement supérieure à ses vingt-quatre ans. Près de ses amis, même plus âgés, il ressortait absolument par ce sérieux, d'ailleurs dépourvu de toute affectation, et qui ne l'empêchait nullement de prendre sa part des plaisirs d'Hawker-Park, bien qu'il parût indifférent aux succès mondains assez recherchés par lui autrefois... Il est vrai – ceci était une réflexion de Magali – que son orgueil devait le porter à cette indifférence dédaigneuse, de même qu'à se distinguer de ses compagnons par cette

attitude de raison supérieure.

Enfin, elle lui devait néanmoins quelque reconnaissance. Sans son intervention de la veille, Freddy aurait été privé de trouver à la gare sa chère Magali... Il avait montré que, s'il était très fier, il n'entendait pas néanmoins tomber dans les mesquines méchancetés de sa cousine.

– Freddy, mon cher enfant, n'oubliez pas que Sa Grâce vous a invité à vous rendre au tennis, dit M<sup>lle</sup> Amélie qui entrait.

– Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus ! dit-il en se levant vivement. Viens-tu, Magali ?

– Lady Isabel m'a dit hier qu'elle comptait sur moi, mais vraiment je n'y tiens guère, Freddy.

– Si, viens, ma Magali, dit-il d'un ton suppliant. Sans cela, je n'irai pas, car je ne veux pas te quitter si tôt le premier jour de mon séjour ici.

– Du moment où lord Gérald vous a invité en insistant, m'avez-vous dit, vous ne pouvez manquer de vous y rendre, mon petit Freddy, fit observer M<sup>lle</sup> Amélie. Mais Magali peut très bien

y aller aussi, pour une fois, puisque lady Isabel le lui a demandé.

Magali, sans empressement, alla revêtir son costume de flanelle blanche, et, ayant rejoint Freddy, descendit avec lui pour gagner le parc.

Comme ils longeaient la grande terrasse afin de prendre un escalier les conduisant plus directement au tennis, une porte-fenêtre de l'appartement du duc de Staldiff, qui occupait toute cette partie du château, s'ouvrit pour livrer passage à Alari, le chien favori de lord Gérald. Derrière lui apparut le jeune duc, en correcte tenue de tennis... Il eut un imperceptible mouvement d'arrêt en apercevant les deux jeunes gens, puis il s'avança vers eux, de l'allure élégante et souple qui lui était particulière.

– Vous voilà en retard, comme moi, Freddy, dit-il, tout en saluant Magali. J'ai été retenu par un important courrier, et pendant ce temps mes hôtes m'attendent, là-bas... Vous vous joignez aussi à nous, miss Daultey ?

– Lady Isabel me l'avait demandé hier, milord. Cependant, sans Freddy qui a voulu m'emmener,

je ne me serais pas décidée, je crois.

– Pourquoi donc ? dit-il tranquillement, tout en se remettant en marche. Le temps est vraiment beau, un peu frais, fait à souhait pour le tennis... Et Freddy ne sera pas privé de sa sœur. Savez-vous, miss Magali, que je le trouve bien peu changé, ce petit Fred ? fit-il en passant affectueusement la main sur les boucles sombres du jeune homme, dont la tête dépassait de très peu son épaule. Je crois le revoir à huit ans, dans le salon de ma cousine de Volberg.

Une ombre descendit sur la physionomie de Magali ! Ces jours douloureux de son enfance étaient toujours présents à sa mémoire, elle revoyait, aussi nettement qu'alors le blanc visage de sa mère, il lui semblait encore sentir ce froid terrible... Et ensuite, ce retour à la vie au milieu d'étrangers, ces jours qui avaient suivi, jours de désolation et d'amère tristesse... Oui, les paroles du duc de Staldiff venaient d'évoluer tout cela devant elle.

Il en eut probablement conscience, car il changea aussitôt de sujet et se mit à questionner

Freddy sur ses études, avec un intérêt qui changeait un peu l'expression altière de sa physionomie.

– Allons, Alari, ici ! dit-il tout à coup en voyant l'épagueul bondir autour de Magali pour quêter des caresses. Il paraît vous avoir en particulière affection, miss Daultey... Peut-être reconnaît-il en vous une presque compatriote.

– Comment cela, milord ?

– Alari, ainsi que son nom l'indique, est né au pays de Mireille. Il m'a été donné par un de mes meilleurs amis de France, le marquis d'Oulède, un Provençal si fou de sa petite patrie, qu'il s'était mis dans la tête de me la faire connaître et aimer. Il y a fort bien réussi, du reste. Il m'a même appris la langue des félibres. Ceci est une connaissance qui doit être assez rare parmi mes compatriotes, je suppose.

– Je le crois, dit Freddy en souriant. Mais Votre Grâce a reçu le don des langues et cette étude a dû être un jeu pour elle... J'aimerais beaucoup à connaître ce pays de mon père.

– Eh bien ! il faudra y aller, mon cher Fred. Mon ami Oulède vous accueillera avec joie, il vous fera parcourir sa bien-aimée Provence, et vous montrera Arles, sa chère cité.

*« Arles, la belle Grecque aux yeux de Sarrazine. »*

Le regard de Freddy se leva vers sa sœur.

– Oui, c’est tout à fait cela ! murmura-t-il.

– Quoi donc, Freddy ? demanda Magali surprise.

– Je pensais que tu ressemblais à Arles, ma sœur.

– Quelle folie me racontes-tu là, mon pauvre Fred ! dit-elle avec un léger mouvement d’épaules.

– Comment, une folie !... N’est-il pas vrai, milord, qu’elle a tout à fait le type arlésien ?

– Cela est incontestable, en effet, répondit brièvement le duc.

Ils arrivaient en vue du tennis. On attendait sans doute impatiemment lord Gérald, car il y

eut, en le voyant, d'unanimes exclamations satisfaites.

– Mais que vous arrive-t-il, Gérard ? s'écria lady Isabel. Nous allions commencer sans vous...

– Et vous auriez fort bien fait... Je vous prie de m'excuser, myladies. J'avais un courrier pressant à expédier, mais, pensant en avoir fini plus tôt, je n'avais pas envoyé prévenir... Et j'ai rencontré deux autres retardataires, ajouta-t-il en désignant Magali et son frère.

– Ah ! Freddy, je suis très contente de vous revoir, dit aimablement lady Isabel en tendant la main au jeune homme. Il est toujours le même, Gérard.

– C'est précisément ce que je disais tout à l'heure à miss Magali, dit lord Gérard en se détournant pour faire signe au domestique d'apporter les raquettes.

– Ces deux jeunes gens sont vraiment d'admirables types, chacun dans leur genre ! murmura lord Dowtill à l'oreille de sa sœur.

– En effet, et quelle distinction innée ! Êtes-

vous forte au tennis, miss Daultey ? demanda amicalement lady Anne en se rapprochant de la jeune fille.

– De première force... de force à se mesurer avec Gérard, ce qui n'est pas peu dire ! s'écria Isabel.

– Je crois bien, Gérard est invincible ! dit lord Archibald en frappant sur l'épaule de son ami. Le camp qui le possède est d'avance assuré de la victoire... Si vous pouvez le vaincre, miss Daultey, je vous fais d'avance mes compliments.

– Ils sont bien prématurés, milord, répondit-elle en riant. Je suis certainement loin de l'adresse que me prête lady Isabel.

– Nous allons voir cela, dit le duc en prenant sa raquette des mains du domestique. Archie, mon cher, organisez les camps, s'il vous plaît.

Dès le début de la partie, l'opinion se trouva fixée sur la véracité de l'assertion de lady Isabel : Magali était une joueuse de tennis tout à fait hors ligne. Parmi ces jeunes personnes rompues aux sports, aucune ne l'égalait en souplesse, en

merveilleuse adresse, aucune, non plus, n'avait cette grâce tranquille, cette incomparable élégance qu'elle conservait jusque dans les mouvements les plus imprévus déterminés par le renvoi de la balle.

Lord Gérard, placé dans le camp opposé, était cependant un adversaire redoutable. Bientôt, la lutte sembla se circonscrire entre eux. Quelques-uns des joueurs, même, s'étaient arrêtés pour mieux suivre les péripéties de ce match entre ces deux êtres également beaux, souples, élégants, dont les coups, superbes soulevaient d'enthousiastes hurrahs.

Magali, tout entière à ce jeu qu'elle aimait, se laissait aller simplement à son entrain naturel, elle se donnait toute au plaisir de lutter contre un partenaire très supérieur aux autres, sans aucune arrière-pensée d'amour-propre, ni désir de victoire.

Mais elle s'aperçut tout à coup que le duc de Staldiff jouait maintenant avec une sorte d'irritation froide, que ses yeux bruns, étincelants d'une colère dédaigneuse, semblaient la défier...

Et quelque chose s'agita en elle, monta à son cerveau, un peu de l'orgueil si bien combattu se ralluma à l'idée que ce grand seigneur s'irritait de se voir égaler, ne fût-ce que sur ce terrain insignifiant, par une humble lectrice...

Une flamme de fierté jaillit des yeux de Magali qui croisaient ceux de lord Gérald, très sombres. Une seconde, ils parurent se mesurer. D'un geste nerveux, Magali relança la balle. Mais la raquette de son partenaire demeura immobile, la balle alla se perdre très loin, dans la prairie.

– Hurrah !... Voilà un match de premier choix ! s'écrièrent les autres joueurs en se rapprochant. C'est merveilleux, en vérité !

– Vous voilà vaincu, pour la première fois, mon cher Gérald, dit lord Dowtill. Il est vrai que vous n'avez pas riposté, au dernier coup.

Le duc passa lentement un mouchoir sur son front un peu moite.

– En effet, dit-il d'un ton indifférent. Il fallait en finir, nous aurions pu combattre ainsi jusqu'à ce soir, étant égaux en adresse.

– Mais non en force... Vous vous êtes trop fatiguée, Magali, dit lady Isabel en voyant le teint mat de la jeune fille empourpré par la chaleur.

– Oh ! ce ne sera rien ! Mais il est vrai que je me donne toujours avec trop d'ardeur à ce jeu.

– Je reconnais que ma sœur n'avait rien exagéré. Vous jouez en effet supérieurement, miss Daultey, dit lord Gérard d'un ton quelque peu contraint.

– Et cependant, elle accepte si rarement de se joindre à nous, Gérard !

– Vous savez bien que j'ai autre chose à faire, Isabel, répliqua gravement Magali.

– Évidemment, dit le duc d'un ton sec.

Il se détourna pour parler à lady Dowtill, et un peu après tous les joueurs reprirent le chemin du château.

## VII

Le phaéton du duc de Staldiff volait sur la route, entre les champs dépouillés de leurs moissons. Voler était le mot exact, car les chevaux, des bêtes superbes d'élégance et de feu, dévoraient littéralement l'espace, sous la conduite impeccable de leur maître.

Près du duc était assise sa sœur, toute rose de cette course rapide, les cheveux un peu ébouriffés sous le petit canotier blanc. Isabel adorait ces promenades à toute vitesse, surtout lorsque son frère conduisait, lord Gérald étant reconnu habile entre tous pour manier à son gré les chevaux fougueux qui avaient ses préférences.

Les bois, les prés avaient défilé rapidement. Maintenant apparaissait une sapinière. Deux silhouettes humaines se montraient sur la lisière... Avant son frère, légèrement myope, Isabel les avait reconnues.

– On dirait vraiment Magali et Freddy...  
Ralentissez un peu, voulez-vous, Gérald !

Les chevaux prirent une allure plus modérée et bientôt s'arrêtèrent à une légère distance de Magali et de son frère... Isabel eut une exclamation d'inquiétude.

– Qu'avez-vous donc, chère Magali ?

La jeune fille, très pâle, les yeux cernés, était assise sur le talus bordant la sapinière.

Près d'elle se tenait Freddy, tout émotionné.

– Elle a eu peur, expliqua-t-il d'une voix tremblante. J'ai cru qu'elle allait se trouver mal... Maintenant, elle va un peu mieux, mais elle ne peut pas encore regagner Hawker-Park.

– Qu'y a-t-il eu ! De quoi a-t-elle eu peur ? demanda lady Isabel en sautant à terre et en s'avancant vers son amie.

– Vous vous informerez plus tard, Isabel, interrompit lord Gérald. Le plus pressé est de ramener miss Magali à Hawker-Park, où on lui donnera un cordial.

Tout en parlant, il était descendu aussi, tandis

que le domestique contenait les chevaux.

– Je suis vraiment confuse d’être si sotte aujourd’hui, dit la voix un peu voilée de Magali. Mais je me sens bien mieux maintenant et, vraiment, je pourrais peut-être marcher...

– Vous plaisantez, miss Magali ? dit lord Gérald en s’approchant. Il est vraiment fort heureux que nous ayons eu l’idée de passer par cette route, sans quoi vous auriez eu peut-être longtemps à attendre avant de voir venir un véhicule quelconque... Vous sentez-vous vraiment assez remise pour repartir maintenant ?

– Certes, milord, les forces me sont déjà revenues, il est bien inutile que nous nous attardions plus longtemps.

Il l’aida à monter en voiture et, lorsqu’Isabel fut installée près d’elle, il gagna son siège en invitant Freddy à prendre place à ses côtés. Un instant plus tard, l’élégant équipage reprenait sa route, à une allure très modérée, cette fois.

– À quel propos votre sœur a-t-elle eu peur, Freddy ? demanda le duc au bout d’un moment.

– Oh ! c’est toute une histoire, milord !... Ce matin, bien qu’elle fût très fatiguée après une journée de travail et une nuit de veille...

– Eh ! que fait-elle donc ? dit lord Gérald avec surprise.

– Lady Ophélia lui a donné, presque au dernier moment, les programmes de la comédie de demain à illustrer, en exigeant un dessin très fin, très compliqué, extrêmement fatigant. Il lui a fallu travailler cette nuit, je l’ai aidée, mais je ne suis pas si habile qu’elle dans ce genre de travail tout particulier, très délicat. N’étant pas d’une bien vigoureuse santé, cette tâche absorbante l’avait déjà fatiguée lorsque...

– Comment M<sup>lle</sup> Nouey ne l’a-t-elle pas empêchée ! interrompit le duc.

– M<sup>lle</sup> Amélie est depuis trois jours à Édimbourg et ne revient que ce soir, milord. Magali n’a pas osé refuser...

– Pourquoi donc ? Elle ne doit rien à lady Ophélia, que je sache, et du moment où celle-ci lui demandait une besogne presque impossible,

elle aurait parfaitement pu la refuser.

Freddy ne répondit pas et baissa les yeux pour éviter, le regard pénétrant qui se posait sur lui.

– Dites-moi pourquoi, Freddy ! répéta le duc d'un ton impérieux, en mettant sa main sur l'épaule du jeune homme.

Freddy rougit un peu, visiblement très embarrassé.

– Mais, milord, Magali ne sera pas contente que je vous dise cela...

– J'ai le droit de savoir comment sont traités ceux qui habitent sous mon toit... Qu'a dit ma cousine à miss Magali. Freddy ?

– Elle lui a fait entendre qu'elle devait être trop heureuse de pouvoir rendre quelques services, puisqu'elle avait été élevée, qu'elle est encore logée, nourrie et vêtue par charité... Et pourtant elle ne l'oublie pas, ma pauvre Magali, pas plus que moi ! dit-il avec émotion. Nous sommes prêts à nous dévouer de tout notre pouvoir pour ceux qui se sont montrés si généreux à notre égard... Mais il est un peu dur

de se l'entendre rappeler de cette façon.

Les sourcils de lord Gérard s'étaient violemment froncés. Pendant quelques minutes, il demeura silencieux...

– Et cette peur, Freddy ? reprit-il enfin.

– Ah ! c'est vrai, milord, je n'y étais plus... Donc ce matin, Magali voulut se rendre au-delà de Cunningham, chez une vieille femme qu'elle visite et panse tous les deux jours. Hier, à cause de son travail, elle avait dû y manquer, mais elle tenait absolument à s'y rendre aujourd'hui, la pauvre femme devant l'attendre avec impatience.

« Je l'y accompagne, elle donne ses soins à sa protégée, et nous revenons en prenant un raccourci très ombragé, un fort joli chemin entre des carrières abandonnées.

« Tout d'un coup, nous entendons des cris... des cris de colère, des hurlements de douleur. Cela venait d'une espèce de cabane adossée à un quartier de roche.

« – On croirait qu'on bat quelqu'un... des enfants peut-être, dit Magali. Ce sont des voix

jeunes... Freddy, il faut aller voir !

« – Mais tu ne sais pas qui habite là, Magali ! m'écriai-je. Laisse-moi y aller d'abord.

« Sans m'écouter, elle s'élança vers la cabane et je la rejoignis. J'ouvris la porte... et nous vîmes une grande et forte femme, un vrai colosse, qui battait à tour de bras un jeune homme de mon âge et une pauvre petite fille rachitique, tout échevelée.

« En nous apercevant la mégère demeura un moment saisie, puis elle s'avança, très obséquieuse, en demandant ce que nous désirions. Ses deux victimes s'étaient promptement glissées hors du logis... Alors Magali se mit à faire des reproches à cette femme, de ces reproches si fermes et si doux cependant qu'ils attendraient un tigre. En tous cas, ils ne semblaient pas trop fâcher la vilaine femme. Elle se mit à nous raconter, d'une voix quelque peu avinée, qu'elle et ses deux enfants mouraient de faim, que son fils, n'ayant pas de santé, ne pouvait trouver à se placer depuis le jour où il avait été chassé d'Hawker-Park.

– Il a été employé chez moi ? interrompit le duc.

– Oui, il était autrefois groom de Votre Grâce, je me rappelle fort bien, et il fut chassé après...

– Oui, je sais, dit lord Gérald d'un ton bref.

Sa main eut un mouvement si nerveux que l'attelage surpris, se cabra.

– Maintenez vos chevaux, Gérald ! s'écria lady Isabel. Magali est très impressionnable, aujourd'hui.

Il ralentit l'allure de l'équipage, tout en disant :

– Continuez, Freddy.

– Donc, Cette femme disait qu'ils étaient dans la misère, qu'ils n'avaient plus un morceau de pain... Et elle se mit à défiler un chapelet d'injures contre les riches, à crier des blasphèmes si affreux que Magali en était toute pâle... Et tout à coup, prise d'une sorte de crise d'alcoolisme, elle leva une chaise sur ma sœur, je n'eus que le temps de la détourner, et nous sortîmes bien vite, craignant d'être poursuivis.

« Mais non, il n'en fut heureusement rien... À un tournant du chemin, nous trouvâmes Jem et sa sœur, qui nous accablèrent de remerciements et nous supplièrent de les enlever à l'enfer que leur faisait leur mère... Oh ! milord, quelle vie que celle de ces malheureux ! C'était navrant de les entendre !...

« Magali a promis de parler pour eux à la duchesse, à lady Isabel, elle doit retourner les voir à un endroit convenu, pour ne pas exciter la fureur de la mère... Mais toutes ces émotions, jointes à sa précédente fatigue, ont occasionné cette sorte de faiblesse qui m'a beaucoup effrayé, tout seuls que nous étions sur cette route peu fréquentée.

La voiture roulait maintenant à travers le parc ; le duc, silencieux, semblait absorbé par l'examen des taillis épais qui bordaient les allées... Le château apparut bientôt, et, quelques minutes plus tard, le phaéton s'arrêtait devant le grand perron.

Le duc et Freddy sautèrent à terre. Mais quelqu'un les avait devancés pour aider les deux

jeunes filles... Le secrétaire, qui flânait par là, était accouru, et ce fut sa main qui s'offrit à Magali.

Celle-ci eut un imperceptible mouvement de recul, puis y posant à peine la sienne, elle se laissa légèrement glisser à terre... M. Roswell rendit le même service à lady Isabel, qui le remercia d'un petit ton assez sec, très peu habituel à l'aimable jeune fille.

– Donnez-moi le bras, Magali, dit-elle affectueusement à son amie. Vous sentez-vous mieux, maintenant !

– Oh ! presque bien, Isabel ! Avec un peu de repos il n'y paraîtra plus.

– Oui, avec du repos... par conséquent pas de programmes à peindre, dit lord Gérald qui gravissait le perron derrière elle.

Magali se détourna vivement.

– Est-ce ce bavard de Freddy qui a raconté cela ? J'en ai un certain nombre à faire encore, mais je pense avoir fini avant ce soir comme le voulait lady Ophélie.

– Et moi, je m’y oppose formellement. Les programmes demeureront inachevés, cela apprendra à lady Ophélia à s’y prendre d’avance et à ne pas charger son prochain de tâches impossibles !

L’accent péremptoire du jeune homme n’invitait pas à la réplique. Cependant, Magali murmura d’un ton perplexe :

– Mais, milord, que dira lady Ophélia ? il faut absolument que je...

– Elle ne dira rien, rassurez-vous. Je m’expliquerai de cela avec elle !... Ah ! voici lord Lowetead !

Tout en parlant, ils étaient entrés dans le hall. En contemplation devant une merveilleuse armure du seizième siècle se tenait un grand et maigre vieillard dont les cheveux très blancs, très abondants, encadraient un long visage parcheminé. À l’exclamation du duc, il tourna vers les arrivants des yeux un peu voilés sous les paupières retombantes.

– Bonjour, mon cher lord, dit-il en tendant la

main au jeune homme. J'admiraï les merveilles de ce hall, bien connues pourtant, mais toujours nouvelles à mes yeux.

Il s'interrompit pour saluer lady Isabel, et jeta un coup d'œil surpris sur Magali.

– C'est vrai, milord, vous ne connaissez pas encore mon amie, Magali Daultey, dit Isabel. Magali, lord Frederick Lowetead.

Le vieillard eut un bref tressaillement, ses paupières se soulevèrent un peu...

– Daultey ?... C'est un nom d'allure française, surtout de la manière dont vous le prononcez, milady, dit-il tout en saluant Magali avec quelque raideur.

– En effet, Magali est Française par son père, mais Anglaise par sa mère... Et voici son frère Freddy, ajouta-t-elle en voyant apparaître le jeune homme que suivait M. Roswell.

Cette fois, les paupières du vieillard se levèrent complètement, ses yeux d'un bleu sombre, très découverts, enveloppèrent d'un regard singulier le beau visage de Freddy...

– Oui, voilà Freddy Daultey, dit amicalement le duc en posant la main sur l'épaule du jeune homme. Lui aussi, comme sa sœur, n'a rien de bien anglais dans l'extérieur, n'est-ce pas, milord ?

– Non, évidemment, répondit lord Lowetead d'un ton indifférent.

Ses paupières étaient de nouveau retombées, sa physionomie avait repris la rigidité qui lui était habituelle.

– Allez vite vous reposer, Magali chérie, dit lady Isabel, Freddy, nous vous recommandons de veiller à ce qu'elle ne travaille pas trop aujourd'hui.

– Vous entendez, Fred, vous voilà investi de cette difficile fonction, ajouta lord Gérald en souriant. Vous nous ferez un rapport... et nous espérons n'avoir pas de reproches à adresser, dit-il en s'inclinant pour prendre congé de Magali.

Il s'éloigna avec sa sœur et lord Lowetead, tandis que Magali, au bras de son frère, se dirigeait vers l'appartement de M<sup>lle</sup> Amélie.

Roswell demeura seul dans le hall Ses yeux gris, aux lueurs un peu phosphorescentes, avaient enveloppé tout à l'heure, lord Lowetead, ils avaient suivi Magali et Freddy jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'extrémité du hall... Maintenant le secrétaire, appuyé à la muraille, réfléchissait profondément, et son froid visage s'éclairait d'une lueur satisfaite.

– J'ai de quoi combiner là un coup superbe, murmura-t-il. La fortune n'est pas tout entière en majorat, une partie reste aliénable, il faudrait que ce soit sa dot... Et si belle, avec cela ! Roswell, mon ami, il s'agit de bien manœuvrer, car jamais vous n'avez eu telle occasion de faire un mariage superbe et de vous venger, du même coup, de l'orgueilleuse qui vous a si bien repoussé, autrefois... Ah ! ah ! lord Lowetead, vous ne vous doutez pas que j'ai deviné ce qui se passait en vous, tout à l'heure, et que ce Roswell que vous avez à peine effleuré d'un regard possède certains papiers qu'il vous serait peut-être désagréable de connaître !

Et, se frottant les mains, il regagna la pièce où

il travaillait une partie de la journée, près du cabinet de travail du duc de Staldiff.

Lord Gérard, lui, s'était dirigé vers la galerie des fêtes où venaient de se réunir, pour la répétition, les comédiens amateurs. Lady Ophélie allait et venait, veillant à tout, sans rien perdre de son calme olympien.

– Eh bien ! Isabel ne vient pas, Gérard ? Nous n'attendons plus qu'elle.

– Elle est allée changer de toilette, répondit le duc en s'approchant d'une petite table où étaient déposés les programmes.

Il en prit un, l'examina avec attention...

– Ce sont des chefs-d'œuvre, n'est-ce pas ? dit lady Dowtill. Cette miss Daultey a tous les talents, en vérité !

– Oui, ces peintures sont ravissantes... Mais l'auteur de ces petites merveilles a été soumis à un travail au-dessus de ses forces, et, de ce fait, vos programmes demeureront inachevés, Ophélie.

La jeune fille, occupée à redresser devant une

glace une onde un peu aplatie de sa coiffure, se détourna vivement.

– Inachevés ?... Par exemple, quelle plaisanterie, Gérald ! Magali peut très facilement me les donner tous ce soir, j’ai compté le temps qu’il lui fallait...

– Eh bien ! vous avez mal compté, dit-il tranquillement. Il fallait vous y prendre plus tôt pour demander ce service à la complaisance de miss Daultey... je ne dis pas l’exiger, naturellement. Mais maintenant il faut vous résigner à n’avoir qu’un peu plus de la moitié de ces charmants programmes.

– Non certes ! dit-elle en essayant de maîtriser son irritation. Je n’entends pas que Magali en use à sa guise et me manque ainsi de parole...

– Et moi, je n’entends pas que ceux qui vivent sous mon toit soient employés à des travaux au-dessus de leurs forces, interrompit le duc, sans élever la voix, mais d’un ton d’autorité glaciale. J’ai interdit à miss Daultey de terminer ce travail... Vous êtes donc avertie une fois pour toutes, Ophélia.

Il se dirigea vers l'extrémité de la galerie, où s'agitait lord Dowtill, occupé à faire répéter son rôle à un petit lord bouclé et joufflu qui devait paraître dans la pièce de lady Dulkay.

– Vous allez tomber malade de fatigue, Archie, dit lord Gérald en riant.

– Ne m'en parlez pas ! Je suis surveillant, maître de chœurs, régisseur, acteur, que sais-je ! dit lord Archibald en rejetant en arrière une mèche de ses longs cheveux roux. Il y a des acteurs qui me donnent du mal, comme ma sœur, par exemple. Pas moyen de la faire tenir son sérieux !... Ah ! ce n'est pas comme lady Ophélie ! Elle joue d'une façon !... Vous verrez cela demain, mon cher.

Un léger sourire de triomphe entrouvrit les lèvres de lady Ophélie qui s'avancait et avait entendu la réflexion.

– Oui, milady, nous aurons une soirée superbe ! continua l'enthousiaste lord. Il n'y a que lady Dyron qui joue tellement mal ! C'est vraiment désolant de n'avoir pu trouver quelqu'un d'autre ! Quel succès elle aurait eu

dans ce rôle, tout de grâce et de douceur.

– Oui, mais cette ombrageuse personne a refusé tout net, dit lady Ophélie avec un rire moqueur. Elle ne veut pas paraître sur un théâtre, elle fait la petite violette... Je n'ai pas insisté, pensant que vous trouveriez facilement à la remplacer. Mais il faut convenir, qu'il devient impossible de lui demander un service sans voir une mine insupportable, sans entendre des protestations plus ou moins voilées. Cette jeune fille devrait bien se souvenir qu'elle pourrait cependant payer la générosité de ceux à qui elle doit tout.

Le duc se pencha légèrement, sa main se posa une seconde sur le bras de sa cousine.

– Il me semble, Ophélie, que *vous* pourriez *vous* dispenser de le lui faire sentir.

Sa voix était calme, très froide, il avait seulement appuyé sur ce *vous* d'une façon particulière...

Ophélie devint pourpre, ses lèvres se pincèrent violemment. Elle avait instantanément compris

l'intention cachée sous cette phrase d'apparence insignifiante. Fille d'un cadet sans fortune, orpheline dès le berceau, elle avait été élevée avec lady Isabel, et jamais un mot n'était venu lui rappeler qu'elle devait tout à la générosité de son cousin... Il avait fallu qu'elle s'acharnât à humilier une autre orpheline, pauvre et dépendante, pour que le duc de Staldiff lui fit enfin comprendre qu'elle, moins que tout autre, en avait le droit.

## VIII

Tous les hôtes d'Hawker-Park étaient réunis ce soir-là dans la galerie des fêtes, pour la représentation organisée par lady Ophélie et lord Archibald. C'était une très élégante, très aristocratique assistance, et la superbe galerie, éclairée à profusion, offrait un spectacle réellement magique.

Du petit coin où elle s'était modestement réfugiée avec M<sup>lle</sup> Nouey, non loin de lady Dulkay qui assistait de là à l'interprétation de son œuvre, Magali jouissait en artiste de ce coup d'œil. Elle avait d'abord refusé d'assister à cette soirée, mais devant les pressantes instances de lady Isabel, M<sup>lle</sup> Amélie avait dit :

– Puisque vous vous sentez tout à fait remise, mon enfant, vous devriez céder au désir d'Isabel. Cette petite représentation promet d'être fort réussie, lord Dowtill étant de première force et

Ophélie excellant également dans l'art de bien dire... Et nous saurons fort bien nous mettre à l'écart de ce monde élégant, toutes deux, vous verrez, Magali.

Magali avait cédé, sans beaucoup d'empressement, elle avait revêtu la simple et vaporeuse toilette blanche confectionnée avec l'aide de M<sup>lle</sup> Amélie, en prévision des réunions où elle serait obligée de paraître... Et maintenant, assise près de la vieille demoiselle, elle écoutait avec intérêt les amusantes réparties de lord Downtill, celles de lady Ophélie, qui se révélait comédienne consommée, les boutades gentiment lancées par lady Isabel, les monologues désopilants dits par le comte de Sulkay. Se sentant isolée dans ce petit coin, elle laissait transparaître sur son expressive physionomie les impressions de son âme... Elle riait comme un enfant aux passages gais, une émotion traversait ses grandes prunelles veloutées aux endroits émouvants, une ombre les voilait soudain à une phrase, à une pensée qui la froissait. La réserve un peu fière dont Magali s'enveloppait dans le monde dérobaient d'ordinaire quelque chose de sa

véritable personnalité, en ne laissant que soupçonner la gaieté charmante, la rare simplicité et l'extrême faculté d'émotion de cette âme de jeune fille.

Elle aurait souhaité échanger ses impressions avec Freddy, mais le duc de Staldiff avait appelé le jeune homme près de lui, et Magali rencontrait seulement le regard amusé de son frère, assis à une certaine distance, au milieu d'un groupe des amis de lord Gérald.

Le duc, légèrement renversé dans son fauteuil, dans l'attitude nonchalante qui lui était familière, semblait écouter les acteurs avec une profonde attention. Mais il était impossible, derrière les verres étincelants de son lorgnon, de déterminer exactement la direction de son regard.

– En vérité, ce serait parfait si cette pauvre lady Dyron ne détonnait aussi déplorablement ! murmura tout à coup à son oreille lord Dorwilly, un lieutenant de horse-guards que l'on assignait déjà comme futur beau-frère au duc de Staldiff.

Lord Gérald eut un tressaillement.

- Je n’ai pas entendu, Rupert.
- Comment ! Vous paraissiez si bien écouter, cependant ! À quoi pensez-vous donc, mon bon ?
- Un fugitif sourire flotta sur les lèvres du duc.
- J’étudiais, Rupert.
- Vous étudiez !... Et quoi donc, Gérald ?
- Une âme.
- Peste, mon cher ! Il n’y a que vous pour cela !... Et peut-on savoir l’objet ?
- Non, on ne peut pas savoir, Rupert, répondit d’un ton grave qui coupa court aux questions de lord Dorwilly.

La pièce se termina peu après. Il y eut un brouhaha de chaises, un déchaînement d’exclamations, de compliments, de réflexions... Le duc s’était levé, il se dirigea vers lady Dulkay.

M<sup>lle</sup> Nouey et Magali ne purent se retenir d’échanger un sourire à la pensée de la petite corvée qu’imposaient à lord Gérald ses devoirs de maître de maison. Il lui fallait en fait adresser à lady Dulkay des félicitations pour une œuvre

dont le succès n'était dû qu'à l'habileté des interprètes, qui avaient su rendre irrésistiblement comiques les scènes ineptes et lamentables inventées par la sensible lady... Mais, une fois de plus, cette circonstance permettait de constater l'aisance incomparable de lord Gérald dans l'art de dire juste ce qu'il fallait, sans faire de grande entorse à la vérité.

L'excellente lady Dulkay, grisée par les applaudissements qui avaient salué son œuvre, exultait littéralement... Voyant qu'un groupe nombreux d'invités malicieusement complimenteurs l'entourait, le duc jugea sans doute sa tâche terminée de ce côté, car il se détourna et s'approcha de M<sup>lle</sup> Nouey.

– Je crois que vous vous amusez tout à l'heure de mon ennui, toutes deux ? dit-il à voix basse avec un sourire.

M<sup>lle</sup> Amélie se mit à rire, et Magali lui fit écho.

– Votre Grâce y voit vraiment trop bien ! dit gaiement la vieille demoiselle.

– Oui, il paraît que je vois tout, répondit-il sur

le même ton. C'est une précieuse faculté, quelquefois un peu gênante pour autrui... Isabel m'a dit ce matin, que vous ne vous ressentiez plus de votre malaise d'hier, miss Magali ?

– Aucunement, milord. C'était une fatigue très passagère.

– À condition que la cause ne se renouvelle pas... À ce propos, permettez-moi de vous dire que vous aviez commis une imprudence, dans un but excellent, puisque charitable... mais enfin, vous auriez pu la payer cher.

Une teinte rose couvrit les joues de Magali.

– Qu'est-ce que ce Freddy a encore raconté là ! dit-elle d'un ton contrarié.

– Des choses fort utiles à savoir, répondit-il avec un sourire énigmatique. Mais je vous conseille d'être plus prudente à l'avenir et de ne pas excéder vos forces...

Il s'interrompt. Lady Ophélie, très en beauté dans ses toilettes vertes Nil, chef-d'œuvre de Doucet, s'avance en compagnie de plusieurs jeunes filles et de lord Dowtill.

– Je me demandais où vous étiez passé, Gérald. En avez-vous déjà fini avec vos compliments à lady Dulkay ? demanda-t-elle tout en jetant un coup d’œil de colère voilé vers Magali, dont le pur profil ressortait harmonieusement sur le fond pourpre de la tenture.

– Mais oui, ma tâche est remplie de ce côté... Je vous dois maintenant des félicitations, Ophélia. Je ne vous connaissais pas, à ce point du moins, ces remarquables dispositions de comédienne.

Était-ce véritablement un compliment ?... ou bien une de ces ironies subtiles familières à lord Gérald ? Le ton du jeune homme laissait quelque doute là-dessus, et sa cousine ne put retenir un léger froncement de sourcils.

– Oui, vous étiez superbe dans ce rôle, milady ! s’écria lord Dowtill. Tout le monde est d’accord sur ce point... Et lady Isabel a exquisément joué, d’une façon si naturelle ?... n’est-ce pas, Gérald ?

– Très bien, en effet, Isabel est restée enfant,

malgré ses dix-huit ans, elle ne voit là qu'un jeu comme un autre.

– Eh bien ! que voulez-vous qu'elle y vît, Gérald ?

Un éclair railleur traversa le regard du duc.

– Mon cher, ce qu'y voient généralement ses amies ! occasion de paraître de briller, de sentir, ne fût-ce que durant un bref moment, cette griserie de la scène et des applaudissements qui affolent les cerveaux féminins... certains, du moins.

– Et mettez-vous beaucoup de nous au nombre de ces cerveaux-là, Gérald ? demanda lady Ophélie avec un gracieux mouvement de tête.

– Oh ! Ophélie, il ne me convient pas de faire des personnalités ! répondit-il avec un sourire quelque peu ironique.

– Vous n'aimez pas le théâtre de salon, je crois, milord ? dit lady Anne Dowtill qui s'était rapprochée.

– Mais si, milady, beaucoup, au contraire... sauf pour les jeunes filles. Celles-ci, à mon avis,

perdent toujours à ces petites exhibitions quelque chose de leur simplicité, de leur fraîcheur morale, elles acquièrent là un aplomb qui ne convient pas à leur âge et trouvent ensuite impossible de vivre sans applaudissements, sans spectacles, sans ces émotions factices, cette exaltation dangereuse que leur procure la petite scène mondaine où elles évoluent.

– Gérald, êtes-vous rigide ! C’est effrayant, un censeur tel que vous ! s’écria lord Archibald.

– Ainsi, tandis que nous jouions toutes de vérité, milord ! s’écria lady Anne, moitié riant, moitié vexée. Mais de quel siècle sortez-vous donc ?

Lord Gérald passa lentement la main sur sa moustache blonde, peut-être pour dissimuler le sourire légèrement sarcastique qui entrouvrait ses lèvres.

– J’ai en effet, milady, sur certains points, des idées assez peu conformes à celles qui courent généralement à travers le monde. Je ne pose pas pour le censeur, comme le dit Archie, mais enfin, je déplore bien des errements dans l’éducation

féminine actuelle... Et, dussiez-vous me taxer d'idéalisme à outrance, je vous avouerai que rien ne me paraît supérieur, rien ne me semble plus ligne de mon respect qu'une de ces âmes de jeunes filles, transparentes comme le cristal, où la simplicité de l'enfant se mêle harmonieusement au sérieux de la femme ayant étudié et réfléchi... une de ces âmes exquisés qui se cachent sous leur humilité et se révèlent seulement par leurs vertus et leur charité.

Tous le regardaient, surpris de son accent sérieux... Et, dans les grandes prunelles de Magali, passait un étonnement indicible en entendant l'opinion énoncée avec tant de grave sincérité par ce jeune homme de vingt-quatre ans, en face de ces élégantes mondaines dont la simplicité et la réflexion n'étaient pas les vertus dominantes, non plus, d'ailleurs, que l'humilité et la charité.

– Vous êtes déconcertant, milord ! s'écria lady Downtill avec un geste mutin. Vous exigez la perfection... mais où la découvrirez-vous, en vérité !

– Ce sont de belles théories, rien de plus, dit lady Ophélia en déployant un peu brusquement son éventail. Je ne vous croyais pas idéaliste à ce point, Gérard. On ne sait vraiment sur quoi compter avec vous. Il semble que vous soyez froid comme un marbre, et puis on s’aperçoit que vous avez des idées un peu... passez-moi le mot... un peu exaltées.

– Je ne le passe pas, car il est vraiment peu approprié à l’opinion exprimée par moi tout à l’heure, répondit-il avec une tranquille ironie. Il n’y a rien que de fort naturel, de fort compréhensible dans l’admiration respectueuse que m’inspire une vraie jeune fille, simple, pieuse, prête à se dévouer toute entière...

– Une violette, enfin ? interrompit lady Ophélia avec un rire moqueur.

– Une violette, parfaitement... Je n’ai jamais aimé les fleurs trop compliquées, dit-il avec froideur.

Lady Ophélia se détourna pour prendre un sorbet sur le plateau que lui présentait un maître d’hôtel. Un pli s’était formé subitement sur son

front, et ses doigts saisirent un peu nerveusement la cuiller.

– Ah ! vous voilà. Roswell ! dit le duc en voyant approcher son secrétaire en compagnie de Freddy. Où étiez-vous donc placé ? Je ne vous ai pas aperçu.

– Mais j'étais près d'ici, pas très loin de Votre Grâce. J'ai joui à merveille de cette soirée si réussie.

– Et vous, Freddy ? demanda amicalement lord Gérald.

– Moi aussi, milord. Lady Isabel et lady Ophélia ont si bien joué !

Lady Ophélia effleura d'un regard dédaigneux cet « enfant trouvé » qui se permettait de donner son opinion sur elle, la noble artiste de tout à l'heure.

– Tant mieux si vous vous êtes amusé, Fred, dit lord Gérald. Je regrette seulement d'avoir privé M<sup>lle</sup> Amélie et miss Magali de votre présence pendant toute la durée de la représentation. Mais je me suis aperçu trop tard

de cet égoïste accaparement pour pouvoir le réparer.

Il repoussa du geste le plateau que lui présentait le maître d'hôtel, en indiquant d'un signe de tête M<sup>lle</sup> Nouey et Magali, non encore servies, et s'éloigna pour retrouver ses autres invités.

Lord Dowtill présenta son bras à lady Ophélie, et, avec les autres jeunes femmes qui se trouvaient là, ils se dirigèrent vers les salons voisins où se préparait une petite sauterie.

M. Roswell était demeuré près de Freddy, il dégustait lentement une glace à l'ananas tout en donnant à M<sup>lle</sup> Amélie son opinion sur la soirée. Parfois, il adressait la parole à Magali. Mais la jeune fille avait repris son attitude froide, augmentée maintenant d'une certaine hauteur, elle ne répondait qu'autant que l'exigeait la stricte politesse... Cet homme lui inspirait un instinctif éloignement, incompréhensible, pensait-elle en se le reprochant, car William Roswell se montrait dans sa conversation un homme sérieux, de bon sens, et lui témoignait

une politesse très respectueuse.

– Voulez-vous que nous nous retirions, Magali ? demanda M<sup>lle</sup> Nouey en voyant la jeune fille porter la main à sa tête.

– S’il vous plaît, chère mademoiselle. Je me sens un peu fatiguée.

M. Roswell les accompagna jusqu’à la porte de la galerie donnant sur le hall, lord Dowtill, qui passait par là, s’écria d’un ton de protestation :

– Eh quoi ! partez-vous déjà, miss Daultey ? Moi qui comptais vous demander de m’accorder l’honneur de cette mazurka.

– Je vous remercie, milord, mais je suis vraiment trop lasse pour danser.

– Je regrette infiniment !... Mais M. Freddy ne part pas, au moins ?

– Mais non, mais non ! dit M<sup>lle</sup> Amélie en remarquant le coup d’œil d’envie dirigé par Freddy vers les salons où s’ébranlaient déjà les couples. Il adore la danse, milord, et c’est là un amusement tout à fait approprié à son âge.

Magali et elle s’inclinèrent en réponse au

profond salut du jeune lord et de Roswell et sortirent de la galerie.

– Ce mal de tête est-il bien douloureux, ma chérie ? demanda M<sup>lle</sup> Amélie tout en traversant le hall.

– Non, non, rassurez-vous, chère mademoiselle... simplement quelques élancements fugitifs qu'une bonne nuit de sommeil fera disparaître. Mais sachant que vous ne demandiez pas mieux que de vous retirer, j'ai saisi ce prétexte, enchantée d'éviter ainsi la soirée dansante.

– Cela ne vous aurait-il pas fait plaisir, Magali ?

– Pas beaucoup, mademoiselle, je n'ai pas d'inclinations pour les fêtes mondaines, vous le savez... Et, de plus, j'estime que ma place n'est pas là, dans ce milieu qui n'est pas le mien, et où je ne dois me trouver que par ordre.

Il n'y avait aucune amertume dans son accent. C'était une constatation très paisible qu'elle faisait là, sans regret ni retour d'amour-propre.

M<sup>lle</sup> Amélie enveloppa d'un regard d'émotion charme cette jeune créature radieusement belle. Oui, bien que la plus simplement vêtue, elle n'aurait pas été égalée en beauté... Et cependant, elle dédaignait si sincèrement cette occasion d'être admirée ! Combien peu auraient agi ainsi !

– Allons, ma sage Magali, je vois que le monde ne vous attire pas. Vous avez raison, mon enfant, demeurez le plus possible loin de lui... Mais lady Isabel ne vous laissera pas facilement cette liberté. Elle vous aime tant, la chère petite !

– Quelle nature charmante ! dit Magali avec émotion. Un peu étourdie, mais cela passera avec l'âge... avec les graves leçons de son frère aussi, peut-être, ajouta-t-elle en souriant. D'après le souvenir que m'avait laissé le duc de Staldiff à dix-huit ans, je ne me figurais pas qu'il fût devenu aussi profondément sérieux.

– Oh ! il l'était déjà alors, malgré ses habitudes mondaines, il l'a toujours été, même étant enfant. C'est une âme très belle, malheureusement enorgueillie par une trop précoce autorité et par les adulations de son

entourage. Pour ma part, je l'ai toujours trouvé à mon égard extrêmement aimable et bienveillant. Votre prévention contre lui diminue-t-elle un peu, Magali ?

– Je n'ai pas de prévention, chère mademoiselle, répondit la jeune fille avec une involontaire froideur. Vous ne pouvez nier qu'il se soit jadis montré dur et violent envers moi, une enfant sans défense, qu'il m'ait gardé une rancune tenace qui subsiste encore... Cependant, ajouta-t-elle loyalement, je dois reconnaître qu'aujourd'hui je ne m'en suis pas aperçue.

\*

Les parties de toutes sortes se succédaient à Hawker-Park, les sauteriers, les comédies de salon réunissaient le soir l'élégante jeunesse qui animait le château de son entrain brillant... Un important renfort était arrivé en la personne des comtes Maximilien et Ferdinand de Volberg, cousins de lord Gérald, deux jeunes gens

renommés dans la haute société parisienne comme d'incomparables boute-en-train.

Le duc, profitant de leur présence, déroba quelques moments de plus à la noble société qui remplissait son logis et les employait à lire des volumes de grave apparence ou à travailler avec son secrétaire. Il appelait presque chaque jour Freddy près de lui et paraissait prendre un vif plaisir à sa conversation fine et enjouée, La grâce caressante du jeune Daultey agissait évidemment sur lui, comme, d'ailleurs sur tous les hôtes d'Hawker-Park, qui voyaient d'un œil très favorable ce jeune homme distingué, délicatement spirituel, dont le tact et la rare discrétion n'étaient pas le moindre charme.

Magali laissait assez volontiers son frère se mêler, lorsqu'il y était invité, aux divertissements d'Hawker-Park. Elle le savait à la fois profondément sérieux et très enfant de caractère, fort peu enclin aux plaisirs coûteux, ne portant aucune envie aux nobles et opulents personnages parmi lesquels il se trouvait. Freddy avait une belle âme limpide et aimante, gardée et éclairée

par une forte éducation religieuse, et ce contact assez fréquent avec le luxe et la frivolité ne paraissait produire sur lui aucune impression.

Magali, profitant d'un assez long rhume qui l'avait retenue à la chambre, paraissait fort peu au milieu des hôtes d'Hawker-Park. Ceux-ci n'avaient guère fait qu'entrevoir, brochant silencieusement dans un coin du salon ou causant dans le hall avec lady Isabel, la demoiselle de compagnie dont l'apparition provoquait généralement un mouvement de surprise admirative de la part de ceux qui la voyaient pour la première fois.

– C'est mon amie, Magali Daultey, déclarait gentiment lady Isabel en présentant la jeune fille.

– C'est une jeune personne élevée ici par charité, expliquait lady Ophélie d'un ton dédaigneux.

Et les nobles invités, s'ils admiraient toujours, ne s'étonnaient plus de voir dans l'ombre cette jeune fille que son exquise et très patricienne beauté semblait devoir appeler à tenir le premier rang.

Cependant, lady Isabel ne se résignait pas à voir sa chère Magali demeurer à l'écart. Ce matin, elle était montée chez M<sup>lle</sup> Amélie et avait déclaré qu'elle voulait son amie pour l'après-midi.

– Nous ferons de la musique ; ma cousine Juliane est excessivement forte, lady Anne Downtill joue admirablement de la harpe. Il faut absolument que je fasse entendre à nos hôtes votre voix merveilleuse, Magali.

Magali n'avait pas de raison plausible pour refuser. Elle revêtit donc, dans l'après-midi, une toilette toute simple, œuvre de ses doigts habiles, une fraîche étoffe dont la teinte rose pâle seyait à ravir à son teint mat légèrement rosé. M<sup>lle</sup> Amélie, en la voyant paraître dans le salon où elle travaillait, l'enveloppa d'un regard satisfait, et Freddy s'écria gaiement :

– Cette robe est délicieuse, Magali ! Tu n'as jamais été aussi jolie !

Elle eut un insouciant mouvement d'épaules. Elle faisait peu de cas de ses dons physiques, et la sensation qu'elle produisait sur les étrangers lui

causait beaucoup plus de gêne que de plaisir.

– Magali, veux-tu que nous allions voir si ce livre dont tu me parlais se trouve dans la bibliothèque ? demanda Freddy.

– Si tu le veux ; je dois me rendre seulement à quatre heures au salon de musique. Mais ne dérangerons-nous personne ?

– Une partie des invités est au polo, l'autre au billard ou dans le parc. On ne se soucie guère de fréquenter une bibliothèque aussi sérieuse que celle d'Hawker-Park, tu comprends... Et d'ailleurs, lord Gérald m'a dit que je pourrais la mettre à contribution quand il me plairait.

Ils descendirent tous les deux le monumental escalier, traversèrent le hall, la galerie des fêtes, et entrèrent dans la bibliothèque.

Cette pièce immense, très longue, était assombrie par des vitraux foncés à travers lesquels le soleil répandait sur le sol de marbre des traînées de lumière multicolore. Deux silhouettes masculines se distinguaient cependant là-bas, dans la profonde embrasure d'une fenêtre.

L'une d'elles se détourna un peu...

– Entrez, miss Magali ; entrez, Freddy, dit la voix cordiale de lord Gérard.

Magali et son frère, qui s'étaient instinctivement arrêtés, firent quelques pas vers la fenêtre.

– Nous pensions ne trouver personne à cette heure, milord, dit Magali en répondant au salut de lord Gérard et à celui de lord Lowetead, occupé à examiner des médailles dont le duc tenait encore un certain nombre à la main.

– Mais cela importe peu, miss Magali, ne vous occupez pas de nous, cherchez avec Freddy tous les livres qu'il vous faut. Vous le voyez, je suis en conférence numismatique avec lord Lowetead, ajouta-t-il en souriant avec une imperceptible malice.

Il se détourna pour reprendre son entretien avec le vieillard, dont les yeux voilés avaient effleuré Magali et, plus longuement, Freddy.

Les deux jeunes gens se mirent en devoir d'explorer la partie de la bibliothèque où ils

espéraient trouver le livre désiré. La conversation de lord Lowetead et du duc de Staldiff leur arrivait par bribes. Il était question de médailles et, sur ce sujet, le vieux lord, habituellement laconique, s'échauffait un peu.

– Une merveille, celle-ci !... Introuvable, milord, je vous le garantis !... Une perle, un trésor sans prix ! disait-il d'une voix oppressée par l'émotion.

– Je ne savais pas posséder de telles raretés, répliquait le duc avec quelque indifférence.

– Oui, une pièce unique !... Cette médaille... tenez, j'irais la chercher au fond du Tibet ! s'écria le vieillard avec une sorte d'exaltation.

Le duc eut un léger éclat de rire.

– Ce serait peut-être risquer beaucoup, milord. Je crois qu'il sera beaucoup plus simple de la mettre ici dans votre poche et de la verser de là dans votre collection de Londres.

– Quoi, milord, acceptez-vous de me la vendre ! balbutia le vieillard, visiblement stupéfié de bonheur.

– Vous la vendre !... Non certes, je ne fais pas de commerce ! C’est votre parent qui vous prie de l’accepter et de la joindre à votre collection, célèbre dans le monde des numismates, sans flatterie de ma part. Moi, je ne collectionne rien.

Cette fois, le froid vieillard semblait radieux sa voix avait des inflexions presque émues en remerciant lord Gérald.

Magali, tout en feuilletant un volume, n’avait rien perdu de cette petite scène qui mettait bien en relief la superbe générosité habituelle aux ducs de Staldiff de tous les temps, et continuée chez leur descendant actuel dans ses rapports avec ses pairs. Le jeune duc l’étendait également, très large, à ses principaux serviteurs, mais il ne paraissait pas qu’il eût songé à descendre plus bas et à répandre ses bienfaits sur les plus pauvres et les plus humbles.

Cependant, ce matin, Magali avait éprouvé une vive surprise et une très grande joie. En revenant du parc, où, après la messe, elle avait été faire une promenade avec Freddy, elle avait rencontré le pauvre Jem, que M<sup>lle</sup> Amélie et elle

voyaient quelquefois, ainsi que sa sœur Maggie, à un endroit convenu, et auquel elle réservait une bonne part de ses modestes revenus de charité, heureusement augmentés par la générosité de la duchesse et de lady Isabel.

– Eh ! que venez-vous faire ici, Jem ? s’était-elle écriée.

Jem, dont le pâle visage, creusé par les privations, rayonnait littéralement, avait jeté en l’air son chapeau informe et sans couleur.

– Qu’y a-t-il donc, mon brave Jem ?

– Oh ! miss Magali, figurez-vous que Sa Grâce m’a fait dire de venir lui parler !... J’étais bien inquiet, je me demandais si c’était encore un malheur qui allait tomber sur nous... Mais jamais je ne me serais douté !... Savez-vous ce que m’a offert Sa Grâce, miss Magali ?

– Non, je ne sais pas du tout, Jem, avait dit Magali, souriant de l’exaltation joyeuse du petit garçon.

– Eh bien ! de nous faire entrer, Maggie et moi, dans une maison où on nous soignerait bien,

après quoi nous aurions une bonne petite place à son service ou à celui de lady Isabel !... Est-ce que ce n'est pas incroyable, miss Magali ? Aurais-je jamais pensé que lui, si violent et dédaigneux autrefois, se montrerait maintenant si bon !... Ma foi, j'oublie bien volontiers ses coups de cravache ! avait-il ajouté en secouant allègrement les épaules. D'autant plus qu'ils étaient moins durs que les coups de bâton de la mère.

– Pauvre garçon ! avait dit Magali d'un ton de pitié. Je suis bien contente de ce qui vous arrive, Jem, je n'aurais jamais osé rêver cela. J'avais bien un peu parlé de vous à la duchesse et à lady Isabel, mais vraiment il me paraissait bien utile de vous faire rappeler par elles au souvenir du duc, à cause de ce qui s'est passé, jadis.

– Pourtant, Sa Grâce m'a dit que c'était vous que je devais remercier, miss Magali.

– Moi ? Et à quel propos ?

– Je ne sais pas... Voilà les paroles de Sa Grâce, quand j'essayai de lui dire ma reconnaissance : « Gardez-la pour miss Daultey,

mon garçon, car sans sa charité, j'ignorerais encore votre malheur.» Alors moi j'ai dit : « Miss Magali a été un ange pour nous, je me ferais tuer pour elle !... » Et Sa Grâce a répondu avec un air que je ne lui connaissais pas autrefois : « Je crois que vous n'auriez pas tort, Jem, elle doit le mériter. »

– Vous avez dit des sottises, Jem, avait répliqué Magali en essayant de prendre un petit air sévère. Vous n'aviez aucunement besoin de parler de moi.

– Dame, c'était difficile autrement ! Qu'est-ce qui nous a consolés, aidés, nourris en cachette depuis quinze jours !... Il fallait pourtant bien que je réponde aux questions qui m'étaient faites !... Et n'ayez pas peur, miss Magali, Sa Grâce n'avait pas du tout l'air fâché, comme le fameux jour où vous vous êtes jetée devant moi pour me protéger. À preuve, c'est qu'au lieu d'être chassé par lui je vais rentrer à son service.

Il était parti tout rayonnant, et Magali avait continué son chemin, heureuse du bonheur de cet humble cœur, reconnaissante à celui qui savait si

bien réparer ses injustices de jadis.

Cette pensée lui revenait à l'esprit, tandis que ses doigts tournaient machinalement les feuillets d'un volume. M<sup>lle</sup> Amélie avait-elle donc raison en disant que son âme était naturellement délicate et bonne, et que, seuls, l'orgueil et une certaine violence de caractère étaient causes de ces actes injustes, de ces excès de hauteur qui avaient autrefois révolté la petite Magali ?

– Freddy, venez un peu me parler, dit la voix du duc.

Laissant lord Lowetead à l'examen des médailles, il venait de s'asseoir devant une table couverte de curieuses estampes.

– D'où vient ceci ! demanda-t-il en tendant au jeune Daultey un dessin représentant la cascade des Fées.

– C'est moi qui l'ai fait, milord, je l'aurai sans doute perdu dans le parc...

– Mes compliments ! Ceci est tout à fait remarquable... Pourquoi ne m'avez-vous jamais fait part de ce talent, mon cher Freddy ?

– Mais... je n’aurai vraiment osé, pour si peu de chose... murmura le jeune homme en rougissant.

– Comment, Fred, avec moi ?... Vous savez cependant que je m’intéresse vivement à vous ? J’aurais été charmé de connaître cela plus tôt.

Freddy, sans répondre, baissa les yeux pour éviter le regard investigateur qui l’enveloppait.

– N’aimeriez-vous pas la peinture, Freddy !

Le jeune homme tressaillit, ses yeux brillèrent...

– Oh ! milord !...

Mais, il s’interrompit en baissant de nouveau les yeux.

– Serait-ce vraiment votre vocation ?... En ce cas, pourquoi m’en avez-vous fait mystère ? Pourquoi, à mes questions sur ce que vous désirez faire, m’avez-vous répondu en me parlant de carrières qui me paraissaient, je dois l’avouer, assez incompatibles avec votre nature ?

Freddy ne répondit pas, mais il tourna la tête vers Magali, qui avait fermé son livre et faisait

machinalement quelques pas vers les deux interlocuteurs.

– Est-ce donc à vous que je dois m’adresser pour obtenir une explication, miss Magali ? demanda lord Gérald.

– Oui, milord, c’est moi qui ai, de concert avec M<sup>lle</sup> Amélie, fait comprendre à Freddy où se trouvait son devoir, répondit-elle d’un ton ferme. Il doit déjà trop – pour ne parler que de lui – à la générosité de ceux qui nous ont recueillis, pour choisir une carrière où, de longtemps peut-être, il ne pourra se suffire. Il lui faut, comme moi du reste, demander bientôt à un travail un peu lucratif le moyen de libérer de leur charge les bienfaiteurs auxquels nous conserverons toujours notre reconnaissance, mais dont notre dignité, maintenant que nous sommes aptes au travail, nous interdit d’accepter plus longtemps l’aide généreuse... Voilà pourquoi Freddy n’a jamais parlé à Votre Grâce de son goût pour la peinture.

Le duc, les yeux baissés, traçait, à l’aide d’un coupe-papier, des cercles imaginaires sur une estampe. Il dit tranquillement :

– Cette délicatesse ne peut m’étonner de votre part, miss Magali... Mais, de mon côté, je dois suivre les traditions de mes ancêtres. Vous n’ignorez peut-être pas que les ducs de Staldiff ont toujours été les protecteurs des arts ? Or, il s’agit ici pour moi de préparer à ma patrie une célébrité, peut-être une gloire, d’encourager une vocation artistique absolument incontestable, de mettre dans sa voie mon ami Freddy... Toutes ces raisons, supérieures aux vôtres, miss Magali, me feront un devoir et un bonheur de me charger de l’avenir de ce jeune artiste.

Magali l’interrompt par un geste de protestation.

– Non, nous avons déjà trop reçu ! dit-elle résolument. Il nous faut désormais nous suffire à nous-mêmes.

Une lueur d’émotion passa dans le regard du jeune duc.

– Vous êtes très fière, miss Magali, et, dans ce sens, je ne puis vous en blâmer... Eh bien ! si Freddy le veut, convenons que, lorsqu’il sera un peintre riche et célèbre, il me rendra ce que

j'aurai fait pour lui... en tableaux, par exemple, ce qui est une monnaie toujours très bien acceptée d'un duc de Staldiff.

Magali ne put s'empêcher de sourire.

– Avant d'en arriver là, milord, combien de temps s'écoulera ?

– Très peu, vous verrez... N'est ce pas, milord, qu'il serait infiniment dommage d'annihiler de pareils germes de talent ?

Ces paroles s'adressaient à Lord Lowetead qui se rapprochait de la table.

Le vieillard examina longuement le dessin, puis son froid regard enveloppa Freddy.

– En effet, ceci est fort bien, dit-il laconiquement.

– Aussi, je veux absolument lancer Freddy dans cette voie qui paraît si bien indiquée pour lui... Maintenant, je crois qu'il est temps de gagner le salon milord, ajouta le duc en se levant et en reprenant le dessin des mains de lord Lowetead. Les joueurs de polo doivent être revenus depuis un certain temps... Freddy, mon

cher, voulez-vous me laisser ce dessin ? Je le trouve si joli que j'aimerais beaucoup à le conserver.

– Mais certainement, milord, répondit avec empressement le jeune homme.

Magali eut une brève impression de contrariété. Elle venait de se rappeler subitement qu'au bas du dessin de son frère elle avait tracé au crayon quelques vers sur la cascade... Mais elle se rasséra en songeant que lord Gérald en ignorait l'auteur, qu'il n'avait pas même paru les remarquer... Et d'ailleurs, s'il le devinait, elle ne risquait que d'être raillée secrètement par lui, qui trouvait ridicules les femmes poètes – à moins qu'elles n'eussent du talent, ce qui n'était certes pas son cas.

– Il me semble avoir entendu Isabel nous dire ce matin que vous feriez partie aujourd'hui de notre cercle de musiciens, miss Magali ? dit le duc tout en se dirigeant vers la porte. Ma sœur voulait depuis longtemps vous faire entendre à nos hôtes, mais vous vous dérobiez toujours habilement. Il ne faut cependant pas trop cacher

les dons que vous a départis la Providence, lorsqu'ils peuvent causer tant de plaisir à autrui.

Tout en parlant, il avait ouvert la porte et se reculait pour laisser passer Magali et lord Lowetead. En traversant le hall, il continua, en baissant la voix et en désignant le vieillard qui marchait un peu en avant :

– Et vous allez voir l'effet que produit la musique, le chant surtout, sur lord Lowetead ! Nous avons parlé. Isabel et moi, de ses deux passions : les voyages et la numismatique. Il convient d'y joindre une troisième : c'est un mélomane ardent, et je l'ai vu jadis – ceci est un souvenir d'enfance, car depuis des années il ne fait plus de musique – je l'ai vu passer des heures entières au piano, avec sa nièce qui était, paraît-il, une musicienne consommée et possédait une voix admirable.

## IX

Dans un des salons, tendu de merveilleuses soieries vénitiennes, la duchesse de Staldiff avait réuni autour d'elle ses invités d'âge mûr. Cette pièce étant voisine du salon de musique, ils pourraient d'ici jouir entièrement de l'audition que devait donner la jeunesse musicienne d'Hawker-Park, en ce moment occupée à échanger le costume de polo pour une tenue plus élégante.

Le duc et lord Lowetead s'arrêtèrent dans le premier salon, tandis que Magali, suivie de Freddy, se dirigeait vers la pièce voisine pour préparer le piano. Lord Archibald se trouvait là, occupé à examiner une guitare. Il salua Magali avec un empressement respectueux.

– Voilà une grande après-midi de musique qui se prépare, me semble-t-il, miss Daultey ?

– Allez-vous nous jouer de la guitare, milord ?

demanda Magali en riant.

– Hum ! devant un tel public, je n’oserais !... J’en gratte un peu, dans l’intimité, dit-il modestement.

Et, comme preuve à l’appui, il tira de l’instrument quelques sons étranges.

– Ciel ! Archie, qu’est-ce que cela ! s’écria lord Downtill, qui apparaissait au seuil du salon en compagnie de lady Isabel et de lady Anne Downtill.

– Prétendez-vous donner à Magali un échantillon de votre talent, milord ? dit lady Isabel en éclatant de rire. Vous allez déchirer ses oreilles de musicienne, soit dit sans vous offenser.

Lord Archibald ne put retenir une légère grimace... Mais il était un excellent garçon, fort peu susceptible, et il convint aussitôt sincèrement :

– C’est vrai, milady, je ne suis pas très fort en musique, et Gérard m’a déjà dit souvent que je ferais fuir tous les chats de Londres... Eh ! quel

air sombre, mon très cher !

Ces mots s'adressaient au duc qui entrait. Un grand pli de contrariété s'était en effet formé sur son front, toute sa physionomie témoignait d'un mécontentement difficilement réprimé.

– Je suis furieux contre cette folle de lady Mac-Dolley ! dit-il avec impatience. N'a-t-elle pas imaginé de se faire inviter par ma mère, avec cette jeune Américaine qu'elle patronne dans l'aristocratie anglaise...

– Miss Hetty Loodler, la fille du presque milliardaire ?

– Oui, c'est cela. La connaissez-vous, Archie ?

– Je l'ai vue cette année à Londres, pendant la « saeson ». Une jolie personne, très élégante, qui ne cache pas son intention d'acheter avec ses vingt millions de dot une couronne de duchesse.

– Eh ! mais tout s'explique !... Vous lui offrirez la vôtre, Gérard ! s'écria en riant lord Dorwilly.

Un sourire d'inexprimable dédain entrouvrit les lèvres de lord Gérard.

– Elle pourra en chercher une autre, car celle-là n'est pas à vendre, dit-il avec un mouvement de tête altier. Mais il est vraiment désagréable de voir introduire dans notre cercle cette étrangère, une parvenue de fraîche date, dont le grand-père ramassait des boîtes de conserves vides dans les rues de New-York, dont le père a commencé sa fortune dans la préparation des ingrédients destinés à remplir des boîtes semblables.

Quel mépris orgueilleux vibrait dans son accent !... Magali eut une sorte de bref serrement de cœur. Cependant ce même homme si dédaigneux, si fier de sa haute origine, venait de se montrer délicatement bon pour Freddy, et, même à son égard, il n'avait pas conservé l'attitude très distante des premiers jours, mais lui témoignait, avec seulement une nuance de réserve plus accentuée, les égards respectueux qu'il rendait à ses égales.

Les autres jeunes hôtes du château entraient, à la suite de lady Ophélia et de Juliane de Volberg, la petite cousine et filleule de la duchesse de Staldiff, une brune et pâle jeune fille à l'air

langoureux, à l'âme sentimentale et poétique. Ce n'était un mystère pour personne que la duchesse désirait ardemment voir son fils épouser la jeune comtesse, mais sous l'affectueuse courtoisie que lord Gérald avait toujours témoignée à sa cousine, il était impossible de deviner si lui aussi penchait de ce côté, et sa mère elle-même ne connaissait pas mieux que le monde les véritables sentiments qui se cachaient sous le voile de réserve fière, et parfois même quelque peu ironique, dont s'enveloppait le jeune duc.

Magali s'était assise un peu à l'écart, dans le demi-cercle formé par le grand piano à queue. Elle travaillait à une broderie, ainsi qu'il convenait à son rôle de demoiselle de compagnie, mais elle jouissait en silence du superbe talent de la jeune comtesse Juliane, de celui de lord Dorwilly qui exécuta ensuite un morceau de violoncelle, accompagné par lady Isabel.

De temps à autre, son regard se dirigeait involontairement vers lord Lowetead, assis à quelques pas, dans l'embrasure d'une fenêtre. Le duc avait dit vrai, la musique produisait un

étrange effet sur le vieillard. Les lignes rigides de son visage s'amollissaient, ses yeux se fermaient complètement, sa physionomie exprimait une béatitude paisible, tandis que, la tête un peu penchée, l'oreille tendue, il écoutait sans un geste, sans un frémissement.

Maximilien de Volberg, lady Downtill, plusieurs autres jeunes personnes s'étaient fait entendre, et maintenant on réclamait lord Gérald... Lady Isabel s'écria vivement :

– Mais, Gérald ; si vous chantiez un duo avec Magali ? Ce doit être superbe d'entendre deux voix aussi belles !

Magali retint un mouvement de contrariété. De quoi allait s'imaginer cette tête folle d'Isabel ! Vraiment le duc de Staldiff se soucierait bien de chanter avec cette humble lectrice devant cet aristocratique public ! Il allait éluder l'offre de sa sœur avec cette aisance polie, mais quelque peu hautaine, dont il avait le secret.

Mais il jugeait peut-être difficile d'agir ainsi, car il répondit aussitôt, sans que sa physionomie trahît le moindre mécontentement :

– Certainement, rien n’est plus facile, si miss Magali le veut bien.

Magali s’inclina en signe d’assentiment. Il lui était impossible de se dérober à ce qu’elle considérait comme un réel ennui. C’était en effet la première fois qu’elle allait se faire entendre en public ; jusqu’ici, elle n’avait eu occasion de chanter que devant quelques amis de la duchesse ou de lady Isabel.

Le duc s’était levé, il rejoignit sa sœur près du casier à musique que lady Isabel explorait déjà. Il ouvrit un volume et se mit à le feuilleter attentivement.

– Je suis dans la musique française, par ici, Gérard ! Cela vous convient-il ?... Voilà Mireille. Oh ! ce charmant duo de Magali ! je l’entends toujours avec un si grand plaisir !... Voulez-vous, Gérard ?

– Non, je préfère autre chose, dit tranquillement le duc en retenant d’un mouvement un peu nerveux le volume qui lui glissait des mains. Voici notre affaire, je crois... Connaissez-vous ceci, miss Magali ? demanda-t-

il en s'avançant vers la jeune fille et en lui présentant le volume ouvert.

– Oui, je l'ai étudié l'année dernière, milord.

– Mais c'est presque un morceau religieux, cela ! s'écria lady Isabel.

– C'est le genre qui convient le mieux à la voix et au tempérament de miss Daultey, dit-il péremptoirement Si vous ne redoutez pas les difficultés de ce superbe morceau, miss Magali, nous pourrons l'essayer, et Isabel se convaincra bien vite que je ne me suis pas trompé.

Parmi ces jeunes personnes et ces jeunes gens très mondains, il y avait relativement peu d'esprits sérieux, peu de cœurs accessibles aux fortes émotions : certains étaient déjà blasés... Et cependant, un unanime frisson d'admiration les secoua tous aux accents de ces deux voix magnifiques, qui se complétaient admirablement et où passaient le même souffle d'âme, la même chaleur d'expression... Oui, c'étaient bien deux âmes qui parlaient, dans un dialogue mystérieux, tour à tour mélancolique comme un crépuscule ou radieux comme une aube lumineuse. Elles

montaient ensemble vers le ciel, elles y cherchaient leur bonheur idéalement pur et leur ravissement s'exhalait en phrases d'exquise douceur ou de reconnaissance passionnée. Les dernières notes, lancées par lord Gérald, avaient un accent de si prenante émotion, que tous les auditeurs tressaillirent et que Magali elle-même demeura immobile, toute saisie.

– Vous nous faites frémir jusqu'au fond du cœur, avec des voix pareilles ! s'écria lord Dorwilly sans attendre que Juliane de Volberg eût terminé l'accompagnement.

Tous s'étaient levés, on arrivait aussi de la pièce voisine, on félicitait Magali, toute rose de confusion devant ce succès, et le duc très calme à son ordinaire, avec, cependant, une sorte de petite flamme émue au fond des prunelles.

Lady Ophélie, durant toute l'audition, n'avait pas quitté du regard, derrière l'abri de son éventail, son cousin et Magali. Lorsque le duo fut terminé elle se leva comme les autres et se rapprocha de la jeune fille.

– Voilà un succès, si je ne me trompe, dit-elle

d'un ton ironique. Cela vous fait bien augurer de l'impression que vous produirez au théâtre, Magali.

– Comment, miss Daultey aurait-elle l'intention ?... s'écria lady Dowtill.

– Mais aucunement !... Quelle idée avez-vous, Ophélie ? dit lady Isabel avec vivacité.

Lady Ophélie eut un sourire sarcastique.

– Bah ! en voyant devant elle cet avenir ouvert, croyez-vous qu'elle aura le courage de résister ! Tout au moins, les concerts lui offriraient une position plus lucrative que les leçons qu'elle prétend donner.

– Ce sera cependant ce dernier moyen que je choisirai, répliqua un peu froidement Magali, en dominant le froissement que lui causait cette sorte de discussion en présence d'étrangers.

– Évidemment... Il ne peut être question d'autre chose, vous le savez fort bien, Ophélie, dit le duc d'un ton sec.

Il s'était appuyé au piano, les bras croisés sur sa poitrine, et le regard qu'il dirigeât vers sa

cousine avait une certaine expression que connaissaient bien ceux qui l'avaient vu irrité contre quelqu'un ou quelque chose.

– ... Je craindrais seulement que la réussite ne soit pas très facile.

– Mais pourquoi donc, Gérald ? Avec un pareil talent, on réussit toujours, dit Juliane de Volberg dont le regard sympathique enveloppait Magali.

Il ne répondit pas et détourna les yeux de ceux, un peu surpris, que Magali levait involontairement sur lui... Mais lady Dulkay, que ses trente-cinq ans n'empêchaient pas d'être une enfant terrible, s'écria en frappant sur l'épaule de Magali :

– Ma chère petite, vous êtes beaucoup trop jolie pour faire un professeur ! Toutes vos élèves seraient jalouses de vous, avec cette beauté et cette allure royale !

La pauvre Magali devint pourpre. Elle voyait tous les regards fixés sur elle, elle entendait, les murmures qui semblaient approuver discrètement

l'opinion exprimée à brûle-pourpoint... par l'étourdie lady...

– Juliane, voulez-vous que nous jouions cette sonate de Grieg qui fait le bonheur de ma mère ? dit la voix brève de lord Gérald.

Ses sourcils étaient violemment froncés, le regard qui, une seconde, effleura lady Dulkay exprimait une irritation intense... Il se détourna pour prendre son violon, et Magali, profitant de cette diversion, regagna sa place.

Elle eut un léger tressaillement en apercevant lord Lowetead debout, à quelques pas d'elle. La physionomie du vieillard exprimait un étrange mélange de colère et d'émotion, ses lèvres s'ouvraient et se refermaient, comme s'il ne pouvait se décider à parler...

– Vous avez une bien belle voix, dit-il enfin avec effort. Je vous ai écoutée avec beaucoup de plaisir... J'aime extrêmement la musique, sous toutes ses formes, et je suis très difficile, parce que connaisseur. Vous pouvez donc être assurée de ma sincérité si je vous dis qu'aucune voix au monde hormis une seule, n'a jamais produit sur

moi une telle impression.

Et le bizarre vieillard, sans attendre une réplique de Magali, regagna son embrasure de fenêtre où il se mit à écouter avec une attention ardente les phrases originales du maître norvégien, rendues avec un art exquis par le violon du duc de Staldiff.

Comme la sonate finissait, M<sup>lle</sup> Amélie, habillée pour sortir, parut au seuil d'une porte et fit un signe discret à Magali. Celle-ci se leva et s'approcha de lady Isabel qui se tenait près du piano.

– Si vous n'avez plus besoin de moi, Isabel, puis-je aller jusqu'à Cunningham avec M<sup>lle</sup> Amélie ? demanda-t-elle à voix basse.

– Certainement, ma chérie. Mais ne pouvez-vous attendre le thé ? Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose après avoir si admirablement chanté...

– Ce serait charitable de votre part d'attendre un peu, mademoiselle Amélie, ajouta le duc en se tournant vers la vieille demoiselle. Lorsqu'une

artiste rend avec cette perfection une œuvre d'une aussi grande difficulté, et, surtout, fait à ce point passer son âme dans sa voix, il est à peu près impossible qu'il en aille ainsi sans une véritable fatigue.

Le compliment s'était fait attendre, mais il n'en arrivait pas moins, d'autant plus délicat qu'il était indirect et exprimé avec une extrême discrétion, comme si lord Gérald eût voulu ménager autant que possible, la modestie de Magali, sans toutefois manquer à son devoir d'homme du monde en omettant, seul de tous, de féliciter la jeune artiste.

Décidément, tout conspirait aujourd'hui pour faire sortir de son ombre habituelle la pauvre « fleur des bois », comme l'appelait parfois lady Isabel. Celle-ci se mit à rire en serrant gaiement la main de Magali qui avait un peu rougi.

– Pour quelqu'un qui n'aime pas les compliments, vous en avez aujourd'hui, ma chère ! Voilà ce que c'est que d'avoir des talents transcendants. Si vous ne jouissiez, comme moi, que de médiocres facultés, personne ne songerait

à vous féliciter...

– Oh ! milady ! protesta avec chaleur lord Dorwilly.

– Demandez à Gérard, milord, demandez à M<sup>lle</sup> Amélie... Vous restez, n'est-ce pas, chère Mademoiselle ?... Oui, c'est cela, Gérard.

Le duc s'était avancé et approchait un fauteuil pour la vieille demoiselle. Puis il s'assit près d'elle et se mit à causer avec gaieté, tandis que lady Isabel et Magali servaient le thé.

Il s'interrompit en voyant s'approcher lord Lowetead.

– Où vous cachez-vous donc, milord ? demanda-t-il en avançant un siège au vieillard. Avez-vous bien joui de la musique ?

– Admirablement... Vous empoignez votre auditoire, mon cher lord, en vérité ! Ceci soit dit sans flatterie, car chacun sait que je ne suis pas fort en cette matière. Certains m'appellent ours mal léché, parce que je laisse trop bien voir mes sentiments défavorables. Aujourd'hui, tout était parfait...

– Comment avez-vous trouvé la voix de miss Daultey. ? demanda le duc en étendant la main pour prendre une boisson glacée sur le plateau que lui présentait sa sœur.

– Mais incomparable, comme tout le monde, répondit le vieillard avec une sorte de contrainte.

– Oui, l’admiration est unanime, dit lady Isabel d’un ton satisfait. J’ai cru que lord Archibald allait se pâmer, la sensible lady Dulkay pleurait...

– Oh ! lady Dulkay ! interrompit le duc avec un geste d’impatience. Quelle sotte !

Sa sœur se mit à rire.

– Une autre femme que Magali aurait été secrètement ravie de ce compliment à brûle-pourpoint, convenez-en, Gérard ! Mais ma « petite fleur des bois » n’a pas la vanité ni l’aplomb nécessaires pour cela, et c’est bien sincèrement qu’elle a éprouvé une pénible confusion lorsque lady Dulkay, de sa voix de trompette, a ainsi attiré l’attention sur elle. Vous avez heureusement fait diversion, Gérard.

– C’était un devoir. La position dépendante de miss Magali, son genre de caractère et d’habitudes demandent de la part de ceux qui l’entourent une délicatesse de procédés inutile avec la plupart de nos jeunes modernes...

Et sa main, d’un geste discret mais quelque peu dédaigneux, désignait le cercle brillant qui entourait lady Ophélia.

– Magali est une sensitive, dit M<sup>lle</sup> Nouey avec un coup d’œil d’affection émue vers la jeune fille qui évoluait là-bas, son plateau à la main.

– Un lys incomparable ! murmura lord Gérald d’un ton d’admiration contenue.

Lord Lowetead, dont le regard voilé se posait depuis un moment sur Freddy, assis à quelque distance près de lord Dorwilly, se tourna tout à coup vers le duc.

– Qu’est-ce donc au juste que ces deux jeunes gens, milord. Ils ont été recueillis par la duchesse de Staldiff, m’a-t-on dit...

– Si vous désirez connaître cette triste histoire, milord, voici M<sup>lle</sup> Nouey qui pourra, mieux que

tout autre, vous en donner tous les détails, puisque c'est à elle que ces enfants doivent d'avoir été connue de nous.

Lord Lowetead écouta avec attention le récit fait, d'une voix émue, par M<sup>lle</sup> Amélie.

Son froid visage eut une légère crispation lorsqu'elle parla de la jeune femme morte, si touchante dans sa beauté glacée. Mais ce ne fut qu'un éclair. Lord Lowetead ne passait pas pour avoir le cœur très tendre.

– Ainsi on n'a pu connaître le nom de cette personne ? demanda-t-il tout en agitant la cuillère dans son thé.

– Non, milord, malgré tous nos efforts. Nous ne savons que son prénom, gravé sur son alliance : Éthel.

– Les Éthel ne manquent pas dans toute l'Angleterre, dit le vieillard d'un ton indifférent. Il est probable qu'il faudra renoncer à en savoir davantage, si vous n'avez aucune piste.

Et il se mit à boire lentement son thé, tout en regardant Freddy, très gai, très animé, là-bas, en

grande conversation avec lord Dorwilly et le duc de Staldiff qui venait de s'asseoir près de son ami Rupert.

## X

À dater de ce jour, Magali se vit, malgré elle, entraînée quelque peu dans le tourbillon qu'elle avait évité jusqu'ici. On voulait l'entendre chanter, on la réclamait au tennis et au golf, elle était, au dire de tous, une trop remarquable écuyère pour ne pas faire partie des promenades à cheval. Elle n'osait résister au désir exprimé par la duchesse et sa fille, elle se mêlait à cette vie mondaine dont le contact lui causait un sourd malaise, celui de l'âme qui se trouve en dehors de son habituel élément... Et cependant, sans qu'elle perdît un atome de sa simplicité et de sa réserve un peu fière, elle était, sans en avoir conscience, comme légèrement grisée par la respectueuse admiration dont elle était l'objet, par ce subtil encens de louanges que lui attiraient sa voix et les rares facultés intellectuelles et artistiques dont elle était pourvue. Elle vivait un peu dans un rêve, elle oubliait presque à certains instants

qu'elle n'était pas l'égale de toutes ces nobles ladies, en se voyant témoigner les mêmes égards par tous ces jeunes lords, par le duc de Staldiff lui-même, le plus orgueilleux d'entre eux.

Son intelligence très fine, très cultivée, se laissait aller au charme de conversations intéressantes avec les esprits d'élite, littérateurs ou artistes, depuis quelque temps hôtes du jeune duc, avec celui-ci surtout, qui les égalait tous par ses facultés remarquables, et les surpassait souvent par son jugement très sûr et par le sérieux de ses pensées. Parfois, entre Magali et lui, il était question de religion, et la jeune fille constatait avec surprise combien il était demeuré croyant, combien, sous ses dehors impénétrables, cette âme savait vibrer aux plus hautes impressions religieuses. En connaissant mieux cette nature aux nobles instincts et aux superbes envolées, Magali regrettait davantage l'orgueil qui la dominait encore, cet orgueil qui se manifestait en de fréquentes occasions, même à l'égard de ses pairs, par un mot, un regard, un simple mouvement de tête.

Mais elle devait reconnaître, que, pour sa part, elle n'en avait plus éprouvé les effets, non, pas même lorsqu'un jour, en l'entendant adresser, à quelqu'un qui lui déplaisait et avait commis la faute de le contredire avec quelque obstination, une de ces mordantes railleries qui laissaient les victimes sans contenance et sans parole, elle avait fait passer involontairement dans son regard expressif un reproche intense. Il avait détourné les yeux, sans colère cependant, et, un peu après, en passant près d'elle pour se rendre au billard, il avait dit avec douceur :

– Vous me jugez aussi mauvais qu'autrefois, n'est-ce pas, miss Magali ?

– Oh ! non, milord !... mais... c'était bien dur, ce que vous avez dit là !

– Oui, c'était trop... je vous remercie de me l'avoir fait comprendre, avait-il répliqué avec une gravité émue qui avait un peu saisi Magali.

La jolie miss Hetty Loodler, arrivée peu de temps auparavant à Hawker-Park avec lady Mac-Dolley, avait éprouvé une secrète déception en présence du duc de Staldiff. Malgré sa confiance

en elle-même et son aplomb naturel augmenté par ses millions, elle trouvait fort déconcertant ce grand seigneur dont la politesse parfaite se nuançait fortement de hauteur, et qui semblait ignorer la riche Américaine autant que le lui permettaient ses devoirs de maître de maison. Miss Hetty n'était pas du tout accoutumée à ce dédain de sa petite personne dorée. Mais, devant la difficulté de faire capituler cette altière forteresse, toute la ténacité de la race paternelle, tout l'amour-propre de la femme s'étaient éveillés, et miss Hetty s'était juré de devenir duchesse de Staldiff.

En fine mouche, elle avait tout d'abord essayé de profiter de l'orgueil même du jeune duc, en usant habilement envers lui de discrètes flatteries, de subtiles louanges qui devaient envelopper l'oiseau rare d'un filet aux mailles serrées. Seulement, il lui fallait constater avec dépit que lord Gérard, en admettant qu'il en éprouvât secrètement quelque plaisir, ne laissait paraître autre chose qu'une ironie légère, très irritante parfois.

Les hôtes du duc, spectateurs des petites manœuvres de l'Américaine, s'en amusaient fort, ceux surtout, comme les amis intimes de lord Gérald, qui connaissaient le mépris de celui-ci, pour les ambitions des parvenues... Et ce matin-là, lord Dorwilly et lord Archibald, assis dans la grande serre qui faisait suite aux principaux salons, se mordaient les lèvres pour ne pas éclater de rire en entendant miss Hetty déclarer d'un petit ton de componction qu'elle n'aimait pas le monde et n'y paraissait que par devoir.

– Je lui ai insinué hier que Gérald n'appréciait pas les femmes frivoles, chuchota lord Rupert à l'oreille de Maximilien de Volberg.

Lady Ophélie, assise non loin du jeune comte et absorbée, semblait-il, dans de profondes pensées, eut un bref froncement de sourcils. Son regard effleura dédaigneusement l'Américaine – celle-là ne lui avait jamais inspiré de crainte – et, passant au-dessus de miss Hetty, se posa sur la belle jeune fille qui travaillait là-bas, sa tête admirable nimbée d'un rayon de soleil et se détachant, comme un camée antique, sur le fond

violet foncé formé par des clématites qui voilaient en cet endroit les vitres de la serre.

L'instinct féminin, uni à la jalousie que lui inspirait depuis deux ans la beauté toujours croissante de la pupille de M<sup>lle</sup> Nouey, avait fait deviner à lady Ophélie, sous la réserve absolue de son cousin envers Magali, l'admiration que celle-ci lui inspirait, admiration qui ne s'était jamais traduite par une parole ni un regard, mais seulement par un respect plus profond, par un soin extrême d'éloigner tout ce qui était motif de froissement pour cette âme délicate. En l'entendant causer avec Magali de graves sujets et écouter la jeune fille avec une attention presque religieuse, Ophélie avait compris que la beauté physique de Magali n'était pas le véritable danger, que lord Gérald se laissait plus encore prendre au charme qui émanait de cette âme charmante.

Et la sourde rancune d'Ophélie s'était augmentée d'une crainte vague, car, si fier qu'elle connût son cousin, elle se disait qu'après tout il était peut-être, tout comme un autre,

capable de commettre la folie d'une mésalliance même éclatante comme le serait celle-ci.

Et les yeux scrutateurs de lady Ophélie essayaient à saisir, derrière les verres du lorgnon, la direction du regard de lord Gérald, tandis qu'il écoutait un peu distraitement, le menton appuyé sur sa main, les petits discours de l'Américaine.

– Magali, mettez-vous donc ailleurs ! Vous affleurez cette orchidée chaque fois que vous tirez l'aiguille et vous finirez par la briser ! dit-elle avec impatience.

La jeune fille jeta un coup d'œil sur la fleur qui penchait un peu vers elle sa tête mauve pâle. Il n'y avait pas à redouter l'accident prévu par lady Ophélie... Cependant, Magali jugeant inutile de discuter, se leva tranquillement.

– Venez ici, Magali, vous serez très bien, dit lady Isabel qui causait avec sa cousine Juliane et lady Dowtill, à quelques pas du duc et de miss Hetty.

Lord Gérald se leva et avança un fauteuil à Magali. Une contraction passa sur le visage de

lady Ophélie... Quittant son siège, elle se rapprocha du petit groupe.

– À quoi songiez-vous si profondément tout à l’heure, Ophélie ? demanda lady Downton en riant.

– À une idée qui m’est venue en regardant hier une gravure représentant la fête de mai au collège d’Eleston. Nous cherchions à quoi occuper l’après-midi d’aujourd’hui, où aucune excursion n’a été projetée. Eh bien ! élisons une reine de mai !

– Oh ! la charmante idée ! s’écria miss Hetty avec enthousiasme.

– Malheureusement, le mois de mai est passé, dit le duc qui était demeuré debout, appuyé à une des colonnes finement ciselées soutenant la haute voûte de verre.

– Qu’importe, Gérard ! Il s’agit de nous distraire un peu, voilà tout. Que signifient ces fêtes de mai, sinon la royauté de la jeunesse et de la beauté ?

– Et ce printemps-là ne finit pas pour vous avec le mois de mai, myladies, dit gaiement lord

Dorwilly qui s'était rapproché avec son ami Archibald et le comte de Volberg. Je dis comme miss Loodler, l'idée est charmante.

– Gérald, en qualité de maître de maison, serait le premier ministre de la reine, il l'accompagnerait dans la promenade que nous organiserions après l'élection, il s'assiérait le soir à sa droite pour le dîner, où elle occuperait naturellement la place principale...

– Oh ! oh ! ma chère, vous me mettez dans les honneurs toute la journée ! dit le duc avec un sourire railleur...

– C'est votre rôle, Gérald... Et les quatre jeunes filles dont le nom sortirait après celui de l'élue, seraient ses dames d'honneur... Voyons, Gérald, que dites-vous de mon idée ? demanda-t-elle avec la souriante déférence qu'elle lui témoignait généralement.

– Je ne m'y oppose pas, à condition que l'élection présente les garanties du secret le plus absolu, car il ne faut blesser personne.

– Voulez-vous me charger de la préparation

des bulletins de vote, milady ? s'écria lord Archibald avec empressement.

– C'est convenu, milord. Préparons tout, afin qu'après le lunch nous procédions aussitôt à l'élection... Il nous faudra des fleurs, beaucoup de fleurs pour couronner la reine, pour orner la voiture qui l'emmènera en promenade... Magali, vous irez dire au jardinier chef de venir me parler.

– Ce sont des fleurs champêtres qu'il vous faudrait, ma chère, fit observer le duc. Ce serait beaucoup mieux pour une reine de mai.

– Vous avez raison. Je lui dirai d'envoyer ses aides en chercher tout de suite. Magali tressera la couronne et les guirlandes.

Elle se dirigea vers les salons, où les autres jeunes hôtes d'Hawker-Park venaient d'entrer, habillés pour le lunch.

Lord Rupert se pencha à l'oreille du duc.

– Il me semble, cher, que votre cousine cherche à se préparer un triomphe ! dit-il malicieusement.

Lord Gérald eut un sourire énigmatique.

– Qui sait ! Les élections réservent souvent des surprises... Si chacun donne son avis loyalement, sans parti pris, ne pensez-vous pas que cette révélation sera peut-être curieuse, Rupert ?

– Et causera bien des désillusions, naturellement... Lady Isabel, souhaitez-vous être reine de mai.

Elle éclata de rire.

– Demande-t-on cela à une jeune fille, milord ! Qu'en dites-vous, miss Loodler ?

– Elle le serait, en effet, plutôt deux fois qu'une. C'est une fort agréable royauté : je l'ai connue au collège de Wellesley, où mes compagnes m'ont élue, une année.

– Et vous seriez naturellement charmée d'y goûter encore ? dit le duc en saisissant délicatement un grand papillon blanc qui s'était posé sur sa manche.

– Mais certainement ! Ce sont des joies fort innocentes... Quel superbe papillon ! Il ferait bien

dans ma collection.

– Il serait vraiment dommage de lui percer le cœur, de voir se ternir, par la douleur et la mort, ces merveilleuses ailes transparentes dont j’admiraïs la blancheur. J’aime mieux le laisser repartir, miss Loodler.

Il entrouvrit les doigts, le papillon s’envola et alla se poser sur une énorme rose blanche avec laquelle se confondirent ses ailes immaculées...

Le duc se dirigea vers le salon voisin où lord Downtill pérorait au milieu d’un groupe auquel il expliquait l’idée de lady Ophélia.

– Sa Grâce me paraît avoir des idées un peu sentimentales, fit observer en souriant miss Hetty.

– Mon frère est un poète, miss Loodler, ne l’oubliez pas, dit lady Isabel. D’ailleurs, il a toujours eu le cœur très tendre pour les animaux.

– Beaucoup plus que pour les gens, peut-être ? dit négligemment la jeune Américaine en cueillant un œillet pourpre qu’elle piqua à sa ceinture.

– Mais non ! Quelle opinion avez-vous de lui,

miss Loodler ? Gérard paraît très froid, mais je sais par expérience ce que vaut son cœur... Magali, ma chérie, je vais vous accompagner chez Hooker, je veux lui indiquer certain endroit connu de moi où il trouvera de merveilleuses bruyères rosées qui orneront à ravir la voiture de notre printanière souveraine.

Les aides-jardiniers apportèrent une si abondante moisson de fleurs champêtres que Magali, assise dans la serre pour tresser les guirlandes, se trouva à demi submergée sous ce flot charmant. Son œil d'artiste y choisissait les éléments les plus favorables, ses doigts de fée formaient, à l'aide de longues traînes d'asparaginées, de délicieux chefs-d'œuvre fleuris... Et, sans aucune arrière-pensée d'envie, elle se demandait, tout en travaillant, laquelle, de ces nobles ladies, ceindrait la gracieuse couronne de jeunesse et de beauté.

– Je voudrais que ce soit ma chère Isabel... ou la comtesse Juliane qui est si aimable et si bonne. Mais lady Ophélie est certainement plus belle... Miss Loodler est vraiment aussi très fraîche et

très jolie.

Très peu préoccupée de sa beauté, Magali n'éprouvait aucun sentiment de jalousie, et la petite sensation d'amertume qu'elle ressentait généralement en pensant à lady Ophélie venait seulement de la malveillance que lui témoignait en toute occasion la jeune fille.

Dans les salons, là-bas, l'élection se faisait. Magali entendait maintenant des exclamations... Mais de la retraite fleurie où elle s'était réfugiée, elle ne pouvait rien voir.

Des pas grinçaient sur le sable fin de la serre, plusieurs personnes s'avançaient cachées par les grands palmiers qui entouraient Magali...

– Votre gracieuse Majesté veut-elle me permettre de la conduire vers ses fidèles sujets ? dit la voix du duc de Staldiff.

Elle leva les yeux, elle vit le jeune homme incliné devant elle avec cette courtoisie un peu grave dont il usait toujours à son égard, et, derrière lui, Isabel toute radieuse, Ophélie les lèvres pincées par la colère, miss Hetty

légèrement maussade, Juliane de Volberg demi souriante, demi mélancolique, puis un groupe de jeunes gens et de jeunes filles... Que signifiait cela ?

Devant l'interrogation des grandes prunelles noires qui se levaient vers lui, lord Gérald sourit.

– En ma qualité de premier ministre, j'ai le très grand plaisir de vous apprendre, miss Magali, que vous avez été élue à une forte majorité reine de mai.

– Moi !... Oh ! quelle idée ! s'écria-t-elle en se levant, toute rougissante.

Ce mouvement éparpilla autour d'elles toutes les fleurs. Quelques-unes s'attachèrent à sa jupe, des bruyères roses demeurèrent suspendues à ses épaules. Sur sa tête retombaient les roses grimpantes, couleur de chair, qui descendaient de la voûte de la serre. Le soleil dorait sa chevelure cendrée, l'enveloppait, l'irradiait tout entière...

– Dites-moi donc si l'opinion générale n'a pas bien choisi, si nous ne sommes pas devant la personnification même du printemps ! s'écria

lady Isabel avec enthousiasme. C'est l'avis de la majorité, ma petite fleur des bois, vous n'avez qu'à vous incliner devant elle.

Le duc se pencha et prit sur une chaise la couronne tressée par Magali :

– Entre-t-il dans les attributions du premier ministre de couronner la reine, myladies ? demanda-t-il en souriant.

– Mais certainement ! répondirent plusieurs voix.

Lord Gérard, d'un geste très respectueux, posa la couronne fleurie sur les bandeaux blonds de Magali... Miss Hetty murmura d'un ton railleur :

– Ceci, en attendant la couronne à huit fleurons !

Maximilien de Volberg, qui se trouvait près d'elle, l'entendit et répliqua à voix basse d'un ton sec :

– Il serait impossible de rêver une plus idéale duchesse, mais votre imagination vous entraîne trop loin, miss Loodler. Ce n'est pas mon cousin qui aurait jamais la pensée d'une mésalliance,

rassurez-vous. Ce que d'autres font pour quelques millions, lui ne le ferait pas même pour suivre l'attrait de son cœur.

Miss Hetty se mordit les lèvres, tout en se reculant pour laisser passer Magali dont la main s'appuyait sur le bras de lord Gérald.

Des exclamations saluèrent l'entrée de la reine de mai dans les salons... C'était vraiment un peu enivrant, cette atmosphère de louanges et d'admiration, c'était une très douce satisfaction de se voir élue entre toutes comme la plus belle... oui, plus belle que toutes ces aristocratiques ladies qui formaient à la jeune souveraine un cortège d'honneur. La sérieuse Magali se laissait emporter dans un rêve fleuri, une allégresse inexplicable l'envahissait, éclairant ses yeux veloutés et mettant sur ses lèvres un sourire radieux.

La cascade des Fées avaient été donnée pour but à la promenade en voiture. Il semblait que le temps lui-même eût voulu fêter la reine de mai. L'atmosphère était exquisément douce, les nuages avaient fui du ciel bleu pâle, l'été

finissant se parait de tout son charme comme pour saluer Magali... Et la cascade était si belle, sous le poudroisement de lumière qui jetait à travers ses eaux écumantes de multiples arcs-en-ciel !

Magali descendit de voiture à cette même place où, un matin, elle s'était arrêtée avec lady Isabel et son frère. Ce jour-là, le duc de Staldiff lui avait fait nettement comprendre qu'elle n'était à ses yeux qu'une très humble subalterne... Et aujourd'hui, tous ces jeunes lords l'entouraient d'hommages respectueux, et lui se montrait le plus attentif, le plus sérieusement aimable des premiers ministres, sans qu'une ombre d'ennui eût un instant voilé son regard où flottait une lueur heureuse.

– Magali, venez donc par ici ! Le coup d'œil sur la cascade est charmant, s'écria lady Isabel, grimpée sur une petite hauteur avec lord Dorwilly et Ferdinand de Volberg.

– Par où est-elle donc passée ? demanda Magali à lord Gérald.

– Il y a un petit sentier qui conduit là-haut. La

cascade est en effet fort jolie, vue de ce point. Voulez-vous en juger, miss Magali ?

Sur sa réponse affirmative, ils se dirigèrent vers le sentier qui s'ouvrait sous une voûte de verdure. D'autres groupes les y avaient précédés, attirés par la fraîcheur de cet étroit chemin qui dominait à pic la cascade.

– Tenez, par ici, miss Magali, dit le duc en désignant à la jeune fille un roc surplombant sur lequel avait poussé un robuste châtaignier.

Le coup d'œil était en effet superbe. Magali, charmée, se pencha légèrement pour contempler, l'onde bondissante qui s'écroulait avec bruit dans un ruissellement de lumière... Et, sous les rayons de soleil qui traversaient le feuillage des châtaigniers, cette jeune créature vêtue de rose, couronnée de fleurs, semblait la reine des fées de la cascade entrevues par les poètes d'autan, la reine blonde et radieusement belle chantée dans les strophes dites par lord Gérard, ce matin où il avait énoncé avec tant de froid dédain son opinion sur les prétentions du sexe féminin.

Peut-être y pensait-il en ce moment en

regardant Magali. Il dit tout à coup, d'un ton où passait une douce malice :

– Ceci me remet en mémoire certaine petite poésie, lue un jour par moi...

Et sa voix vibrante scanda quelques vers, lumineux élan de reconnaissance et d'amour vers le Créateur, remerciement d'une âme croyante devant l'harmonieuse beauté de la nature.

Magali devint pourpre. Ces vers étaient ceux qu'elle avait écrits sous le dessin de Freddy.

– Connaissez-vous l'auteur de ce petit chef-d'œuvre ? demanda-t-il en souriant.

– C'est mal de railler ainsi, milord ! dit-elle avec un accent de reproches.

– Railler ? Cette pensée est loin de moi ! répliqua-t-il d'un ton sérieux.

– Cependant, vous avez, devant moi, taxé de ridicule les femmes poètes...

– Les prétentieuses, oui, celles qui font montre à tout venant d'un semblant de talent. Tel n'est pas le cas... Sous une forme presque parfaite, ces vers laissent transparaître les sentiments les plus

déliçats, les aspirations d'une âme très religieuse et très ardente. J'ai souvent entendu des poésies féminines, bien peu m'ont donné cette impression de fraîcheur et de lumière.

– Votre Grâce montre probablement trop d'indulgence, dit Magali, confuse de cette appréciation qu'elle savait, de sa part, absolument sincère.

Il se mit à rire gaiement.

– Voilà la première fois que l'on me dit cela ! Je passe généralement pour un juge sévère... Si vous me le permettez, je vais vous signaler bien simplement une petite imperfection dans le second vers. Il faudrait... Mais qui est donc là-bas ?

Il désignait une sorte d'anfractuosité creusée dans un bloc de granit. Ses yeux et ceux de Magali, éblouis tout d'abord par la lumière que r verb rait la cascade, n'avaient pas remarqué que quelqu'un était assis là... un homme d'un certain âge, en costume ecclésiastique, qui avait abandonné son livre pour regarder avec une attention pensive ces deux jeunes êtres superbes

de jeunesse et de beauté, debout dans une auréole lumineuse.

– Mais c’est le Père Nouey ! s’écria Magali d’un ton de surprise joyeuse.

Le Père Nouey était un frère aîné de M<sup>lle</sup> Amélie, entré fort jeune dans la Compagnie de Jésus et que les lois persécutrices venaient de chasser de France. Sa santé précaire lui interdisant en ce moment tout travail, il avait accepté l’invitation que lui adressait le duc de Staldiff de venir passer le temps qu’il lui plairait près de sa sœur, et était arrivé la veille à Hawker-Park, au grand contentement de Magali et de Freddy qu’il avait connus enfants, dont il avait suivi de loin avec sollicitude les progrès d’âme et d’intelligence. Pour Magali, il était le conseiller toujours écouté, et lui, savait lire sans détours dans cette âme claire dont il connaissait les points faibles et les magnifiques facultés.

Se voyant aperçu, il se leva et s’avança vers le duc qui marchait à sa rencontre la main tendue.

– Je suis charmé de vous trouver ici, mon Père, dit le jeune homme avec une cordialité

respectueuse. J'ai vivement regretté de n'être pas chez moi ce matin, lorsque vous êtes venu, et je projetais d'échapper un instant ce soir à mes hôtes pour aller vous voir chez M<sup>lle</sup> Amélie.

– Eh bien ! voilà que la rencontre se produit toute seule, sans que nous l'ayons cherchée, dit en souriant le religieux. Je me reposais là, après une petite promenade, lorsque j'ai entendu un bruit de jeunes voix, d'éclats de rire. J'ai pensé alors que ma solitude allait être troublée par les hôtes d'Hawker-Park, et je m'apprêtais à leur céder la place lorsque Votre Grâce est arrivée...

– Avec la reine de mai, acheva le duc en riant. Car nous avons élu une reine de mai, mon Père, et le choix est tombé sur miss Magali.

Le regard pénétrant du Père Nouey enveloppa la jeune fille, toute radieuse dans sa modeste toilette rose, sous la couronne de fleurs qui ornait ses cheveux blonds.

– C'est une royauté un peu grisante pour une tête de dix-huit ans ! dit-il doucement.

Magali le regarda, un peu surprise, vaguement

inquiète en croyant saisir quelque tristesse dans son accent.

– Oh ! mon Père, pas pour miss Magali, dont l'âme est si profondément sérieuse ! dit lord Gérald.

Le Père Nouey, sans répondre, se mit en devoir de glisser son bréviaire dans une poche de sa longue redingote.

– Descendez-vous avec nous, mon Père ? demanda le duc. Je serai très heureux de vous voir prendre votre part des rafraîchissements qui vont nous être servis.

Le religieux, après une seconde d'hésitation, accepta l'offre faite par le jeune homme avec une irrésistible bonne grâce. Tous trois descendirent lentement le sentier... Mais le duc s'arrêta tout à coup une seconde en voyant fuir à travers un buisson, à quelques pas de lui, une forme indistincte.

– Qu'est-ce que cela ?... Un animal, un enfant ?

– J'ai cru reconnaître le petit Mike Redton, le

dixième enfant de pauvres misérables qui habitent par là-bas une sorte de tanière. Le père a fait de la contrebande.

– Oh ! alors ! fit le duc avec un geste qui signifiait : Il ne doit pas m'intéresser, en ce cas !

– Mais il est très tranquille depuis une année, milord, il cherche du travail. Seulement, il est si mal nourri qu'il n'a pas de force...

– Vous les visitez, miss Magali ?

– Oui, milord. Ce sont vraiment de fort honnêtes gens, et ils méritent que l'on s'intéresse à eux.

– Eh bien ! il me paraît que le plus gracieux privilège d'une reine est de répandre les bienfaits... et celui du premier ministre d'exécuter les yeux fermés les charitables désirs de sa souveraine. Que souhaitez pour ces pauvres gens Votre Majesté ?

Elle le regarda, avec une surprise joyeuse au fond des prunelles.

– Oh ! milord, seulement une occupation un peu lucrative pour le père ! Ce sera beaucoup

déjà, et ils sont si courageux qu'ils se tireront très bien d'affaire ainsi.

– En tout cas, il faut commencer par là. Je m'en occuperai sérieusement... Vous m'aidez, mon Père, ajouta-t-il gaiement, en se tournant vers le Père Nouey dont le regard, où flottaient une mélancolie et un reflet, allait du jeune homme à Magali, tout heureuse de la chance inespérée qui allait échoir à ses protégés.

– Comme vous êtes bon, milord ! dit-elle avec élan.

– Non... mais, je voudrais le devenir, murmura-t-il avec émotion.

Ils rejoignirent les autres promeneurs qui entouraient les petites tables où les maîtres d'hôtel venaient de dresser les rafraîchissements et de savoureuses pâtisseries.

– Ah ! voilà notre reine ! s'écria lady Isabel. Et le père Nouey !... Quelle bonne surprise, mon père ! dit-elle en s'avançant et en saluant respectueusement le religieux.

Magali était déjà entourée de sa petite cour,

lady Dowtill et une autre jeune fille lui jetaient sur les épaules de longues traînes de feuillage pourpre... Lord Gérard, debout à quelques pas, appuyé à un tronc d'arbre, considérait le charmant spectacle offert par cette radieuse évocation du printemps, il écoutait le rire clair, délicieusement argentin, que faisait jaillir une amusante aventure contée par Ferdinand de Volberg... Et la physionomie du jeune duc semblait s'éclairer de plus en plus à la vue de cette gaieté d'enfant, une expression d'une extrême douceur chassait de ses yeux bruns la hauteur un peu dédaigneuse qui lui était habituelle.

D'un geste machinal, il leva la main pour rejeter en arrière une des mèches bouclées de sa chevelure. Ce mouvement fit étinceler l'émeraude qu'il portait à cette main. Cette bague était depuis un temps immémorial dans sa famille, tous les ducs de Staldiff l'avaient portée et la transmettaient religieusement à l'aîné. Elle était, pour eux, comme le signe tangible de leur noblesse, de la vieille gloire de leur race. Il était de croyance que lorsque l'un d'eux se trouvait

prêt à oublier les devoirs de son rang, l'émeraude l'en prévenait en lançant une lueur fulgurante.

Était-ce ce signe avertisseur qui fit soudain fermer les yeux de Gérald, et répandit cette pâleur intense sur son visage contracté ?... Sa main droite se crispa sur la bague, ses lèvres murmurèrent :

– Mais c'est un rêve fou !... oui, fou, impossible !... Oubliais-je donc qui je suis ?... Il est temps de réagir...

– Quelle mine ténébreuse, mon bon ! vous oubliez vos devoirs de premier ministre, il me semble ?

Le duc, sans répondre, se dirigea vers le groupe qui entourait la jeune reine. Il lui présenta le bras pour la conduire à une table, s'occupa de la faire servir, et, jugeant probablement sa tâche accomplie, s'écarta un peu pour causer avec le Père Nouey et Maximilien de Volberg.

– Votre couronne glisse, Magali, elle va tomber, dit lady Isabel, Gérald, voyez donc...

Il se détourna lentement... si lentement qu'avant lui lord Downtill et Ferdinand de Volberg se trouvaient là et étendaient la main. Mais déjà Magali avait remis à sa place la légère guirlande.

## XI

Pendant que les voitures s'attelaient, le promeneurs s'éparpillèrent un peu de ci de là pour jouir à leur aise du coup d'œil offert par la cascade enveloppée des rayons rosés du soleil déclinant. Magali gagna un petit monticule d'où le regard embrassait la nappe d'eau étincelante et l'horizon de mamelons verdoyants et de forêts sombres...

Jamais comme aujourd'hui elle n'avait trouvé ce paysage aussi charmant. Jamais le ciel ne lui avait paru plus pur ni l'atmosphère plus idéalement douce.

Elle eut une légère sensation d'impatience en voyant se diriger vers elle lady Ophélie. Plusieurs fois cet après-midi. Magali avait rencontré ses yeux bleus exprimant une colère difficilement contenue. Évidemment, l'orgueilleuse Ophélie ne lui pardonnait pas sa gracieuse royauté d'un jour.

Le visage très blanc de la jeune fille était contracté, ses lèvres se serraient violemment. Elle vint se placer près de Magali, et, quelques secondes, parut contempler la cascade...

Tout à coup, se détournant un peu, elle posa sa main sur le bras de Magali, ses lèvres s'approchèrent de son oreille...

– Vous triomphez, petite coquette ! murmura-t-elle d'un ton sifflant. Mais ce n'est qu'un jour... Vous n'atteindrez pas votre but, je vous en réponds. Ce n'est pas lui qui vous donnera jamais la couronne que vous convoitez...

Magali tressaillit violemment ; ses yeux, un peu agrandis par la surprise, se posèrent sur la physionomie crispée de lady Ophélie...

– Quelle couronne ? balbutia-t-elle.

– La plus recherchée de toutes les couronnes duciales du Royaume-Uni, rien que cela ! celle que lord Gérald offrira à sa femme.

Magali, très pâle, eut un mouvement de recul.

– À quoi pensez-vous, milady ? dit-elle d'une voix frémissante, en redressant la tête avec

hauteur. Je n'ai rien fait, que je sache, pour autoriser de votre part une pareille supposition ?

Lady Ophélie eut un éclat de rire sarcastique.

– Ne faites pas la naïve, c'est chose inutile avec moi. Si vous avez jugé bon de sortir de l'ombre tout indiquée pour vous, c'est que vous aviez idée de tenter cette difficile conquête, c'est...

– Je vous ferai d'abord remarquer, milady, que j'ai toujours cédée uniquement aux instances de lady Isabel, interrompit Magali d'un ton ferme, en soutenant fièrement le regard irrité qui s'attachait sur elle.

– Vous faites d'Isabel ce que vous voulez, il vous était facile de feindre de lui obéir ! s'écria ironiquement lady Ophélie.

Mais elle s'interrompt. Les grands jeux noirs de Magali se posaient sur elle, très graves, un peu méprisants, et d'une si absolue limpidité que le regard de lady Ophélie se détourna, gêné.

– Je vous prierai, milady, de cesser ces accusations, dit-elle d'un ton quelque peu

hautain. Je n'ai jamais eu l'idée, follement ambitieuse, que vous me prêtez. Mais si votre amour-propre s'émeut en me voyant aujourd'hui entourée d'une attention tout à fait disproportionnée avec ma position, je le reconnais, à qui la faute ?

Ophélia se mordit les lèvres. Oui, c'était elle-même qui avait préparé le triomphe de cette Magali détestée. Mais aussi, aurait-elle jamais pensé qu'une simple demoiselle de compagnie serait mise au nombre des candidates !

– ... Cependant, je reconnais que j'ai eu tort de céder aux affectueux désirs d'Isabel en me mêlant à une société supérieure. Je le déplore en comprenant maintenant quelle interprétation le monde peut donner aux actes les plus simples. Mais rassurez-vous, milady. Je saurai me retirer et revenir à l'obscurité qui me convient en effet.

– Oui, maintenant que vous pensez avoir produit votre petit effet, dit lady Ophélia, irritée par l'accent mordant de la jeune fille. Vous vous dites que le duc de Staldiff, touché de votre humilité, s'empressera d'aller vous offrir son

nom...

– Milady ! s’écria Magali en se redressant.

Une seconde, elles parurent se mesurer du regard... Magali était extrêmement pâle, ses lèvres frémissaient un peu, mais sa voix était ferme en prononçant :

– Je ne puis vous dire autre chose, milady : c’est que jamais je n’ai songé à pareille folie... jamais, jamais ! répéta-t-elle avec un geste de protestation.

Lady Ophélie eut un léger mouvement d’épaules. Ses doigts, très durs, se posèrent sur le bras de la jeune fille, faisant presque chanceler celle-ci.

– Admettons un instant cette chose impossible, que lord Gérald vous offre de devenir sa femme. Que diriez-vous, Magali ?

Les doigts de Magali se crispèrent un peu sur sa jupe, une sorte d’angoisse traversa son regard...

– Je dirais *non*, naturellement, dit-elle avec un mouvement de tête altier. Soyez sans crainte,

milady, j'ai ma fierté aussi, et celle-ci m'interdira toujours un mariage disproportionné... Mais à quoi sert de parler de cela ? fit-elle avec une sorte de colère. Je connais aussi bien que vous la distance qui me sépare du duc de Staldiff, et je regrette seulement que sa bonté, un scrupule de délicatesse peut-être, l'aient porté à paraître l'oublier parfois... il est donc inutile de vous monter l'imagination à propos d'une chimère, milady.

– Oui, une chimère, vous l'avez dit. Mais j'ai voulu charitablement vous prévenir, Magali, dit lady Ophélie qui ne quittait pas du regard cette physionomie très fière mais légèrement altérée.

– Je vous remercie de cette charité si désintéressée, milady, répliqua ironiquement Magali.

Elle se détourna et se dirigea vers les voitures maintenant attelées.

– Comme vous êtes pâle, mon enfant ! Êtes-vous souffrante ? demanda le Père Nouey qui causait avec Maximilien de Volberg.

– Un peu lasse seulement, mon Père, répondit-elle en essayant de sourire.

– Votre printanière royauté n'est cependant pas bien lourde à porter, miss Daultey, fit observer M. de Volberg.

Elle eut un geste vague, une sorte de sourire fatigué, et s'éloigna pour répondre à l'appel de lady Isabel debout près de la voiture.

Le duc se tenait près des chevaux et paraissait absorbé par un détail du harnachement que rectifiait le cocher. Il ne sembla pas s'apercevoir que Magali s'approchait de la portière... Ce fut à Ferdinand de Volberg qui aida la reine de mai à prendre place dans la voiture, ce fut lui encore qui anima la conversation pendant le trajet, son cousin, assis en face de Magali paraissait beaucoup plus disposé à examiner les champs et les prés qui bordaient la route qu'à nouer un de ces entretiens à la fois brillants et profonds qui éclipsaient la causerie superficielle du jeune comte.

Jamais, autant que dans cette fin de journée, les heures n'avaient paru si longues à Magali. Il

lui fallut sourire, causer, s'asseoir, au dîner, à la place d'honneur, ayant à sa droite le duc de Staldiff. Mais son rire frais ne résonnait plus, son sourire était un effort, ses grandes prunelles de velours étaient voilées, et c'était presque machinalement qu'elle répondait à Ferdinand de Volberg, son voisin de gauche. Fort heureusement, elle n'avait guère à entretenir de conversation avec lord Gérald. Celui-ci continuait avec une parfaite correction le rôle imposé par l'idée de Lady Ophélie, mais avec une nuance de froideur hautaine qui n'échappa pas à Magali et lui causa à la fois un soulagement et un pénible serrement de cœur. Il était presque silencieux, autant que lui permettaient ses devoirs de maître de maison, et refusait à peu près tous les plats qui lui étaient présentés, d'un geste impatient décelant quelque perturbation intérieure... Et la pauvre Magali songeait qu'il était probablement las de la prolongation de cette fête imaginée par sa cousine, que son orgueil jugeait enfin désagréable d'être constitué si longtemps le chevalier servant de cette petite plébéienne.

– S'il savait comme je m'en irais volontiers !

pensait-elle.

Mais non, il fallait demeurer là, répondre au jeune comte de Volberg, très empressé, garder un air suffisamment gai sous tous les regards – sous celui, surtout, de lady Ophélie, vêtue avec une extrême élégance, très brillante, ce soir, sous l'éblouissante lumière qui mettait en valeur la blancheur de son teint et la nuance fauve de sa chevelure. Miss Hetty rivalisait avec elle d'éclat et d'entrain, elles semblaient toutes deux tenter de faire oublier celle que la majorité avait proclamée la plus belle – la ravissante reine de mai qui sentait peser si lourdement sur son front sa fraîche couronne de bruyères...

Et, le dîner fini, il lui fallut chanter, causer encore. Le duc se tenait dans le salon voisin, il était en grande conversation avec les plus importants de ses hôtes et ne fit qu'une brève apparition dans le salon de musique.

Enfin la soirée prit fin, les hôtes d'Hawker-Park se levèrent pour gagner leurs appartements...

– Mais la reine de mai doit distribuer les fleurs de sa couronne à ses sujets et sujettes, n'est-ce

pas, milords ? s'écria galamment lady Isabel.

– Mais naturellement, milady ! Vous nous les devez, miss Daultey !

D'un geste las, Magali enleva sa guirlande, elle ôta une à une les fleurs qui se penchaient languissantes, elle détruisit avec une âpre jouissance le diadème charmant dont l'avait ce matin couronnée lord Gérald. Au hasard, elle distribua les bruyères, les fleurettes champêtres de fin l'été.

– Mais vous oubliez votre premier ministre, miss Daultey ! s'écria lord Dorwilly. Gérald, mon cher, à quoi pensez-vous de ne pas venir réclamer votre part dans la distribution ?

Le duc, debout à quelque distance, causait avec le marquis de Stelbeigh, père de lord Rupert, et ne parut pas entendre l'interpellation de son ami.

Mais lord Rupert, un peu surpris, la répéta. Le duc se détourna, il se dirigea vers le groupe au milieu duquel se trouvait Magali.

Il ne restait plus, entre les doigts de la jeune

filles, qu'un brin de bruyère rosée. Sans regarder lord Gérald, elle le lui tendit, il s'inclina, le prit et le glissa, comme tous les autres, à sa boutonnière, en disant avec une courtoisie nuancée de froideur :

– Je vous remercie, miss Magali... Mais vous n'avez rien réservé pour vous, comme souvenir de cette journée.

– Oh ! c'est inutile, je m'en souviendrai !

Un peu d'amertume passait, malgré elle, dans l'accent paisible de sa voix. Lord Gérald eut un imperceptible tressaillement, son regard, exprimant une inquiétude voilée, effleura la physionomie de Magali. Mais celle-ci était froide, très calme... La jeune fille se détourna pour prendre congé des hôtes d'Hawker-Park, et le duc, un léger pli au front, s'éloigna vers le salon voisin où l'appelait sa mère.

Enfin, le rôle printanier de Magali était terminé. Hâtivement, elle quitta les salons et se dirigea vers l'appartement de M<sup>lle</sup> Nouey. Elle allait pouvoir être seule, calmer cette souffrance secrète amenée par l'attaque inattendue de lady

Ophélie.

Au croisement d'un corridor, elle se heurta presque à William Roswell, dont l'appartement se trouvait de ce côté. Il s'inclina profondément et, comme Magali allait passer outre après un bref salut, il dit d'un ton respectueux :

– Permettez-moi de féliciter de son succès la reine de mai, si justement élue. J'ai eu occasion de vous apercevoir à la cascade des Fées, miss Daultey, de loin, car je n'avais pas l'heureux privilège des nobles lords qui formaient votre cour. Le duc de Staldiff devait être fier de son rôle de premier ministre...

– Oh ! j'en doute ! interrompit Magali d'un ton sec.

Elle fit un mouvement pour s'éloigner. Mais Roswell reprit d'un ton tranchant :

– Je ne sais pourquoi votre nom me rappelle quelque chose... Il me semble que j'ai dû connaître un Daultey, autrefois.

Un intérêt soudain s'exprima dans les yeux de Magali.

- Vraiment !... Et où donc ?
  - Je ne saurais le dire... Ce souvenir est très vague. J'ai tellement voyagé !
  - Aux Indes aussi !
  - Oui, beaucoup.
  - Connaissez-vous Bombay ? C'est là que nous avons habité.
  - Je connais très bien cette ville... Mais je ne saurais me rappeler d'une manière précise...
  - Si vous pouviez réunir vos souvenirs, nous faire connaître quelque chose de nos parents ! dit Magali, oubliant dans un espoir soudain l'antipathie que lui inspirait le secrétaire.
  - Je l'essaierai du moins de tout mon pouvoir, soyez-en assurée, miss Daultey...
- Quelque chose dans son accent déplut à Magali. Elle eut une brève inclination de tête et s'éloigna, tandis que Roswell reprenait le chemin de son appartement en se frottant les mains et en murmurant :
- J'ai eu une bonne idée de lui parler de cela !

Autrement, la petite mijaurée avait l'air de me traiter du haut de sa grandeur... Elle se figure sans doute qu'elle va réussir à faire quelque aristocratique mariage. Cela me paraît possible, d'ailleurs... Et lui, ce beau duc ?... hum ! l'orgueil de caste y résistera-t-il ?... Qu'il ne s'avise pas de se mettre en travers de mes projets, par exemple !

... Dans le parloir de M<sup>lle</sup> Amélie, le père Nouey et sa sœur causaient à voix basse, et tous deux avaient sur leur physionomie la même expression soucieuse.

– Tu as été imprudente, Amélie, en la laissant se mêler à ce monde brillant au milieu duquel elle n'est pas destinée à vivre, disait le religieux. La pauvre petite, malgré son sérieux, sa piété et son absence absolue de coquetterie, devait, bien innocemment mais presque inévitablement, se laisser un peu griser par l'admiration et les hommages que ne pouvaient manquer de lui attirer ses dons brillants... Et surtout il fallait penser que ce cœur, si délicat et si ardent à la fois, pouvait se laisser aller inconsciemment à quelque rêve impossible.

– C’est vrai, Jacques, j’ai été faible, j’ai cédé trop facilement aux désirs de lady Isabel... et aussi, je dois l’avouer, au plaisir de voir ma Magali si jolie dans ses simples toilettes claires. Ce sera ma faute si elle souffre ! dit-elle d’un ton désolé. Mais peut-être t’es-tu trompé, Jacques ?

Il secoua la tête.

– J’en doute. Je les connais tous deux, je sais quelle délicatesse de sentiments et quel désir d’Idéal se cachent sous les dehors sceptiques et froids de lord Gérald. Eh bien ! en constatant, de mon observatoire, le respect profond dont témoignaient son attitude et son regard, en les apercevant tous deux au-dessus de la cascade, si bien faits l’un pour l’autre et formant un tableau à ravir un peintre, j’ai compris, au seul rayonnement de leur visage, sans qu’ils eussent prononcé une parole, que les pauvres enfants marchaient, sans s’en douter, en plein rêve... rêve irréalisable !... Oui, pauvres enfants murmura-t-il avec compassion.

– Je n’aurais jamais pensé que lui, si orgueilleux, oubliât même une seconde ce qui le

sépare de Magali !... Et elle, ma raisonnable Magali ! Comme elle souffrira, ma pauvre petite chérie, si tu as deviné vrai ! dit M<sup>lle</sup> Amélie avec consternation. Il y a si peu de temps, cependant, qu'ils n'éprouvaient l'un pour l'autre que de l'antipathie !

– Tu as été aveugle, ma chère sœur, en ne voyant pas que ces deux belles natures, également fières, nobles et ardentes, devaient se comprendre et s'aimer. Si lord Gérard a été frappé par la beauté de Magali, je crois pouvoir affirmer que le charme moral de ta pupille a eu une part plus large encore dans sa respectueuse admiration... Et si elle, Magali, a senti l'attrait des dons physiques et intellectuels du duc, je suis certain qu'elle voit surtout en lui le cœur généreux, délicat, chevaleresque que dérobe trop souvent une orgueilleuse réserve.

Il s'interrompt, Magali entrait dans le parler...

– Eh bien, vous voilà enfin, petite reine de mai ! dit M<sup>lle</sup> Amélie avec une gaieté que l'on devinait forcée.

– Oui, me voilà, dit Magali d’une voix lasse... C’est fini... enfin !

Elle s’avança vers M<sup>lle</sup> Amélie... et, tout à coup, elle se laissa glisser à genoux, sa tête s’appuya contre la poitrine de la vieille demoiselle, elle éclata en sanglots...

Le Père Nouey regarda sa sœur, et ce regard exprimait clairement : Tu vois ce que je te disais ?

– Magali, ma petite chérie, qu’avez-vous ? dit anxieusement M<sup>lle</sup> Amélie. Quelqu’un vous a-t-il contristée, blessée ?... Qu’est-il arrivé, ma petite fille ?

Magali, d’une voix entrecoupée, leur fit part des paroles adressées par lady Ophélie. Quand elle eut terminé, M<sup>lle</sup> Amélie lui prit les mains et l’enveloppa d’un regard affectueux.

– Il n’y a pas là de quoi vous désoler ainsi, mon enfant. C’est une des mille petites blessures que le monde distribue aux âmes droites et bonnes. Tout cela sera vite effacé, surtout si ma sérieuse Magali reprend sa vie paisible

d'auparavant.

– Oh ! oui, mademoiselle ! murmura la voix tremblante de Magali. Comme le monde est mauvais !... Comment a-t-on pu penser que moi, la pauvre créature élevée par charité, j'oserais avoir cette idée folle !... Et tout cela parce qu'il s'est montré simple et bon envers moi, pour réparer sa violence d'autrefois, certainement.

– Oui, cela est bien certain, dit le Père Nouey en posant son grave regard sur la physionomie altérée de la jeune fille. Le monde, sous ses fleurs apparentes, ne recèle que des poisons, voyez-vous, ma pauvre petite enfant. Venez me trouver demain à la chapelle, nous causerons de cela, nous prierons ensemble, n'est-ce pas, Magali !

Les yeux de Magali, assombris par une sorte d'angoisse, se levèrent sur lui. Dans le regard du religieux, elle lut l'infinie compassion du pasteur pour sa pauvre petite brebis blessée aux épines de la route... Et, joignant inconsciemment les mains, elle s'écria :

– Oh ! oui, nous prierons !... Vous m'aidez, mon Père, car... je ne sais vraiment pourquoi je

souffre tant ! acheva-t-elle dans un léger sanglot.

Le Père Nouey posa doucement la main sur son épaule.

– Allez vous reposer ma pauvre petite fille car les couronnes de la terre sont lourdes... même parfois celle d'une reine de mai, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, murmura-t-elle avec un frémissement, en appuyant son front brûlant sur les mains de M<sup>lle</sup> Amélie.

\*

Le duc de Staldiff, ce soir-là, ne s'attarda pas à causer avec Freddy et à fumer sur la terrasse avec ses amis. Il regagna promptement son appartement, congédia son valet de chambre, et, ouvrant une porte-fenêtre, alla s'accouder au balcon.

Le ciel était cibléd'étoiles, le pénétrant parfum des roses d'arrière-saison montait des jardins éclairés par la clarté pâle de la lune à son premier quartier. Là-bas, le lac étendait sa nappe

argentée ; les serres dressaient leurs dômes superbes... Cette soirée était délicieuse de fraîcheur et d'imposant silence.

Le jeune homme leva les yeux, il contempla un instant les astres qui tremblaient là-haut...

Pensivement, il murmura les vers du chantre de *Mireille* :

*Et son regard était une rosée  
Qui dissipait toute douleur...  
Des étoiles moins doux est le rayon  
Et moins pur...*

– Si Mistral l'avait vue, il n'aurait pu parler autrement.

Les bras croisés sur sa poitrine, il s'absorba dans une songerie mélancolique. Sa mémoire lui retraçait nettement la surprise admirative produite par la vue de Magali et par sa voix magnifique, la première fois qu'il l'avait revue, surprise vite changée en froideur lorsqu'il avait compris qu'il

se trouvait en présence de l'enfant recueillie par M<sup>lle</sup> Nouey, de celle qui l'avait jadis cinglé d'un mot que sa fierté masculine n'avait pu oublier. Il revoyait encore la jeune amazone traitée par lui avec tant de hauteur ; puis la demoiselle de compagnie patiemment soumise aux caprices d'Ophélie... Et aussi cette partie de tennis où, avec la rapidité de l'éclair, il avait compris que le charme simple et radieux de Magali était en voie de chasser la rancune gardée à l'enfant d'autrefois... Et de plus en plus sans en avoir une exacte conscience, il avait subi l'influence de cette bonté, de cette charité qui rayonnait en Magali, de cette grâce candide unie à une intelligence rare, très cultivée.

– Elle possède tout ce que je pouvais rêver ! murmura-t-il en crispant un peu ses mains sur la balustrade de pierre. Mais c'est impossible !... Moi... moi, épouser une jeune fille de race plébéienne, et dont, surtout, je ne connais pas même l'origine maternelle...

Il passa lentement la main sur son front brûlant.

– Cependant, ce serait le bonheur. Beaucoup, à ma place, n’hésiteraient pas. Aujourd’hui, les mésalliances passent si facilement !

L’image de Magali, vêtue de rose, couronnée de bruyères, se présentait obstinément à lui. Combien elle était gaie, cette après-midi !... Mais le soir, un voile semblait tombé sur sa physionomie.

– Pourvu qu’elle aussi, sans y prendre garde, ne se soit pas imaginée quelque chose d’impossible !... Mais non, elle est si sérieuse ! Et jamais rien, de ma part, n’a pu lui révéler ce que j’ignorais presque moi-même. C’est sans doute un petit froissement, dû peut-être à Ophélia ou à quelqu’une de ces jeunes ladies jalouses d’elle... À moins qu’elle n’ait été blessée de mon changement d’attitude pendant cette soirée. Mais il le faut, je le dois, malgré tout ce que je souffre... Oui, le duc de Staldiff, au milieu des défaillances de l’aristocratie actuelle, doit tenir ferme la bannière des traditions de sa race.

Sa tête, se redressa d’un mouvement altier, sa main gauche se leva, et à la lueur que projetaient

des lampes électriques de la chambre, l'émeraude étincela...

– Il s'agit d'avoir le cœur aussi dur que cette pierre. Ce sera long, mais j'y parviendrai.

Son regard, en s'abaissant, rencontra tout à coup le brin de bruyère attaché à sa boutonnière. Il le prit, le regarda longuement, étendit la main au-dessus de la balustrade.

Ses traits se crispèrent, une hésitation poignante passa dans son regard... Ses doigts s'écartèrent brusquement et laissèrent tomber dans le vide les petites fleurs roses.

– Ma pauvre petite reine de mai ! murmura-t-il sourdement.

Et cet homme si fier, si maître de lui-même, sentit une larme glisser sous sa paupière.

## XII

Une indisposition de lady Isabel, qui avait pris froid en causant trop longtemps le soir sur la terrasse, vint fournir, dès le lendemain, à Magali, un prétexte pour se tenir à l'écart des plaisirs d'Hawker-Park. Elle passait une grande partie de la journée près de son amie, et, le reste du temps, travaillait avec M<sup>lle</sup> Amélie, faisait de longues stations dans la chapelle ou des promenades avec Freddy, lorsque celui-ci n'était pas près de son noble protecteur qui semblait s'attacher à lui de plus en plus.

Et quand lady Isabel fut tout à fait remise, Magali, pour résister à ses instances, lui annonça qu'elle avait entrepris de sérieux travaux de peinture, dans le but d'arriver par là à gagner sa vie.

– Il paraît que ce n'est pas trop présomptueux de ma part. Le père Nouey, qui s'y connaît sur ce

sujet, assure que je réussis fort bien.

– Mon frère est du même avis, Magali. Je me rappelle qu’il a beaucoup admiré vos délicieux programmes et les a qualifiés de petites merveilles artistiques... N’est-ce pas, Gérald ? avait-elle ajouté en s’adressant à son frère qui entraît dans sa chambre.

– Quoi donc, ma chère ? avait-il demandé d’un ton négligent, en saluant d’une manière quelque peu distante Magali qui se levait, ainsi qu’elle en avait coutume maintenant à son entrée, pour bien maintenir ce rôle de subalterne qu’elle avait un peu oublié pendant quelque temps, en se voyant traitée en égale, ce qui lui avait coûté un réveil dont elle ressentirait longtemps l’amertume.

– Que vous avez trouvé délicieux les programmes peints par Magali ?

Il avait répondu avec indifférence, tout en s’asseyant près de sa sœur :

– Oui, ils étaient fort jolis.

– J’ai donné le mien à lady Dowtill qui n’en avait pas : j’aurais cependant aimé en conserver

un, en souvenir de ma chère Magali. Gérard, si vous étiez gentil, vous me donneriez le vôtre ?

– Je l’aurais fait très volontiers, Bella, mais je vous avoue que je ne l’ai pas conservé.

– Oh ! Gérard, auriez-vous jeté cette petite chose charmante ?... vous, un artiste ! s’était écrié lady Isabel stupéfiée...

– Je l’ai brûlé dernièrement... Convenez, ma chère, que si j’avais dû conserver tous les programmes, artistiques ou non, des fêtes mondaines auxquelles j’ai assisté, il me faudrait une armoire spéciale, avait-il répliqué d’un ton léger.

Lorsqu’il venait ainsi voir Isabel, Magali se retirait presque aussitôt, sans affectation, ayant toujours de bons prétextes à présenter aux instances de la jeune fille pour la retenir – instances auxquelles jamais plus lui ne s’unissait. Lorsqu’au contraire elle entrait chez Isabel quand il s’y trouvait, c’était à son tour de s’éloigner au bout de peu de temps, après un échange de paroles indifférentes, nuancées chez lui de la hauteur qu’il avait abandonnée quelque temps à

l'égard de Magali.

– Comme vous êtes grave et silencieuse, maintenant, Magali chérie ! dit un jour lady Isabel à son amie. Et vous avez pâli, vous semblez fatiguée... Vous étiez si gaie, si délicieuse le jour de votre royauté ! N'est-ce pas qu'il était impossible de rêver une plus charmante reine de mai, Gérard ?

Le duc, en ce moment occupé à feuilleter une revue française, eut un si brusque mouvement qu'un vase de cristal posé sur la table tomba à terre, se brisant en mille pièces.

– Oh ! mon joli vase ! C'était Magali qui me l'avait donné pour ma fête ! s'écria Isabel consternée.

– Je vous demande pardon, ma chère Bella, je suis en effet un inexcusable maladroit, répondit-il tranquillement.

Et il engagea la conversation sur un sujet mondain qui mettait Magali hors de l'entretien, les personnages dont parlaient le frère et la sœur lui étaient totalement inconnus.

Lady Isabel une fois retournée au milieu des hôtes d'Hawker-Park, Magali se confina presque entièrement dans sa solitude. Parfois, on la demandait pour chanter, ou pour renforcer un camp de tennis à peu près assuré de la défaite par la présence du duc de Staldiff dans la partie adverse. Mais ce dernier fait se produisait rarement, lord Gérald ayant pris le tennis en aversion. D'ailleurs, la musique, le chant surtout, semblaient aussi avoir beaucoup baissé dans sa faveur, et lorsque commençaient les séances musicales, il s'en allait généralement rejoindre sur la terrasse ou au fumoir le marquis de Stelbeigh et quelques autres de ses hôtes, ennemis irréductibles de l'art cher à Orphée.

– Il n'est vraiment pas permis à un homme d'être capricieux à ce point ! disait miss Hetty, secrètement irritée de faire des frais en pure perte.

– À lui tout est permis, répondait lord Dorwilly, très amusé de la colère contenue de l'Américaine. D'ailleurs, tout le monde ne juge pas comme vous, miss Loodler. Lady Ophélie,

par exemple, trouve très naturel que son cousin change de goûts.

– Oui, parce qu'elle est très médiocre musicienne et n'aime pas le tennis, répliquait miss Hetty d'un ton mordant. Mais je crois qu'elle aura malgré tout fort à faire pour arriver à ses fins près de son fantasque cousin. Et, pour ma part, je crois bien que je vais y renoncer, acheva-t-elle entre ses dents.

Les grandes chasses à courre d'Hawker-Park, célèbres dans toute l'Angleterre, avaient amené un contingent de nouveaux hôtes. Les fêtes se succédaient, à la fois fastueuses comme l'exigeaient le rang et la fortune du duc de Staldiff, et marquées au coin du goût très parisien que lord Gérald et sa mère avaient acquis dans leurs fréquents séjours en France. Du salon où elle travaillait près de M<sup>lle</sup> Amélie, tandis que le père Nouey leur faisait une lecture, Magali entendait l'écho de ces plaisirs variés : trompes de piqueurs, aboiement des chiens, galop des chevaux, éclats de rire de cette brillante jeunesse, et, le soir, sons de l'orchestre qui entraînait les

couples à travers les salons illuminés.

– Je suis contente d’être ici, bien tranquille, disait-elle alors parfois en penchant sa tête sur l’épaule de M<sup>lle</sup> Amélie.

Et elle parlait sincèrement. Dans cette atmosphère de travail et d’affection, au milieu de cette existence sérieuse, elle retrouvait le calme un instant troublé, elle sentait s’apaiser l’émotion qu’avaient éveillé en son cœur les paroles de lady Ophélia, malgré la souffrance à peine consciente qui demeurait tout au fond d’elle-même.

Un matin, elle s’engagea dans le parc pour cueillir des bruyères blanches afin d’en orner l’autel de la Vierge. Elle avait sollicité ce soin qui plaisait à son âme tendrement pieuse, et c’était elle qui, chaque jour, disposait dans la chapelle soit les fleurs superbes des jardins d’Hawker-Park, soit les fleurs des bois dont elle rapportait des gerbes qui entouraient admirablement la blanche statue de marbre de la Reine des Cieux. Souvent, Freddy l’accompagnait. Mais ce matin-là il suivait la chasse qui était partie tout à l’heure, il avait absolument tenu à se rendre à

l'invitation de lord Gérald, bien qu'il se sentit un peu de malaise. Mais il ne savait rien refuser à celui qu'il aimait de toute l'ardeur d'un cœur très tendre, qu'il admirait à un degré presque exagéré, songeait parfois Magali avec une sorte d'irritation.

Elle fit rapidement sa récolte, et, un peu inquiet, elle ne s'attarda pas dans les sentiers ensoleillés du parc. Elle prit la route la plus directe, dans l'espoir que Freddy serait peut-être revenu avant les autres, comme il lui était arrivé parfois.

Une silhouette se dessina tout à coup au bout de l'avenue que suivait la jeune fille. Bientôt, Magali reconnut Roswell qui arrivait à pas pressés.

– Encore cet homme ! songea-t-elle avec ennui.

Freddy et elle le trouvaient maintenant souvent sous leurs pas. Il causait littérature et musique avec Magali, peinture avec Freddy, œuvres charitables avec M<sup>lle</sup> Amélie. Il avait fait la connaissance du Père Nouey, et, sans paraître

remarquer la froide réserve du religieux, il l'entretenait des deux jeunes gens, de l'espoir qu'il fallait conserver encore de retrouver leur famille maternelle, de l'intérêt très vif qu'il éprouvait à leur égard.

– Il ne me plaît guère, ce personnage, disait le Père Nouey.

– À nous non plus ! répondaient spontanément Freddy et sa sœur.

En le voyant approcher, Magali constata que le secrétaire était rouge comme un homme qui a beaucoup couru.

– On vous cherche partout dans le parc, miss Magali, dit-il d'une voix essoufflée. Mais j'ai eu l'heureuse idée de venir par ici...

– On me cherche ?... Pourquoi ? s'écria-t-elle, inquiète.

– Il est arrivé un petit accident à M. Freddy...

– À Freddy !...

– Rien de très grave, je l'espère. Il est tombé de cheval, il a une blessure à la tête...

Déjà, Magali courait vers le château, Roswell la suivait, à grandes enjambées, en continuant à parler.

– ... C'est un peu la faute du duc de Staldiff... oui, on ne peut le nier. Il avait fait monter Freddy sur un de ses chevaux, une de ces bêtes fougueuses qu'il sait si bien mater. Il s'est présenté un obstacle, Sa Grâce a voulu le faire franchir à votre frère. Celui-ci ne paraissait pas très disposé à cela, mais enfin il a essayé. Seulement, la bête se cabrait et refusait de s'enlever. « Allons, allons donc, Freddy, un peu de poigne ! Êtes-vous une femmelette ? » s'écria le duc qui était ce matin très énervé, très impatient – comme presque toujours d'ailleurs depuis quelque temps. J'en sais quelque chose !... Freddy enlève son cheval, l'animal s'élance... Mais sentant probablement une main trop faible, il se cabre devant l'obstacle, et le cavalier roule à terre...

– Seigneur ! murmura Magali frissonnante.

– Heureusement, le sol était doux, à cet endroit... Ah ! c'est une triste chose d'être soumis

aux caprices d'un maître tel que celui-là ! murmura Roswell comme en se parlant à lui-même. Généreux un jour jusqu'à l'excès, le lendemain autoritaire jusqu'à la dureté... Ce pauvre Freddy avait bien envie de refuser, mais il n'osait, cela se voyait. Il sait ce qu'il en coûte d'être dépendant, le pauvre enfant ! dit-il avec oppression. Le duc de Staldiff en fait son favori... jusqu'au jour où il en aura assez... Pauvre charmant Freddy, qui paraît tant l'aimer, cependant.

Dans le cerveau de Magali montait une sourde colère. C'était donc lui qui était cause de l'accident ?... lui dont elle croyait si bien à l'affection pour son frère ! Le secrétaire avait raison : il n'y avait là qu'une question de caprice. Autrefois, le jeune duc était connu pour une nature fantasque, et cette tendance avait subsisté sous son apparent sérieux. De même qu'il délaissait maintenant la musique passionnément aimée, de même, une fantaisie l'ayant porté vers l'aimable Freddy, une autre pouvait lui faire repousser le jeune homme qui avait été pour lui une distraction, rien de plus.

– Oh ! non, non, mon Freddy n'est pas fait pour cela ! murmura-t-elle, les traits crispée.

Roswell lui jeta un singulier coup d'œil, tandis qu'un sourire de satisfaction entrouvrait ses lèvres.

Enfin, le château était atteint. Magali gravit à la hâte l'escalier et entra dans la chambre de Freddy.

Le blessé était étendu sur son lit, la tête entourée de bandages, les yeux clos. Près du lit, le Père Nouey, le duc et M<sup>lle</sup> Amélie causaient à voix basse. Ils se retournèrent simultanément en entendant entrer Magali... Lord Gérard, très pâle, se recula pour la laisser approcher du lit. Elle se pencha, enveloppa d'un regard effrayé le visage immobile, tout blanc...

– Mais est-ce que... est-ce qu'il vit ? s'écria-t-elle en se redressant.

– Mais oui, c'est seulement une syncope... Ne vous tourmentez pas, miss Magali, dit la voix altérée de lord Gérard.

Les yeux sombres de Magali, étincelants d'une

sorte de fièvre, l'enveloppèrent une seconde...

– N'était-ce pas assez de ce que vous m'aviez fait, autrefois ? dit-elle d'un ton âpre, où passait un souffle d'irrésistible colère. Faut-il que vous preniez maintenant mon frère pour victime de vos caprices ? Mais je ne le souffrirai pas... Je n'ai que lui, mon Freddy...

Le duc, presque livide, recula de quelques pas...

– Magali ! s'écria M<sup>lle</sup> Nouey d'un accent de reproche.

Mais le jeune homme l'interrompit du geste.

– Laissez, mademoiselle Amélie, dit-il froidement. J'ai mérité d'entendre ce reproche, pour ce qui s'est passé autrefois... mais j'espérais avoir prouvé à miss Daultey que mon intérêt pour son frère était réellement de l'affection, et non un caprice. Aujourd'hui, il y a eu de ma part une imprudence que je déplore de toute mon âme, que je voudrais effacer à n'importe quel prix... mais il aurait été charitable, miss Magali, de ne pas réveiller le souvenir d'un acte qui sera toujours

un des plus grands remords de ma vie.

Il s'inclina et s'éloigna rapidement.

– Magali, c'est lui qui a empêché Freddy d'avoir pire encore en se précipitant à la tête du cheval, au risque d'être entraîné lui-même ! murmura M<sup>lle</sup> Amélie.

Magali, sans paraître l'entendre, se laissa glisser à genoux près du lit.

– Un médecin !... Y a-t-on pensé ? balbutia-t-elle.

– Lord Gérald a immédiatement envoyé un piqueur à cheval. Le docteur sera bientôt ici. Mais le duc et mon frère ont fait un pansement provisoire, et vraiment, ma petite Magali, je crois que cette blessure sera peu de chose... n'est-ce pas, Jacques ?

– Oui, à mon avis, il n'y a rien de grave. Il a seulement perdu beaucoup de sang... Tenez, le voilà qui revient à lui.

De fait, Freddy ouvrait les yeux. Au bout d'un moment, il sourit à sa sœur, puis ses lèvres s'ouvrirent...

– Lord Gérard... Il a retenu le cheval. L’as-tu remercié, Magali !

Le visage de Magali eut une crispation.

– Non... mais je le ferai, sois tranquille, mon Freddy, murmura-t-elle d’une voix tremblante.

\*

Le docteur confirma les pronostics du Père Nouey. La blessure à la tête ne présentait aucun caractère de gravité et guérirait rapidement. Mais la secousse avait occasionné une fièvre nerveuse assez forte qui exigeait un repos absolu.

Magali s’installa au chevet de son frère, elle l’entoura de soins délicats, d’attentions de tous les instants. Cette occupation forcée ne parvenait pas cependant à éloigner de son esprit la pensée des paroles injustes adressées par elle au duc de Staldiff, dans une sorte de sursaut de colère inspiré par le récit de William Roswell... et aussi par un inexplicable sentiment de rancune, d’irritation, d’amertume, qui l’avait saisie vis-à-

vis de lord Gérald.

Maintenant, c'était un regret poignant qui la serrait au cœur, en apprenant que le duc, s'il avait eu le tort de laisser monter un de ses chevaux à Freddy, sur la demande de celui-ci, d'ailleurs, et de l'inciter à franchir l'obstacle avec une impatience qui avait décidé le jeune homme hésitant, s'était ensuite montré absolument désolé de son imprudence et avait mis tout en œuvre pour la réparer. Lui-même, avec l'aide de lord Dorwilly, avait transporté le blessé, l'avait entouré de soins délicats...

– Il en tremblait, pauvre Gérald ! avait dit lady Isabel.

Maintenant, il envoyait matin et soir prendre des nouvelles de Freddy, il lui faisait porter des livres, des publications d'art, tout ce qui pouvait intéresser et distraire le malade. Chaque jour, d'après ses ordres, le chef français s'informait près de M<sup>lle</sup> Amélie des mets qui pouvaient plaire au jeune homme, dont l'appétit était en ce moment fort capricieux... Mais lui ne venait pas voir Freddy et celui-ci tout surpris, s'en attristait

un peu.

– C’est bien étonnant, Magali ! La duchesse, lady Isabel, les comtes de Volberg, lord Dowtill, lord Dorwilly, tous sont venus me voir, et lui seul s’en abstient... lui que j’aime tant !... Et il m’aime bien aussi, je le sais. A-t-il donc quelque chose contre moi ?

Magali répondait vaguement, en alléguant les occupations du duc... Mais elle se disait avec amertume qu’il était sans doute profondément blessé et ne lui pardonnait pas l’apostrophe qu’elle lui avait adressée.

Ces paroles étaient pour elle un remords, et elles allaient l’obliger à un acte qui lui coûtait extrêmement. Il fallait qu’elle remerciât lord Gérald de ses attentions pour Freddy, et en même temps qu’elle s’excusât de cette accusation lancée par elle dans un moment d’angoisse.

Oui, il le fallait... La première fois qu’elle le rencontrerait, elle saisirait cette occasion, bien qu’il lui en coûtât tant !... Oh ! combien il lui en coûtait ! Décidément l’orgueil était encore bien vivace en elle... Mais elle avait eu tort, il fallait

réparer.

Ce fut un matin, en sortant de la messe, qu'elle aperçut le duc arrêté dans la galerie précédant la chapelle. Des ouvriers restauraient une boiserie, et, à quelque distance, lord Gérald examinait un tableau qui avait été décroché.

Il salua froidement Magali, s'informa de la santé de Freddy, puis fit le mouvement de se détourner pour continuer son examen.

– Votre Grâce veut-elle me permettre de lui dire ?... murmura Magali, devenue très rouge.

– Qu'avez-vous à me dire, miss Daultey ? demanda-t-il d'un ton glacial.

La pauvre Magali baissa les yeux, intimidée comme elle ne l'avait jamais été.

– Je voudrais remercier Votre Grâce de tout ce qu'elle fait pour Freddy... et aussi lui faire savoir que je regrette tant de lui avoir dit, l'autre jour...

Elle s'interrompit, toute confuse à ce souvenir.

Le duc détourna les yeux, en disant d'un ton quelque peu hautain :

– Ne parlons pas de cela, je vous prie. Vous m’avez jugé à votre guise, vous êtes libre... d’autant que je vous en avais donné le droit par ma conduite passée...

– À mon tour de dire : Ne parlons pas de cela, milord ! s’écria-t-elle vivement. Tout a été oublié de ma part...

– Mais non de la mienne... Et permettez-moi de vous dire que vous en avez vous-même gardé un certain souvenir... et même une rancune.

Elle rougit encore à cette intonation légèrement mordante.

– J’ai cédé à un mouvement de colère que j’ai déploré aussitôt, murmura-t-elle en baissant la tête. J’étais si inquiète pour Freddy !... et puis on m’avait présenté les choses sous un jour particulier.

– Qui cela, on ?

Et comme Magali, très embarrassée, ne répondait pas, il reprit impérativement :

– Dites-moi qui vous a fait le premier le récit de l’accident, miss Magali ?

– C’est impossible, milord, je ne puis ainsi faire tort...

– C’est bon, je le saurai toujours... Mais je vous en prie, ne vous tourmentez pas de tout cela !

Quelque chose se détendait sur sa physionomie, une émotion contenue remplissait le regard qu’il attachait sur le visage de Magali, altéré par l’inquiétude et la fatigue qu’occasionnait à la jeune fille l’accident de Freddy.

– Je suis encore le plus coupable, voyez-vous, et c’est moi surtout qui vous dois des excuses, reprit-il d’un ton adouci. On me vante comme un homme sérieux et généralement prudent, mais je dois constater qu’il me reste encore fort à faire. Ce sera une leçon, mais j’aurais préféré mille fois qu’elle me fût donnée autrement.

Sa main, d’un geste machinal, se posa sur un petit buste de marbre représentant le roi Charles I<sup>er</sup> dont le souvenir était demeuré cher dans la famille des ducs de Staldiff.

– ... Si les hommes savaient profiter de leurs fautes et de leurs erreurs, ils seraient bientôt parfaits, je suppose, dit-il pensivement. Ainsi, je dois d’avoir en partie dompté ma violence naturelle... à ce que vous savez, fit-il en désignant du geste le poignet de la jeune fille. J’ai compris ce jour-là, mieux que ne l’auraient obtenu tous les sermons, à quels excès pouvait me conduire une pareille tendance.

– Et moi, c’est à dater de ce jour que j’ai sérieusement résolu de devenir douce, précisément pour cette même raison... Votre Grâce voit donc qu’il n’y a pas lieu de regretter ce petit incident qui a produit de si bons résultats, ajouta-t-elle en souriant.

Les doigts du duc s’appuyèrent fortement sur le crâne de Charles I<sup>er</sup>, comme s’ils eussent souhaité le défoncer.

– Pour moi, dit-il sourdement, il demeurera toujours le remords d’avoir frappé une femme.

– Milord, je n’avais que onze ans...

– Vous en auriez eu seize que j’aurais agi de

même. Dans mes accès de colère, je ne me possédais plus et vous m'étiez, je ne sais pourquoi, très antipathique à cette époque.

Il se mordit légèrement les lèvres et détourna les yeux en paraissant saisi d'un très vif intérêt pour le beau visage du roi Charles...

Magali, sans s'en apercevoir, dit machinalement, comme se parlant à elle-même :

– Oui, il y avait un véritable antagonisme entre nos deux natures. C'était sans doute parce que j'étais, moi aussi, très orgueilleuse.

Elle s'interrompit avec un peu de confusion. Mais il se mit à rire sans l'ombre de contrariété.

– Voilà que vous faites à la fois votre accusation et la mienne, miss Magali. Oui, vous étiez orgueilleuse et moi encore plus... Et, tandis que vous deveniez humble et patiente, je suis resté tel qu'autrefois. Mais c'est là un défaut héréditaire dans ma famille... une qualité, disent certains... En tous cas, je la possède amplement, ajouta-t-il d'un ton de raillerie hautaine.

Quelques secondes, il demeura silencieux,

puis il reprit :

– Vous direz à Freddy, je vous prie, que je pense très souvent à lui, que je souhaite ardemment son prompt rétablissement afin de reprendre ensemble nos promenades et nos bonnes causeries.

– Lui aussi, pauvre Fred, est si privé de ne pas voir celui qu’il aime tant ! Il m’a dit hier qu’il comptait les jours...

Elle levait vers lui un regard timide, qui exprimait, sans qu’elle en eût conscience, une muette prière... Lord Gérald se mit à rire gaiement...

– Je suis sûr, miss Magali, que vous avez bien envie de me demander de l’aller voir ? Soyez assurée que je l’aurais déjà fait dix fois plutôt qu’une, sans... ce que vous m’aviez dit.

– Je l’ai bien compris, Milord !... Mais si Votre Grâce m’a pardonné mes sottes paroles...

– Oh ! il n’y a pas de si, miss Magali, tout est oublié... Et, pour vous le prouver, j’irai voir Freddy... voyons... cet après-midi, après le lunch.

Il s'inclina, indiquant ainsi que l'entretien était terminé. Magali s'éloigna, soulagée d'avoir réglé cette question d'excuses qui lui pesait si fort, contente de la joie qu'allait apporter à Freddy la visite de son noble ami, un peu perplexe en songeant aux contradictions de cette nature. Tour à tour charmeuse et altière, généreuse et vindicative – car en vérité n'était-ce pas à un retour de la rancune d'autrefois qu'elle devait d'attribuer le changement d'attitude de lord Gérald, depuis la fête imaginée par lady Ophélie ? La générosité, une certaine compassion chevaleresque peut-être l'avaient porté à faire céder envers la modeste demoiselle de compagnie sa morgue naturelle, mais il avait jugé enfin que ses hôtes et lui-même allaient trop loin, il avait peut-être craint qu'elle ne s'avisât d'ambitions démesurées, il s'était, sans doute, rappelé aussi le mot humiliant lancé autrefois par l'enfant indignée et, tout cela aidant, il s'était de nouveau redressé pour faire comprendre à Magali Daultey qu'elle n'avait jamais cessé d'être une subalterne.

– Il a raison, cela vaut mieux, pensa Magali en refoulant une sorte de vague amertume qui

cherchait à la gagner. Chacun à sa place, en ce monde, voilà la sagesse... Je l'ai oublié quelque temps, et je sais ce qu'il m'en a coûté.

Freddy était maintenant au comble de ses vœux. Son cher lord Gérald venait le voir presque chaque jour, ils avaient ensemble de longs entretiens qui ravissaient le jeune blessé... Le duc se trouvait tout à fait libre pour visiter son ami, car il ne rencontrait jamais Magali. Celle-ci avait fixé à cette heure sa promenade quotidienne, ou, si le temps était trop mauvais, sa visite à la chapelle où elle prenait une provision de force et la tranquille résignation.

Une après-midi, en entrant dans la pièce qui précédait la chambre de son frère, elle aperçut, par la porte ouverte, le duc assis près de la chaise longue de Freddy. Celui-ci laissait un peu retomber sa tête sur l'épaule de son ami, ses cheveux bruns ressortaient, plus sombres, près de la chevelure plus jeune levant ses grands yeux bleus, qui exprimaient un tendre intérêt, vers le visage souriant de l'autre... Et la voix de lord Gérald, en parlant à son cher protégé, avait des

inflexions chaudes et caressantes, bien rares chez lui.

– C’est extraordinaire, cette sympathie entre eux ! pensait Magali tout en se retirant doucement. On disait bien qu’il était un charmeur, quand il voulait s’en donner la peine. Voilà mon petit Fred bien pris, je crois... Mais, réellement, je pense que cette affection est sérieuse de la part du duc, et je ne puis que m’en réjouir pour mon frère. Aimant et sensitif comme il l’est, un peu trop rêveur, il a besoin de protection dans la vie, mon cher Freddy, et ce n’est pas moi, si jeune, qui aurais pu la lui donner.

En traversant ce même jour le hall, elle rencontra lord Lowetead. Elle savait, par lord Dorwilly, que le vieillard avait plusieurs fois demandé des nouvelles de Freddy, et elle profita de cette occasion pour l’en remercier.

– J’ai été enchanté d’apprendre qu’il était en bonne voie de guérison... Ce jeune homme est très sympathique à tous, dit-il avec sa froideur habituelle.

Il salua la jeune fille et s'éloigna, au moment où William Roswell, revenant du parc, apparaissait au seuil du hall.

L'impassible visage du secrétaire eut une contraction fugitive. Il murmura entre ses dents :

– Va-t-il se mettre à la traverse de mes projets, celui-là ?... J'ai bien vu comme il regardait Freddy. C'est qu'il est son portrait, à elle... Décidément, il sera temps d'aviser.

Magali eut un involontaire mouvement de recul en voyant le secrétaire s'avancer vers elle. Il s'inclina profondément, s'informa avec sollicitude de la santé de Freddy... Magali lui répondit d'un ton bref, qu'il remarqua aussitôt, de même que la physionomie glacée de la jeune fille. Une lueur de contrariété traversa son regard, mais il dit avec calme, d'un ton légèrement doux :

– Je suis vraiment très heureux de voir que tout se termine ainsi, et qu'il ne restera à ce cher enfant aucune trace de cet accident.

– Non, grâce au duc de Staldiff... Vous aviez

oublié, dans votre récit, de me dire qu'il avait retenu l'animal presque au risque de sa vie, empêchant ainsi mon frère d'être projeté très loin, répliqua-t-elle sèchement.

Le visage du secrétaire blêmit un peu.

– J'étais tellement ému de cet accident et de votre angoisse que je n'ai peut-être pas narré tous les détails. Le duc a, en effet, fort bien réparé ses torts... Je vous l'ai dit, miss Daultey, il a de superbes qualités... oui, des qualités chevaleresques. Mais elles sont étouffées souvent...

Il s'interrompt avec un profond salut, lady Isabel apparaissait dans le hall, toute fraîche, toute vêtue de rose, animée et souriante à son ordinaire.

Magali s'avança vers elle, et le secrétaire s'éloigna.

– Bonjour, chère Magali, dit Isabel, en serrant la main de son amie. Vous étiez en conversation avec ce désagréable personnage ?

– Il me demandait des nouvelles de Freddy...

Désagréable, oh ! oui ! Son regard me produit une impression que je ne puis définir.

– Il paraît qu’il a été dans les Indes l’adepte d’un vieux brahmane qui lui a enseigné le magnétisme, les sciences occultes, l’art des poisons... Tout cela donne le frisson et vraiment je ne comprenais pas Gérard de garder ce personnage effrayant. Mais il m’a dit hier qu’il lui chercherait un remplaçant. Tant mieux !

Elles s’éloignèrent, tout en causant, à travers les jardins merveilleusement décorés de fleurs d’automne. En contournant une serre, elles se heurtèrent à miss Hetty qui se promenait lentement, les sourcils un peu froncés, comme une personne plongée dans de profondes réflexions.

– Ah ! on vous revoit enfin, belle recluse ! dit-elle en tendant la main à Magali. Allez-vous enfin reprendre place dans notre cercle ? Ce pauvre lord Dowtill devient d’un mélancolique !... Et hier, le comte Ferdinand de Volberg me confiait, après avoir entendu chanter M<sup>me</sup> d’Ellano : « Quelle différence avec la voix

de miss Daultey ! Pour moi, il n'y a que celle-là, elle fait frémir, elle fait penser ! »

Magali eut un léger mouvement d'épaules.

– Je souhaiterais que ma voix pût avoir cet heureux résultat, dit-elle avec quelque ironie. Mais je n'ai pas grande confiance là-dessus, je l'avoue.

– Eh ! qui sait ! répliqua l'Américaine avec un petit rire moqueur. On a vu des choses plus extraordinaires, miss Magali !

### XIII

« Gérard, il faut que je vous confie quelque chose.

Le duc tourna la tête vers son ami Archibald, debout près de lui et appuyé à la balustrade de la terrasse. Ils étaient seuls, tous deux occupés à fumer, et jusque-là également silencieux, chose extraordinaire de la part de lord Dowtill.

– Quelque chose de sérieux, mon cher ? demanda lord Gérard avec un demi-sourire.

– De très sérieux, Gérard... Je songe à me marier.

– Eh bien ! tant mieux, Archie. Qui avez-vous choisi ?

Lord Archibald se mit à mâchonner sa cigarette, ses doigts eurent un petit geste qui lui était familier lorsqu'il se trouvait dans l'embarras.

– Mon cher Gérard, vous allez me lancer vos foudres. C’est une folie de ma part, je le sais... en un sens, c’est-à-dire, car, dans le monde entier, je ne pourrais découvrir une femme réalisant ainsi toutes les perfections ! fit-il dans un élan d’enthousiasme. Il n’y en a pas une ici qui l’égale, convenez-en, Gérard ?

Le duc eut un tressaillement, ses paupières retombèrent un peu, voilant une seconde son regard où passait une lueur de souffrance...

– Il faudrait au moins que vous me disiez le nom de cette merveille, Archie, fit-il observer tranquillement, en se penchant au-dessus de la balustrade pour secouer la cendre de sa cigarette.

– Oh ! la chose est bien facile à deviner, Gérard, c’est miss Daultey.

– Vous aviez raison, Archie, ce serait de votre part, une inqualifiable folie, dit-il avec froideur.

Lord Dowtill eut un geste de protestation presque indignée.

– Inqualifiable !... Parce que cette jeune fille est d’un rang inférieur au mien ?... Cette question

ne m'a pas fait hésiter longtemps, Gérard, je suis de mon temps, je ne me montre pas rigide, comme vous, sur le chapitre des traditions aristocratiques. Puisque je trouve sur mon chemin une femme charmante en tous points, ce n'est pas une pareille question qui m'empêchera de lui offrir mon nom, qu'elle portera aussi bien que mes nobles aïeules, dont aucune n'a égalé sa beauté et sa distinction incomparables.

Le duc replaça la cigarette entre ses lèvres, en tira une légère bouffée et dit avec calme :

– Puisque vous considérez les choses à ce point de vue, tout va bien. Mais je me demande ce que diront votre mère et vos oncles, Archie !

– Ils se fâcheront un peu pour commencer, mais miss Magali aura tôt fait de les ensorceler tous. Cela ne m'inquiète pas beaucoup. Mais le tout est qu'elle accepte ma demande. Avez-vous idée que je sois agréé, mon cher Gérard ? demanda-t-il avec une anxiété qui se reflétait sur son long visage rosé.

– Ma foi, mon très cher, je n'ai pas d'opinion formée là-dessus, répondit le duc d'un ton léger.

Il est bien difficile de deviner ce qui se passe dans les cœurs féminins, dans ceux mêmes qui nous touchent de plus près. À plus forte raison est-ce impossible à l'égard d'une étrangère.

– Enfin, je verrai... Gérald, vous me désapprouvez ? dit-il en regardant avec un peu de perplexité la physionomie légèrement assombrie de son ami.

– Je ne puis vous dire le contraire, mon cher Archie. Vous connaissez mon opinion sur les mésalliances...

– Oui, je sais que vous feriez tout au monde pour demeurer fidèle à vos principes, fallût-il vous briser vingt fois le cœur.

– Oui, même s'il fallait cela, dit le duc d'une voix un peu étouffée.

– Mais je ne suis pas de cette trempe-là, moi ! s'écria lord Dowtill avec un geste de révolte. Ce mariage est parfaitement honorable, je n'y découvre pas d'obstacle sérieux, et je n'irai pas, pour une question de tradition, manquer le bonheur de ma vie.

– Toutes les opinions sont libres, mon ami, répliqua lord Gérald avec tranquillité. Gardez les vôtres, je conserverai les miennes... et nous ne nous entendrons pas moins bien, je pense, Archie.

– Non, Gérald, bien qu’il me soit désagréable de penser que vous me désapprouvez. J’ai été habitué à suivre vos conseils, mon cher ami, car vous avez toujours été le plus sérieux d’entre nous... Mais vous êtes parfois trop rigide. Ce n’est pas vous qui auriez l’idée de regarder plus bas que vous, mon orgueilleux ami !

Le duc ne répondit pas et parut s’absorber dans la contemplation des jardins, éclairés par un pâle soleil d’automne qui avait réussi à se glisser entre les nuages. Trois terrasses successives, admirablement fleuries, descendaient jusque-là... Sur la seconde venaient d’apparaître lady Ophélie et Juliane de Volberg, en élégants costumes de serge blanche.

– Et vous, Gérald, ne vous déciderez-vous pas à choisir une compagne parmi les nobles ladies qui aspirent à devenir duchesse de Staldiff ? demanda lord Archibald en s’accoudant à la

balustrade.

Le duc jeta sa cigarette et donna un petit coup sec sur son plastron pour chasser un peu de cendre qui y était tombée.

– Je ne suis pas pressé, Archie, je n’ai que vingt-cinq ans, même pas sonnés.

– Oui, et vous savez que vous n’aurez qu’à choisir, quand il vous plaira... Ah ! si j’avais tous les dons que vous possédez ! Heureux mortel ! murmura lord Dowtill en enveloppant d’un regard d’envie la belle taille élégante de son ami et ce visage superbe où se reflétait une intelligence rare.

Lord Gérald eut un petit rire bas, un peu âpre.

– Enviez-moi, Archie... Savez-vous qu’à certains instants j’ai souhaité d’être un pauvre hère, un petit fonctionnaire, un humble fonctionnaire quelconque ?...

– Gérald, est-ce vous qui parlez ainsi ? s’écria lord Dowtill, stupéfié.

– Oui, c’est bien moi, Archie... Vous trouvez cela fou, et vous avez raison. Chacun en ce

monde, d'un bout à d'autre de la hiérarchie sociale, a ses obligations, ses épreuves et ses sacrifices. Il s'agit d'être énergique, voilà tout... Mais ne me croyez pas plus heureux que les autres, Archie, dit-il d'un voix un peu changée.

– Qu'avez-vous donc, cher ! demanda lord Archibald avec un affectueux intérêt. Vous n'êtes plus tout à fait le même, depuis quelque temps.

Une imperceptible contraction passa sur le visage du duc. Sans répondre, il s'accouda à la balustrade...

– Venez-vous au billard, lord Archibald ? demanda Ferdinand de Volberg, en apparaissant au seuil du salon.

– Très volontiers... Et vous, Gérald ?

– Je vous y rejoindrai peut-être plus tard, mais j'ai donné rendez-vous dans la serre au jardinier chef afin de conférer avec lui au sujet d'un changement que je veux y faire, et je pense que le brave homme doit s'y morfondre déjà depuis un certain temps.

Ils s'éloignèrent, et lord Gérald demeura seul,

les bras croisés, le visage sombre et presque crispé.

– C’était inévitable ! murmura-t-il. Elle serait heureuse, Archibald est un excellent garçon... Il y a aussi ce fou de Ferdinand qui serait capable de faire comme lui, mais jamais son père ne permettrait une mésalliance, et ce n’est pas elle, telle que je la connais, qui se passerait de ce consentement.

Il appuya la main sur son front, où se formait un grand pli. La bouche eut un sourire sarcastique...

– Allons, Gérald, mon ami, vous êtes l’un des premiers d’Angleterre, l’un des plus riches, des plus beaux, des plus intelligents, dit-on... vous pouvez bien ne pas envier à l’autre le bonheur de posséder cette perle rare, dont vous trouverez difficilement la pareille. Vous ferez, vous, un mariage de raison, vous rechercherez les quartiers de noblesse s’accordant avec les vôtres... C’est votre devoir, duc de Staldiff.

Il secoua la tête avec impatience et, se redressant brusquement, il se dirigea vers ses

deux cousines qui arrivaient sur la première terrasse.

– Ah ! je suis contente de vous trouver ici, Gérald ! dit lady Ophélia. Vous allez donner votre avis sur la décoration des salons pour demain.

– Impossible, Ophélia. Hooker doit m’attendre depuis longtemps dans la serre... Mais tenez, voici Freddy, mon cher artiste, qui va vous aider de ses conseils.

D’un geste amical, il appela Freddy qui revenait du golf en compagnie de Maximilien de Volberg... Lady Ophélia eut un léger froncement de sourcils, mais elle n’osa refuser.

Elle se montrait maintenant suffisamment aimable pour Freddy, afin de ne pas mécontenter son cousin dont il était le favori... et cependant, il lui était difficile d’oublier que ce jeune homme était le frère de Magali, de la belle Magali, détestée et jalousée.

– Fred, lady Ophélia va avoir recours à vous pour une question de décoration, dit lord Gérald...

Vous pouvez avoir toute confiance en lui, Ophélie, il a des idées tout à fait originales et artistiques... Liane, voulez-vous m'accompagner dans la serre ? Je suis sûr que vous n'avez pas vu les nouvelles orchidées ? ajouta-t-il en se tournant vers M<sup>lle</sup> de Volberg.

Lady Ophélie, une lueur d'irritation dans les yeux, les regarda s'éloigner. Depuis quelque temps, le duc semblait marquer une sympathie particulière pour sa cousine Juliane... Ophélie ne se dissimulait pas, non sans une rage secrète, qu'elle n'avait jamais fait un pas vers le but convoité dès l'enfance devenir duchesse de Staldiff. De tout temps, son cousin avait finement raillé sa coquetterie, ses goûts mondains et ultramodernes, et, lorsqu'elle avait diplomatiquement essayé de feindre des sentiments plus conformes aux idées du jeune duc sur l'idéal féminin, elle n'avait réussi qu'à provoquer une surprise moqueuse, très froissant, car elle lui faisait craindre que lord Gérald, cet habile psychologue, n'eût aussitôt deviné le motif de ce soi-disant changement.

– Qui sait cependant si, sans cette Magali, je ne serais pas arrivée à mes fins ! songeait-elle tout en se dirigeant vers le salon, suivie de Freddy. Mais, sous ses dehors froids, Gérald est d'un idéalisme outré. Cette petite mijaurée qui fait la simple et la fervente, qui parle littérature et art et chante comme une sirène, l'a absolument ensorcelé. Heureusement, son orgueil de caste lui interdit une mésalliance... Mais alors, qui sait s'il ne choisira pas Juliane de Volberg ? Ses goûts se rapprochent des siens, elle n'est mondaine que par obligation, très pieuse, elle sait fort bien le flatter, sans en avoir l'air, sous son petit air indolent... Voilà encore un danger sérieux.

Et, le front plissé, lady Ophélie entra dans la galerie des fêtes, où Freddy dut s'ingénier à combiner une décoration à son goût, ce qui n'alla pas sans difficulté, ainsi que le jeune homme le confia un peu plus tard au Père Nouey en remontant chez M<sup>lle</sup> Amélie pour l'heure du lunch.

\*

Dans le cabinet de travail du duc de Staldiff, très éclairé, ainsi qu'il l'était chaque soir, quelqu'un entrait avec précaution, l'oreille aux aguets. Le duc se trouvait retenu au salon par ses obligations de maître de maison, il n'était jamais ici à cette heure... mais William Roswell estimait qu'on ne peut excéder en fait de prudence, surtout lorsqu'il s'agit simplement de jeter un petit coup d'œil curieux dans les tiroirs de son maître.

– Histoire de se renseigner sur les idées d'autrui... C'est toujours une chose fort utile, avait coutume de penser le secrétaire.

Et, ce soir-la, il venait mettre son principe en pratique.

Il s'arrêta une seconde devant la haute cheminée de marbre, noir, merveille de sculpture, et un sourire narquois entrouvrit ses lèvres minces. Un jour, en entrant ici pour apporter au duc un ouvrage que celui-ci lui avait donné à copier, il avait trouvé le jeune homme debout à cette place, le front plissé, regardant d'un air

sombre des fragments de papier ornés de délicates peintures qui voltigeaient, à demi brûlés, à travers le foyer. William Roswell avait été, ce jour-là, accueilli avec une impatience qui frisait l'irritation, et les copies lancées au hasard, s'étaient éparpillées dans tous les coins de la pièce... Mais Roswell s'en était allé fort satisfait de ce qu'il avait vu.

De nouveau, ce contentement se reflétait ce soir sur son froid visage.

– Eh ! eh ! l'orgueil a été plus fort que le cœur ! Il a une tête, cet homme-là, il est énergique... cela, je ne puis le lui dénier, bien que je le déteste. Au fond, fier comme il l'est, je n'avais pas grand-chose à craindre de lui. Je savais bien qu'il regarderait à quatre fois avant de faire une mésalliance. C'est qu'il aurait joliment dérangé mes plans ! Il est vrai que j'aurais pu lui vendre mon secret et il me l'aurait payé un fameux prix !... Mais j'aime mieux mon autre moyen. Comme cela, j'aurai miss Daultey et sa fortune, puis je prendrai la haute main sur le petit lord... D'ailleurs, ce serait faire le bonheur de ce

beau duc, et cela, non !

Il se détourna, alla fermer la porte donnant sur le corridor dans la crainte qu'un domestique ne vînt à entrer pour quelque détail de service ; la trouvant close, il penserait simplement que son maître était revenu.

Au moment d'agir de même pour la porte conduisant à l'escalier particulier du duo, le secrétaire se ravisa.

– Je pourrais oublier de l'ouvrir en m'en allant... Il n'y a rien à craindre, le duc est pour longtemps au milieu de ses hôtes. Donc, au travail.

Et, à l'aide d'instruments dont il possédait dans ses malles une fort jolie collection, il se mit à explorer le bureau. Tous les papiers passèrent sous son œil investigateur. Certains attirèrent plus longuement son attention, quelques-uns s'engouffrèrent dans la poche de son vêtement, ainsi qu'une liasse de bank-notes. William Roswell professait des idées forts larges touchant le bien d'autrui et estimait faire œuvre pie en soulageant le duc de Staldiff de quelque chose de

son immense superflu.

Dans un tiroir, il découvrit, tout seul, le dessin de Freddy.

– Oh ! oh ! voilà un papier bien précieux !... Il y a quelque chose d'écrit... des vers. C'est joliment tourné, ma foi... Eh ! c'est peut-être de miss Daultey ! L'écriture est féminine...

Il se redressa tout à coup. Son oreille avait perçu un bruit léger... Il n'eut que le temps de repousser le tiroir. La porte qu'il n'avait pas fermée à clef s'ouvrit, laissant apparaître lord Gérald.

– Eh bien ! que faites-vous ici ? dit-il brusquement, en s'arrêtant une seconde.

Roswell était loin d'être un novice. Instantanément, il avait pris l'attitude la plus naturelle.

– Je ne pouvais retrouver le dictionnaire espagnol qui m'était nécessaire pour répondre à certaines lettres, et je me suis permis de venir voir si, par hasard, il ne se trouvait par ici, répondit-il tranquillement.

Le duc s'avança jusqu'au bureau. À la vive clarté des deux grandes lampes qui y étaient posées, Roswell vit ses sourcils violemment froncés, et il comprit que tout n'allait pas finir ainsi.

– Je ne vous ai jamais autorisé à entrer chez moi en mon absence, dit lord Gérald d'un ton glacé. Ceci dénote un manque de discrétion que je ne tolérerai pas... Vous quitterez Hawker-Park après-demain. Auparavant, vous passerez chez mon intendant, pour régler vos émoluments.

Les lèvres du secrétaire eurent une crispation. Cela ne faisait pas du tout son affaire, et il maudissait en cette minute sa funeste manie de curiosité... Tant pis, il fallait plier le dos et tenter d'amadouer le jeune homme pour le faire revenir sur sa décision.

– En vérité, je n'avais pas pensé mécontenter ainsi Votre Grâce ! dit-il d'un ton très humble. Je la supplie de me pardonner cet acte très inconsidéré, je le comprends maintenant, mais que j'ai accompli avec une simplicité, sans n'y voir aucun mal... Pour cela seulement, Votre

Grâce ne voudrait pas m'enlever cette position si nécessaire à ma subsistance, me chasser de chez elle comme un malfaiteur !

– Si je reconnaissais en vous un malfaiteur, vous pouvez croire que ce n'est pas demain, mais à la minute même que vous quitteriez ma demeure. Mais je n'ai jamais pu supporter les indiscrets... Il est inutile de chercher à me faire changer d'avis, ma décision est irrévocable, dit sèchement le duc.

Roswell le connaissait assez pour savoir qu'en effet tout était inutile. Il s'inclina, lançant à mi-voix, à titre d'essai :

– Comme le voudra Votre Grâce... Mais vraiment cela est fort dommage, car je m'intéressais beaucoup aux jeunes Daultey et j'avais commencé à chercher dans mes vieux souvenirs des Indes, espérant me rappeler où j'avais entendu ce nom.

Il ne reçut en réponse qu'un dédaigneux mouvement d'épaules... Dissimulant sa fureur, il s'éloigna, un rictus mauvais aux lèvres.

– Ah ! vous faites le méprisant, milord duc ! murmura-t-il entre ses dents. Si vous vous doutiez pourtant de ce que pourrait vous faire savoir ce Roswell que vous traitez comme un de vos valets !... Ah ! milord, elle serait vite duchesse, la belle Magali, si je voulais vous dire ! Mais voilà, je ne vous dirai rien ! fit-il avec un geste de triomphe. Et elle deviendra Mrs Roswell, de gré ou de force.

Lord Gérard, une fois seul, s’assit dans son bureau. Son regard fut attiré aussitôt par le tiroir que son secrétaire n’avait pas eu le temps de pousser complètement.

– Il me semble bien qu’il était fermé à clef, pourtant ! murmura-t-il en l’ouvrant machinalement.

Il prit le dessin de la cascade, ses yeux se posèrent sur les courtes strophes, ses lèvres les murmurèrent... Brusquement, il jeta le dessin dans le tiroir, et ferma celui-ci.

– Ce personnage était peut-être en train d’examiner le contenu de mon bureau ! songea-t-il. Il m’a l’air tout à fait louche, cet individu...

Certainement, il n'y a pas la moindre importance à attacher à son soi-disant souvenir du nom de Daultey. C'était une manœuvre pour attirer Freddy et sa sœur... Dans quel but, je n'en sais rien... à moins qu'il ne veuille offrir son nom à miss Magali.

Il eut une sorte de rire nerveux, où passaient à la fois un mépris et une souffrance.

– En tout cas, je ne regrette pas de l'avoir expédié. Isabel avait raison dans sa prévention et j'aurais dû agir ainsi plus tôt.

Il passa lentement la main sur son front, profondément plissé depuis la minute précédente où il avait contemplé le dessin de Freddy, et attirant à lui un cartonier, il se mit à chercher le document qu'il voulait montrer à lord Stelbeigh, et qui avait motivé son apparition inusitée à cette heure.

## XIV

Le lendemain de ce jour, une grande soirée réunissait à Hawker-Park toutes les notabilités des alentours. Les invités devaient revêtir un costume local d'un coin quelconque du globe. Cette fête, particulièrement brillante, serait la dernière de la saison, et Magali, après une longue résistance, avait dû enfin céder aux instances de lady Isabel qui tenait absolument à la voir y prendre part.

C'était la première fois, depuis l'accident de Freddy, qu'elle reparaisait à une des fêtes d'Hawker-Park. Cette perspective ne lui causait qu'un ennui, une vague angoisse même. Elle pensait avec satisfaction que bientôt la duchesse et ses enfants retourneraient à Londres, et qu'elle, Magali, se trouverait à peu près libre de demeurer dans la solitude du petit appartement qu'occupait M<sup>lle</sup> Amélie à Hawker-House, lady Ophélie et

lady Isabel devant être, cette année, présentés à la cour et se trouvant, de ce fait, complètement lancées dans le grand courant mondain. Elle pourrait, là-bas, travailler tout à l'aise, et, peu à peu, se libérer des bienfaits si lourds à sa fierté, mais dont elle garderait toujours la plus profonde reconnaissance.

Lorsqu'elle eut revêtu, ce soir-là, le costume d'Arlésienne confectionné par elle sur l'idée que lui en avait donnée son frère et lady Isabel, Freddy, en la voyant entrer dans le parloir de M<sup>lle</sup> Amélie, ne put retenir une exclamation charmée.

– Comme cela te va bien, Magali !... Qu'en dites-vous, mademoiselle Amélie !

– Oui, elle est une Arlésienne très réussie, répondit la vieille demoiselle.

À part elle, elle pensait que sa chère Magali était tout simplement ravissante. La jupe noire à plis droits accentuait la grâce fière de son allure, le fichu de gaze blanche rendait plus délicat encore le teint à peine rosé, et, sous la coiffe au large velours noir n'enserrant que le haut de la tête, les bandeaux blonds, ondulés, encadraient

cet admirable visage de médaille grecque, à la fois fier et doux, un peu mélancolique, ce soir.

Cependant, Magali ne semblait pas du tout pressée de gagner les salons. Elle demeurait immobile au milieu de la pièce, l'air pensif, tenant machinalement entre ses doigts la croix de Malte en or qui apparaissait entre les plis du fichu.

– On ne dirait pas que tu vas à une fête, petite sœur, fit observer Freddy d'un ton de reproche. Il y a de la tristesse dans ces yeux-là, tu ne souris plus si souvent... Cependant, ton sourire est si joli, Magali !

Elle eut un léger mouvement d'épaules.

– Cela me coûte tant de me rendre à cette soirée, mon Freddy.

– Par exemple !... Ce sera très réussi, et tu auras un succès ! Allons vite, il est tard, Magali.

Lorsque M<sup>lle</sup> Amélie et ses pupilles entrèrent dans les salons, la plupart des hôtes d'Hawker-Park et des invités du dehors s'y trouvaient déjà. Il y eut un murmure d'admiration à l'apparition

des deux jeunes gens.

Freddy avait un costume hindou ; sous le turban blanc tranchant sur l'ébène de sa chevelure, son visage apparaissait très délicat, presque marmoréen, tel que celui d'un jeune brahmane élevé à l'ombre de l'autel...

Et, de l'avis de tous, jamais le velours noir des Arlésiennes n'avait dû couronner une tête plus idéale, plus royalement belle que celle de Magali Daultey.

– Qui est donc cette délicieuse Mireille blonde ? demanda M<sup>me</sup> de Sollefeuille, une jeune Parisienne, femme d'un attaché de l'ambassade de France, arrivée à Hawker-Park depuis quelques jours seulement.

– Une demoiselle de compagnie, tout simplement, répondit miss Hetty d'un petit ton dédaigneux

Le duc de Staldiff, en costume norvégien d'une sobre élégance, se tenait debout à quelques pas, au milieu d'un groupe. Il eut un léger froncement de sourcils, son regard, à la fois irrité

et moqueur, effleura l'Américaine, vêtue d'un sobre frison extrêmement riche, ainsi qu'il convient à une fille de milliardaire dont le principal mérite réside dans les dollars paternels... Puis, se détournant avec quelque vivacité, il donna à l'orchestre le signal de commencer le bal, et se dirigea vers la jeune baronne de Sollefeuille avec laquelle il devait ouvrir la soirée.

– Cette ravissante Arlésienne est certainement un peu ma compatriote, milord ? dit la jeune femme lorsqu'en passant ils croisèrent Magali qu'avait invitée Ferdinand de Volberg.

– En effet, madame, par son père, qui était Provençal. Mais sa mère était Anglaise... du moins nous le pensons.

Et, devant le regard surpris de la baronne, lord Gérald lui narra la triste histoire des deux orphelins.

– Pauvres enfants !... Quelle extraordinaire aventure !... Et comme ils vous doivent de la reconnaissance !... Cette jeune personne est un type idéal. Il faudra que je lui demande la

permission de la peindre dans ce costume ; jamais je n'aurai eu sous la main pareil modèle. Il y a dans ces yeux-là tout un poème de lumière et de bonté.

– Oh ! madame, quelle observatrice spontanée vous êtes ! dit le duc avec un sourire un peu forcé. Quoi, au passage seulement, vous avez saisi cela ?

– Certainement, milord, cet instant m'a suffi. Ce regard est à lui seul une merveille... Voyons, me suis-je trompée dans mon jugement !

– Non, madame, répondit-il gravement. Vous avez bien caractérisé en quelques mots miss Daultey. Elle est, en effet, une âme lumineuse, une harmonie de bonté et d'exquise charité ; chez elle, chose trop rare, la beauté intérieure répond à la beauté physique, si elle ne la surpasse même... Je ne sais si vous avez lu cette page où Frédéric Mistral parle des « glais », ces plantes à fleurs d'or qui croissent dans l'eau claire, couleur du ciel, et dont il croit originaires les fleurs de lis d'or, armes de France et de Provence, brillant sur fond d'azur... Eh bien ! ces lis d'or du pays de

Mireille sont l'emblème de miss Magali, et l'onde où ils se mirent n'est certainement pas plus transparente, plus délicatement azurée que cette âme de jeune fille.

– On voit que vous êtes poète, milord ! dit la baronne en souriant. Et, sur certains points, vous me faites l'effet d'avoir l'esprit assez peu anglais.

– Mon ami d'Oulède, que vous avez connu à Paris, je crois, m'assurait que j'avais dans le cerveau et dans le cœur un petit coin de lumière tout à fait méridionale, même purement grecque, prétend-t-il. Je l'ai probablement, héritée d'une de mes aïeules, descendante des Hellènes.

– Un rayon du soleil de l'Hellade perçant les brumes d'Angleterre... Mais peu ont le privilège de l'apercevoir, milord.

– En effet, cette partie de mon âme reste fermée aux profanes. Vous voyez que je ne vous range pas de ce nombre, madame.

– J'en suis extrêmement flattée, car je sais ce que vaut votre estime... Mais dites-moi, milord, vous me présenterez cette fleur de Provence ? Je

serai ravie de mieux la connaître et je lui adresserai ma petite requête.

– Je le ferai volontiers, madame...

Et, insensiblement, il fit dévier la conversation sur un autre sujet.

Freddy avait été bon prophète, Magali avait un succès qui faisait jaillir, des prunelles bleues d'Ophélie, des lueurs de colère. Mais la jeune Arlésienne n'en semblait aucunement grisée. Très calme, gracieuse et fière à la fois, un sourire discret aux lèvres et un peu de mélancolie au fond de ses yeux noirs, elle semblait une souveraine, accueillant par devoir les hommages de ses sujets, mais n'y prenant aucune satisfaction. Elle refusait beaucoup de danses en prétextant une migraine qui débutait... Et de fait, elle se sentait vraiment les tempes serrées depuis son entrée dans les salons. Cette fête était décidément pour elle une rude corvée.

Le duc de Staldiff éprouvait la même impression, car, aussitôt que ses devoirs de maître de maison le lui permettaient, il allait s'accouder un moment à la fenêtre d'un petit

salon laissé sur son ordre dans une demi-obscurité et offrait quelques instants sa tête brûlante au souffle frais de la nuit.

Il se trouvait là depuis un moment lorsque lord Archibald entra et vint lui poser la main sur l'épaule.

Il eut un tressaillement et se détourna.

– Ah ! c'est vous, Archie !

– Oui, c'est moi... Vous savez, elle m'a refusé, dit lord Dowtill d'une voix un peu rauque.

Le duc, d'un geste nerveux, saisit une rose dans une jardinière et se mit à l'effeuiller machinalement.

– Ah ! vous lui avez demandé ? dit-il avec calme. A-t-elle donné une raison ?

– Oui... elle ne veut pas épouser quelqu'un d'un rang supérieur au sien, estimant que chacun doit demeurer à sa place et ne voulant pas être reçue par grâce dans une famille.

– Cela prouve en faveur de sa sagesse, Archie.

– Certainement, mais enfin ces mariages-là se

voient assez fréquemment, de notre temps surtout... Je pense plutôt, Gérald, que je ne lui suis pas du tout sympathique, fit-il avec mélancolie.

Le duc posa sa main sur l'épaule de son ami.

– Ne croyez pas cela, mon cher Archie, dit-il affectueusement. J'ai entendu un jour miss Magali approuver pleinement lady Stelbeigh qui parlait de vos excellentes qualités morales. Vous êtes de ceux que l'on connaît vite et que l'on apprécie de même, Archie.

– Il paraît que cette estime ne va pas jusqu'à m'accepter pour époux, dit tristement le jeune lord. Elle n'a pas hésité, je vous assure, et j'ai bien compris qu'il n'y avait pas lieu de revenir à la charge... Enfin ! murmura-t-il avec un soupir de regret.

L'orchestre attaquait les premières mesures d'une danse ancienne. Lord Gérald eut un léger sursaut et lança par la fenêtre la rose à demi effeuillée.

– J'oubliais que j'avais invité la duchesse

d'Ellano pour cette danse... Venez-vous, Archie ?

– Non, je vais demeurer un peu ici, pour me remettre de cette déception très cruelle. J'y penserai longtemps, Gérald.

Un vague sourire, teinté à la fois d'ironie et de tristesse, entrouvrit les lèvres du duc.

– Mon très cher, tout passe, en ce monde, ces souvenirs-là comme les autres... du moins je veux l'espérer, acheva-t-il entre ses dents, en quittant le salon où demeurait le pauvre lord Archibald, très abattu de sa déconvenue.

Là-bas, tout au fond de la grande serre, Magali s'était réfugiée en prétextant sa migraine, devenue d'ailleurs une douloureuse réalité. Elle avait entrouvert la porte donnant de ce côté sur les jardins et offrait son front fatigué à la brise rafraîchissante, un peu humide, de cette soirée d'automne.

La demande de lord Dowtill l'avait peu émue... Pas davantage, celle que Ferdinand de Volberg lui avait adressée un peu auparavant. Elle avait refusé sans une hésitation, même lord

Archibald dont elle appréciait d'ailleurs les sérieuses qualités. Jamais une pensée d'ambition n'avait traversé l'esprit de Magali, et la recherche de ces deux jeunes gens, également nobles et riches, l'avait laissée assez indifférente... Mais tout cela avait réveillé cette vague souffrance reléguée au fond d'elle-même, et elle éprouvait le besoin de se retirer quelques instants à l'écart de cette agitation, de cette lumière, de ce monde vain et fatigant.

Ici, la lumière avait été à dessein atténuée, elle se répandait, très douce, un peu rosée, sur les grandes fougères et les palmiers ornant ce coin de serre. Le parfum des roses qui en tapissaient littéralement les parois flottait dans l'atmosphère rafraîchie par l'air arrivant des jardins...

Magali eut tout à coup un sursaut d'effroi. Une ombre venait de se dresser au dehors et s'avancait vers elle...

Elle reconnut William Roswell. Elle savait par Freddy que le duc lui avait donné son congé et que le secrétaire devait partir le lendemain.

Elle fit quelques pas dans l'intention de gagner

l'autre partie de la serre, où se promenaient quelques couples. Mais Roswell entra brusquement et vint se placer devant elle.

– Pardonnez-moi de vous aborder ainsi, dit-il en s'inclinant profondément. Mais je n'ai pas eu l'honneur d'être invité à cette soirée, et il fallait cependant, que je vous parle, vous savez peut-être que le duc de Staldiff m'a remercié de mes services et que je quitte demain Hawker-Park ?

Elle fit un signe affirmatif, en détournant son regard de ces yeux qui semblaient réellement, dans la demi-obscurité, dégager des lueurs phosphorescentes.

– C'est là évidemment un de ces caprices dont je vous ai parlé, car je me flatte d'avoir toujours fait mon possible pour contenter ce maître peu facile, dit-il d'un ton où passait une irritation haineuse. Mais enfin, peu m'importe ! J'ai de quoi vivre largement, très largement même, et je n'ai jamais eu l'intention de m'éterniser ici... Seulement, je voulais auparavant vous demander, miss Magali, si vous vouliez bien m'accorder le bonheur de m'accepter pour époux !

Elle eut un brusque mouvement de recul.

– Vraiment, je ne comprends pas que vous songiez ! dit-elle sèchement.

– Parce que j’ai quarante-cinq ans et vous dix-huit ? Cela se voit encore assez souvent, croyez-moi, et ces mariages-là ne sont pas toujours les plus mal réussis. J’ai une certaine fortune, je vous entourerai de bonheur et d’affection.

Elle l’interrompt d’un geste impératif.

– Laissons cela, je vous en prie, car je ne puis que vous répondre par un refus absolument définitif.

Le visage de Roswell eut une crispation.

– Au moins pourriez-vous réfléchir un peu ! dit-il d’un ton irrité. Vous vous figurez peut-être qu’avec votre beauté et vos talents vous ferez quelque noble et opulent mariage ! Cela est bien problématique, croyez-en mon expérience...

– Peut-être pas si problématique que vous le pensez, dit-elle avec ironie.

Un éclair soupçonneux jaillit du regard de Roswell.

– Vraiment, en auriez-vous fait l'expérience ? dit-il en dissimulant sous un ton narquois l'inquiétude qui le saisissait. Lequel, de ces jeunes lords, a osé passer outre à ses traditions de famille pour offrir son nom à Magali Daultey ?

– Je suppose que vous ne vous attendez pas à recevoir de réponse à une aussi indiscreète question ? dit Magali avec un dédaigneux mouvement de tête, en essayant de faire quelques pas en avant.

Mais il se trouva encore devant elle, une expression sarcastique animant maintenant son visage blême.

– Pas si vite, miss Daultey, pas si vite ! dit-il railleusement. Ne prenez pas vos airs d'impératrice ; ils vous siéent très bien, mais j'aimerais mieux, pour l'instant, une réponse à ma question.

– Et moi, je veux que vous me laissiez passer ! dit-elle résolument.

Sans paraître l'entendre, il poursuivit, en scrutant de l'œil sa physionomie :

– Je ne suppose pas que ce soit le duc de Staldiff...

Magali eut un imperceptible tressaillement, un peu de pâleur s'étendit sur son teint mat... Mais, se dominant par un effort de volonté, elle posa sur l'impudent personnage un regard extrêmement fier.

– En vérité, je ne puis comprendre votre étrange conduite ! dit-elle avec une fermeté méprisante. De quel droit me posez-vous ces questions ! Pourquoi arrivez-vous ainsi en secret, au lieu de me parler au grand jour ?

– Ceci est mon affaire, miss Magali... Ce que je désire, ce que je veux – absolument entendez-vous ? – c'est que vous deveniez ma femme.

– Singulière manière de faire une demande en mariage !... Puisque vous ne paraissez pas m'avoir comprise tout à l'heure, je vous réponds de nouveau : jamais !

Il étendit la main, saisit son poignet avant qu'elle eut pu s'en défendre...

– Dites-moi pourquoi... dites pourquoi ? rugit-

il sourdement, saisi d'une effrayante colère froide.

– Parce que vous ne m'inspirez que du mépris... plus que cela même, de la répulsion, répondit-elle intrépidement.

Il lâcha son poignet et se mit à rire, d'un rire sarcastique et effrayant.

– Ah ! vous aussi ! vous avez de qui tenir, je m'en aperçois. « Elle » aussi m'a répondu cela... mais elle a su ce qu'il lui en a coûté. Vous, je veux vous vaincre. Je le veux, vous serez ma femme, miss Magali...

– J'aimerais mieux mourir ! s'écria-t-elle en le toisant avec mépris.

Il eut de nouveau ce rire qui la faisait frissonner.

– Encore une de « ses » paroles... Non, vous ne mourrez pas, mais vous m'obéirez, je connais beaucoup de choses, miss Magali, je pourrais peut-être, qui sait ? vous faire retrouver votre famille maternelle. Voyez-vous quel bonheur si votre cher Freddy devenait riche et pouvait se

passer des durs bienfaits d'un impérieux protecteur.

– Ces considérations ne peuvent peser sur ma décision, dit-elle froidement. Dieu saura bien arranger toutes choses, selon qu'il le jugera nécessaire pour nous. Ma résolution est irrévocable... Laissez-moi passer, je vous prie.

Mais il ne bougea pas. Entre ses lèvres glissèrent ces mots :

– Essayons les grands moyens.

Magali sentit tout à coup se poser sur elle ces prunelles devenues d'une intense phosphorescence, il lui sembla qu'une lueur s'enfonçait jusqu'au fond de son propre regard... Et, instantanément, elle se rappela une parole de lady Isabel : « Il a été, dans les Indes, l'adepte d'un vieux brahmane qui lui a enseigné le magnétisme... »

Une terreur la saisit, un cri d'appel s'échappa de ses lèvres...

– Taisez-vous, dit durement Roswell en lui saisissant le bras. Taisez-vous, ou sans cela...

Mais quelqu'un s'avavançait rapidement... Avant que le secrétaire eût pu opérer un mouvement de retraite, il était saisi par une main nerveuse, entraîné et jeté hors de la serre, comme un simple paquet... Après quoi lord Gérald, refermant la porte, revint en hâte vers Magali.

Lord Lowetead, qui se promenait dans la serre avec le duc au moment où leur était parvenu le cri un peu étouffé de la jeune fille, venait d'arriver près de celle-ci. Toute tremblante, Magali s'appuyait au tronc d'un palmier.

– Que voulait donc ce misérable ? À quel propos se trouvait-il là ? demanda d'un ton frémissant lord Gérald, presque aussi pâle qu'elle, tout en lui approchant un fauteuil.

En quelques mots, elle fit le récit de ce qui venait de se passer. Lorsqu'elle mentionna la demande en mariage faite par le secrétaire, le duc ne put retenir un geste de stupeur dédaigneuse, en murmurant entre ses dents :

– C'est un peu fort, cela !... Et il a insisté, il vous a menacée, miss Magali ? reprit-il tout haut.

– Oui, milord, il m’a dit qu’il voulait absolument que je sois sa femme, et il m’a même insinué qu’il arriverait peut-être, si je l’acceptais, à retrouver notre famille maternelle...

Lord Lowetead eut un mouvement un peu brusque qui agita le feuillage du grand phœnix placé derrière lui.

– C’était un moyen que cet habile coquin tentait pour vous décider, dit-il d’un ton froid qui lui était habituel. Évidemment, il n’en sait pas plus long que les autres.

– C’est fort probable, ajouta le duc. Et ensuite, qu’a-t-il fait, miss Magali ?

– Devant mon refus persistant, je crois qu’il avait l’intention d’user de ce pouvoir de magnétisme dont m’avait parlé Isabel. Je ne sais si j’aurais été un bon sujet, mais, en tout cas, j’ai eu le temps de me méfier et de jeter un cri... Heureusement Votre Grâce n’était pas très loin. Je la remercie vivement de son intervention.

– Et moi, je vous demande pardon de ce qui vient de se passer. Cet homme étant à mon

service, je me trouve en une certaine façon responsable de ses actes... Il va avoir affaire à moi ! dit-il avec une irritation qu'il ne parvenait pas à contenir. Je vais immédiatement donner des ordres pour qu'on le recherche et qu'on me l'amène...

– Milord, ne serait-il pas préférable de laisser partir sans esclandre ce triste personnage ? dit timidement Magali, déjà frissonnante à la pensée d'une scène entre ces deux hommes, scène dont elle serait la cause involontaire et qui se terminerait à peu près inévitablement par quelque violence de la part du duc si Roswell osait lui résister.

Le jeune homme fronça les sourcils... puis une lueur de réflexion traversa son regard, et il dit enfin, d'un ton de regret :

– Vous avez raison, cela vaut mieux, à cause de vous. Mais il ne perdra rien pour attendre, car je ne supporterai jamais que l'on offense impunément quelqu'un sous mon toit... Je vais vous conduire au buffet, miss Magali ; il faut absolument que vous preniez quelque chose, vous

êtes toute tremblante.

N'osant refuser, elle se leva et posa sa main sur le bras qu'il lui présentait.

– Restez-vous ici, milord ? demanda le duc en voyant que lord Lowetead ne bougeait pas.

– Oui, je vais me reposer un instant, loin de la vive lumière qui me fatigue un peu les yeux. Tout à l'heure, j'irai jouir de nouveau du coup d'œil vraiment féérique que présentent ce soir vos salons, mon cher lord.

Il les regarda s'éloigner en mâchonnant entre ses dents :

– Quel couple admirable !... Si je voulais, pourtant, elle pourrait devenir sa femme. Oui, un mot de moi et l'obstacle qui les sépare tomberait... Mais jamais !... non, jamais, je l'ai juré !

Lord Gérard et Magali avaient gagné le buffet. Sur leur passage s'élevaient des murmures admiratifs, à peine étouffés, qui faisaient monter un peu de rose aux joues pâles de Magali.

– Le Nord et le Midi, dit la duchesse d'Ellano,

faisant allusion au costume des deux jeunes gens.

– Oui, ils sont en effet aussi éloignés l'un de l'autre que la patrie d'Ibsen l'est de celle de Mistral, répliqua d'un ton mordant lady Ophélia, dont le regard irrité avait enveloppé au passage la belle Arlésienne.

– À travers l'espace, la Norvège et la Provence peuvent néanmoins sympathiser. Les contrastes s'attirent souvent, dit lord Dorwilly avec un fin sourire.

– Celui-là est trop prononcé, milord ! répliqua la jeune fille avec un léger éclat de rire, un peu forcé. Les deux contrées, à moins d'un miracle, ne parviendront jamais à se rencontrer.

– Eh bien ! souhaitons donc ce miracle qui fera fondre, au soleil de Provence, la glace scandinave, dit tranquillement le jeune officier.

Et, sans paraître s'apercevoir du coup d'œil rien moins qu'aimable lancé par lady Ophélia, il se dirigea vers lady Isabel avec qui il devait danser dans le quadrille suivant.

Le duc de Staldiff, au passage, avait adressé

un signe d'appel à M<sup>lle</sup> Amélie, modestement assise dans un coin du salon vénitien.

Elle rejoignit au buffet les deux jeunes gens, et, tandis que Magali buvait un grog réconfortant, lord Gérald, à voix basse, à cause des invités qui se trouvaient là, fit part à la vieille demoiselle de ce qui venait de se passer dans la serre.

Son irritation n'était pas tombée, il était facile de comprendre que si William Roswell s'était trouvé là, il aurait passé un fort mauvais quart d'heure... Et Magali eut peur encore que cette colère ne l'emportât, ce soir ou demain, à quelque éclat.

– Votre grâce n'oubliera pas sa résolution de ne rien faire à cet individu, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton suppliant.

Il eut un sourire qui détendit sa physionomie un peu contractée.

– Vous avez peur que ma nature m'emporte ?... Rassurez-vous, je me reprocherais trop d'ajouter à ce que vous avez souffert tout à l'heure un ennui quelconque, tel qu'il en pourrait

peut-être sortir d'une explication plutôt violente entre ce personnage et moi. Il faut vraiment cette considération pour m'empêcher de le traiter comme il le mérite... Je crois qu'autrefois je n'y aurais pas résisté.

– Cela prouve que Votre Grâce a fait des progrès dans la vertu de patience et va tout simplement devenir une perfection, répliqua M<sup>lle</sup> Amélie avec gaieté.

Dans les yeux du jeune homme passa une flamme douce qui éclaira singulièrement son beau visage fier.

– La Providence permet parfois qu'une influence bénie aide à notre transformation morale, murmura-t-il pensivement.

Le regard de M<sup>lle</sup> Amélie, un peu surpris l'enveloppa une seconde, une tristesse y passa soudain... Elle se tourna vers Magali qui remettait son verre à un maître d'hôtel.

– Vous sentez-vous mieux, ma chérie ? demanda-t-elle en entourant de son bras le cou de la jeune fille.

– Mais oui, je suis à peu près remise maintenant, chère bonne amie. Rassurez-vous... Mais je ne pourrai penser de longtemps, sans frémir, au danger auquel j’ai échappé. Quels yeux avait cet homme ! fit-elle avec un frisson.

– N’y pensez plus, miss Magali. Et, tenez, pour oublier plus facilement cet incident voulez-vous accepter de danser ce quadrille avec moi, si vous n’êtes pas engagée déjà ?

– Non... car je n’avais plus l’intention de danser ce soir. Mais, je crois que je ferai mieux de me reposer...

– Il me semble au contraire qu’un peu de mouvement vous sera favorable. Un quadrille n’est pas fatigant et cela vous aidera à chasser cette impression pénible, cette frayeur qui vous demeure encore... Ne vous semble-t-il pas, mademoiselle Amélie ?

– Oui, peut-être, milord... Essayez toujours, ma petite Magali.

Elle les regarda s’éloigner, et une larme glissa sous sa paupière.

– Pauvres enfants ! murmura-t-elle.

Le duc et Magali allèrent rejoindre un quadrille en formation. Ils avaient comme vis-à-vis miss Hetty et le comte de Sulkay, qui semblaient hypnotiser les dollars de l'Américaine... Celle-ci eut une fugitive crispation des lèvres en voyant devant elle ses deux jeunes gens. Comment, le duc de Staldiff n'avait pas encore daigné l'inviter ce soir, voici qu'il faisait maintenant passer cette demoiselle de compagnie sans le sou avant elle, la richissime miss Loodler !...

C'était véritablement à n'y plus tenir ! Miss Hetty n'avait pas été accoutumée à pareil dédain, et elle trouvait absolument irritant ce jeune duc qui ignorait les héritières non pourvues de suffisants quartiers de noblesse, avait horreur du flirt, raillait le féminisme intransigeant – le seul qui plût à miss Hetty – et déclarait que la vraie place de la femme est au foyer, sauf dans le cas, malheureusement trop fréquent, où elle se voit obligée, d'après les modernes conditions économiques, de gagner elle-même le pain

quotidien.

– C’est là une véritable menace pour l’avenir, disait-il. Dans notre pays surtout, la famille se désagrège. Les clubs féminins, fondés dans un but excellent, et d’ailleurs nécessités par la nouvelle condition sociale de la femme, ne peuvent, malheureusement, qu’encourager cette tendance, importée par l’esprit américain.

– Tendance admirable car elle ôte à la femme les chaînes dont l’avait chargée la tyrannie masculine ! répondait miss Hetty d’un ton de défi. Oui, c’est notre gloire, à nous, Américaines, d’avoir lancé le grand cri de l’émancipation féminine, et ce ne sont pas les revendications masculines qui arrêteront notre essor vers la liberté, vous pouvez le croire, milord.

– J’en suis certain, avait répondu le duc avec une forte dose d’ironie. Ce mouvement, dans ce qu’il a de funeste pour la famille et pour l’âme féminine, sera entravé seulement par l’influence des véritables chrétiennes, nourries de la pure moelle de l’Évangile. Celles-là ne quittent pas le foyer pour des frivolités mondaines ; pas

davantage, elles ne délaissent leur mari et leurs enfants pour faire des conférences sur le rôle social de la femme ou sur l'hygiène de l'enfance. Elles font d'abord rayonner leur charité sur ceux qui leur sont immédiatement confiés par Dieu, et elles la répandent ensuite, abondante encore – les exemples des saints nous le prouvent – sur les malheureux.

– Gérald, vous devenez d'une austérité ! disait lady Ophélie avec une moue charmante qui dissimulait sa sourde contrariété devant cet aperçu de qualités féminines dont elle était fort éloignée.

– Je voudrais bien savoir de quel siècle vous êtes, milord ? ajoutait miss Hetty, non moins vexée, mais en affectant un ton moqueur.

– Du siècle des gens réfléchis, de ceux qui voient un peu plus loin que le présent, miss Loodler, répondait-il avec un sérieux nuancé de raillerie.

Miss Hetty, comprenant qu'elle n'arriverait jamais à abattre cette imprenable forteresse, avait essayé alors d'engager avec lui quelques petites

escarmouches, pour le seul plaisir de le contredire et de l'irriter un peu. Mais il lui fallut renoncer bien vite. Lord Gérald maniait supérieurement l'ironie, et sous les dehors d'une parfaite politesse, il savait lancer de si fines petites pointes que miss Hetty, malgré son aplomb, se trouvait absolument sans riposte.

Mais elle en voulait au jeune duc de sa hautaine indifférence, elle en voulait, ce soir surtout, à Magali, du succès obtenu sans le chercher, beaucoup plus encore par le charme de fière simplicité qui émanait d'elle que par sa beauté. À un passage du quadrille, comme elle donnait la main à la jeune Arlésienne, elle se pencha un peu vers elle, ses lèvres effleurèrent presque l'oreille de Magali...

– Bonne réussite, future duchesse ! murmura-t-elle railleusement.

Magali devint pourpre, sa main, qui reprenait en ce moment celle de son cavalier, eut un tressaillement... Lui avait perçu ce chuchotement, il avait peut-être compris la petite méchanceté de l'Américaine, car celle-ci reçut en plein visage un

de ces regards dont les subordonnés du duc de Staldiff disaient qu'ils faisaient rentrer sous terre. Ce fut au tour de miss Hetty de rougir, et, de tout le quadrille, son cavalier n'entendit plus sa voix.

Magali, le cœur serré, demeurait également silencieuse, et lord Gérald ne semblait pas beaucoup plus désireux de parler... Le quadrille terminé, il lui offrit son bras, et dit, tout en se dirigeant vers le salon voisin :

– Voulez-vous me permettre de vous présenter à M<sup>me</sup> de Sollefeuille ? Elle m'en a témoignée le désir, comme étant un peu votre compatriote, puisque vous êtes à demi Française. C'est une personne extrêmement aimable et bonne, et, appartenant à une famille d'artistes, excellent peintre elle-même, elle pourra vous être utile si, décidément, vous abordez la peinture, comme moyen d'avenir, ainsi que me l'a dit Isabel.

– J'y songe beaucoup, en effet, puisqu'on m'assure que j'ai des chances de réussite. Cette carrière serait préférable à celle de l'enseignement, la seule où je puisse utiliser ma voix, puisque je n'ai aucunement le goût de me

faire entendre dans les concerts.

– Évidemment, ce parti me paraît tout à fait supérieur... Il est certain que vous devez avoir hâte d'être indépendante... bien que, j'ose l'espérer, notre hospitalité ne vous ait jamais semblée par trop lourde, malgré les petites méchancetés d'Ophélie... et ma conduite passée envers vous ? acheva-t-il une voix un peu étouffée.

Magali hésita une seconde... puis elle répondit résolument :

– Je dois l'avouer à Votre Grâce, j'ai eu à ce sujet de fréquentes révoltes. Mon orgueil s'est cabré maintes fois devant ces bienfaits que je ne pouvais refuser... J'ai même eu des velléités de fuite, et la pauvre mademoiselle Amélie a eu fort à faire avec moi. Mais j'ai compris ensuite, sous l'influence de la religion, combien cette fierté, ainsi exagérée, était coupable, combien, aussi, je devais de reconnaissance à ceux qui avaient recueilli si généreusement les pauvres orphelins inconnus que nous étions, Freddy et moi... et ce sera vraiment de toute mon âme que je

remercierai nos bienfaiteurs le jour où nous serons sur la voie du succès, dit-elle avec une émotion qu'elle avait peine à maîtriser.

– Vous leur avez rendu au centuple le peu qu'ils ont pu faire pour vous... Ne parlez jamais de reconnaissance... à moi, du moins, dit-il avec une sorte d'impatience.

Ils arrivaient près de M<sup>me</sup> Sollefeuille. Le duc lui présenta Magali, qu'elle accueillit avec une extrême amabilité, et s'éloigna aussitôt.

Au passage, son cousin Ferdinand l'arrêta.

– Quelle mine sérieuse vous promenez aujourd'hui à travers vos salons, mon cher ! Avez-vous, comme moi, subi un échec complet dans une demande en mariage ?

– Ne dites pas de sottises, Ferdinand, répliqua lord Gérald d'un ton sec. Vous en avez déjà fait une aussi, comme je le crois, c'est à miss Daultey que vous avez offert de devenir comtesse de Volberg.

– Précisément... Où trouvez-vous que ce soit une sottise ? dit Ferdinand, vexé. C'est votre

orgueil qui se révolte à la pensée d'une mésalliance de ma part, mais moi, je ne suis pas si absolu sur ce chapitre, et, ma foi, ce n'est pas une pareille question qui m'aurait arrêté pour conquérir cette perfection... si elle avait voulu, hélas !

– Et si votre père avait donné son consentement, ce qui ne se serait jamais produit.

– Eh bien ! je m'en serais passé ! dit Ferdinand avec un geste provocant.

– Vous, peut-être, mais elle, jamais.

– C'est bien possible, car elle a des principes très absolus... Enfin, il est inutile de discuter, puisqu'elle a refusé, sans une hésitation... Elle aurait fait cependant une délicieuse comtesse ! soupira-t-il. Gérald, elle m'aurait certainement rendu plus sérieux.

– Elle en aurait été capable !... Allons, mon pauvre Ferdinand, ne faites pas cette mine désolée, dit le duc en frappant amicalement sur l'épaule de son cousin. Vous vous consolerez vite, mon très cher, vous oublierez cette petite

déception...

– Petite ?... Je ne la considère pas ainsi, moi ! dit Ferdinand avec une impatience un peu irritée. Vous avez un cœur si pondéré, si cuirassé, Gérald, que vous ne pouvez guère comprendre, il me semble, une souffrance de ce genre.

Une sorte de sourire amer entrouvrit les lèvres de lord Gérald.

– Vous avez raison, Ferdinand, nous n'éprouvons pas des impressions semblables... Mais faites-moi l'honneur de croire que je n'ai pas un cœur de glace, et que je sais sentir et souffrir, peut-être pas de la même manière que vous... mais la mienne n'est certainement pas la moins pénible, acheva-t-il à part lui.

## XV

Le lendemain de cette soirée, Magali dut revêtir encore son costume d'Arlésienne. M<sup>me</sup> de Sollefeuille lui avait demandé la faveur de faire son portrait, et la jeune fille s'était prêtée complaisamment à cette petite corvée, qui devait d'ailleurs se trouver très atténuée par la bonne grâce de la jeune femme.

Elle descendit pour gagner le salon où devait avoir lieu la séance. Mais à l'entrée du hall, elle s'arrêta, un peu indécise... Un groupe,, se tenait là, composé de lady Isabel, du duc de Staldiff et de plusieurs autres jeunes gens, parmi lesquels se trouvait Freddy. Tous étaient en costume de cheval et revenaient évidemment d'une promenade.

– Ah ! voilà Mireille ! dit en français Maximilien de Volberg.

Les autres tournèrent la tête de ce côté, et lady

Isabel s'écria joyeusement :

– Déjà prête, Magali ! Toujours exacte !... Il faudra attendre un peu, M<sup>me</sup> de Sollefeuille n'est pas encore rentrée... Mais avancez donc, on dirait que vous avez envie de rester à la porte ! Venez nous montrer encore votre si joli costume. Il était peut-être le plus simple de tous, et cependant il a eu un succès !... N'est-il pas vrai, milords ?

Une approbation unanime lui répondit, et Magali, respectueusement saluée, dut entendre encore des compliments, fort sincères, mais qui lui causaient beaucoup plus d'ennui que de plaisir.

Seul, lord Gérard se tenait à l'écart. Il causait avec Freddy et avait paru s'apercevoir de la présence de Magali tout juste autant que l'exigeait la stricte politesse.

– Isabel, allez donc retirer votre amazone. M<sup>me</sup> de Sollefeuille va rentrer et vous ne serez pas prête pour la séance de peinture, dit-il tout à coup en se tournant vers sa sœur qui causait gaiement, sans s'apercevoir que Magali, visiblement fatiguée, répondait sans entrain et souriait avec

effort.

– Mais je n’ai pas besoin d’y assister, Gérald ? dit-elle, surprise. La baronne et Magali sont officiellement présentées. J’irai seulement leur donner quelques petits avis et juger des progrès de l’œuvre.

– Inspectrice des beaux-arts ? dit en riant le comte Maximilien.

– Moquez-vous de moi, Max !... parce que je n’ai pu venir à bout d’une méchante petite aquarelle !... Oh ! je ne pose pas pour l’artiste, vous savez, mais je suis capable de juger ce qui est beau ou laid... Et si par hasard le pinceau de M<sup>me</sup> de Sollefeuille s’avise d’enlaidir sans le vouloir ma jolie Magali, je saurai bien le voir, j’imagine ?

– Je suppose que votre capacité ira jusque-là, Bella, dit le duc avec un vague sourire. Mais n’ayez rien à craindre de ce genre ; M<sup>me</sup> de Sollefeuille est une artiste et elle fera un chef-d’œuvre... Freddy, venez donc avec moi, je veux vous montrer, dans la galerie, le Rubens, dont nous parlions hier avec lord Lowetead.

– Et vous, Magali, allez dans le salon vert, c'est là qu'aura lieu la séance. Je vous y rejoindrai tout à l'heure, dit Isabel en adressant à son amie un amical sourire.

Elle s'éloigna vers l'escalier, ainsi que les autres jeunes gens, tandis que le duc et Freddy se dirigeaient vers une des portes du hall.

Au moment de l'ouvrir, lord Gérard s'arrêta et se tourna vers Magali qui devait aussi gagner par là la pièce indiquée.

– Êtes-vous tout à fait remise de votre effroi d'hier, miss Magali ? demanda-t-il.

– Pas complètement, milord. Cette impression m'est demeurée toute la nuit, il me semblait encore sentir sur moi ces prunelles étranges, si bien qu'il m'a été absolument impossible de fermer les yeux.

– Rassurez-vous, il doit être loin d'ici à cette heure. Il paraît qu'il a disparu mystérieusement, personne ne l'a vu ce matin, son appartement est vide... Je me demande quelle sorte d'aventurier peut être cet individu. Cependant j'en avais les

meilleures recommandations, mais ceci prouve une fois de plus qu'il faut se méfier quand même. Bella, lorsqu'elle apprendra l'aventure, sera tout à fait fière d'avoir montré plus de perspicacité que son frère.

Tout en parlant, il avait ouvert la porte et se reculait pour laisser passer Magali. Il s'inclina légèrement, et, passant le bras de Freddy sous le sien, se dirigea vers la galerie, tandis que la jeune fille gagnait le petit salon très clair qui avait été choisi pour les séances de peinture.

Il était désert Magali, très lasse de sa nuit sans sommeil, s'assit non loin d'une fenêtre ouverte, par laquelle entraient l'air frais et le clair soleil de cette matinée d'automne. Cette pièce, tendue de soie vert pâle brochée de grandes fleurs d'argent, ornée de meubles délicieux, de riens fragiles, d'étincelantes verreries de Bohême, était une retraite exquise.

Magali, la tête appuyée au dossier d'un petit canapé, s'engourdissait un peu dans un bien-être soudain. Elle fermait les paupières et aspirait doucement l'air très vivifiant, chargé, depuis

quelques minutes, d'un léger parfum...

D'énormes violettes, cultivées dans les serres d'Hawker-Park, s'épanouissaient dans une corbeille de Sèvres, tout près d'elle. Mais elles étaient dépourvues de parfum... Cependant, elles en exhalaient un aujourd'hui, et, chose singulière, il devenait de seconde en seconde plus pénétrant... Mais vraiment non, ce n'était pas l'odeur de la violette. Cet arôme était subtil, exquis, mais un peu enivrant... Et une sorte de buée emplissait maintenant la pièce, enveloppait Magali à demi étendue...

Elle voulut se redresser, soulever, tout à fait ses paupières... mais sa tête retomba, très lourde, la nuit si fit complète dans son cerveau.

... Cinq minutes plus tard, surgit un long corps maigre, surmonté d'un visage blême et rigide. Des yeux gris, durs et triomphants se posèrent sur la jeune fille immobile, telle, dans son étrange sommeil, que devait d'être Mireille rendormie à jamais par le brûlant soleil de la Crau...

– Ah ! ah ! on ne prend pas sans vert un vieux routier comme moi, murmura-t-il avec un rictus

mauvais. J'ai plus d'un dans mon sac et de gré ou de force, comme je vous l'ai dit, vous serez : Mrs. Roswell, miss Magali... Eh ! eh ! votre part d'héritage vaut bien la peine que je me donne !

Il enjamba complètement la fenêtre et s'approcha de Magali, pendant quelques secondes, il appuya son doigt sur le poignet de la jeune fille.

– Bon, il n'y a rien à craindre, je n'ai pas forcé la dose. Décidément, mon vieux brahmane était un fameux maître !... Maintenant il s'agit d'emporter au plus tôt ce précieux fardeau dans la petite cachette que j'ai eu la chance de découvrir en furetant dans cette demeure... Est-ce réussi ?... Je me venge à la fois d'elle et de ce duc de Staldiff que je hais...

Tout en parlant, il soulevait Magali, complètement inerte. Seul, un souffle très léger révélait qu'elle vivait...

– On vient ! murmura-t-il.

Et, saisissant brusquement la jeune fille, il s'élança vers une porte qui conduisaient à un petit

couloir de dégagement.

Mais une autre porte s'ouvrait derrière lui, lord Gérald et Freddy apparurent...

Le secrétaire eut un blasphème. Laissant tomber Magali, il sortit un revolver et fit feu sur le duc qui s'élançait...

La balle atteignit Freddy qui avait vu le geste et s'était jeté devant son ami. Le jeune homme, frappé à l'épaule, s'affaissa avec un gémissement.

Le duc se précipita sur Roswell, il réussit à faire tomber le revolver, enlaça le misérable de ses bras nerveux, le coucha presque sur le sol...

Mais Roswell était, lui aussi, d'une force peu commune. Il se redressa tout à coup, sa main réussit à saisir, dans sa poche, un court petit poignard hindou très affilé, que le jeune homme sentit tout à coup s'enfoncer dans son bras.

Le duc eut un brusque mouvement de côté... Un corps souple bondit tout à coup par la fenêtre ouverte, s'élança sur Roswell... les crocs d'Alari, le bel épagneul, s'enfoncèrent dans la chair du

misérable dont les doigts laissèrent échapper le poignard.

Le jeune homme réussit à le saisir à la gorge, il le ploya à terre, et parvint, par un prodige de souplesse, à ramasser l'arme dont la lame s'enfonça vigoureusement dans la poitrine de l'agresseur qui perdit connaissance.

Le duc se redressa et s'élança vers Magali. Un peu de sang coulait de son front, qui avait heurté l'angle d'un meuble. Mais cette blessure semblait sans importance et l'évanouissement de la jeune fille ne devait être dû qu'à la terreur.

Le jeune homme se retourna vers Freddy. Celui-ci était inanimé aussi, mais grièvement atteint : il fallait des secours immédiats...

Et quelques instants plus tard, la domesticité, appelée par la sonnerie du maître, répandait dans tout le château la nouvelle de l'attentat. M<sup>lle</sup> Amélie accourut, affolée, suivie de son frère, puis la duchesse, lady Isabel et la plupart des hôtes d'Hawker-Park, tandis qu'un domestique à cheval partait, ventre à terre, à la recherche du médecin.

Lord Gérard avait étendu Magali sur le canapé, et, tandis que M<sup>lle</sup> Amélie et la duchesse s'occupaient de la jeune fille, il donnait maintenant ses soins à Freddy dans le salon voisin, avec l'aide de Maximilien de Volberg qui avait fait quelques études de médecine.

Les traits crispés du duc se détendirent un peu lorsque son cousin émit l'espoir que le poumon n'était pas atteint.

– S'il en est ainsi, ce sera peu de chose... Mon courageux petit ami mon Fred bien-aimé ! murmura-t-il en baisant tendrement la main inerte du jeune blessé.

– Mais vous êtes atteint aussi, Gérard ! s'écria lady Isabel avec terreur, en voyant le sang qui coulait de la manche de son frère.

– Oh ! ce n'est rien du tout dit-il avec insouciance. J'aurai le temps de m'en occuper plus tard... Eh bien ! mademoiselle Amélie ? demanda-t-il avec anxiété en se tournant vers la vieille demoiselle qui sortait du salon vert.

– Il n'y a pas moyen de la faire revenir à elle !

dit M<sup>lle</sup> Amélie d'un ton d'angoisse. On ne dirait pas une syncope ordinaire, elle semble sous l'influence d'un sommeil étrange.

– Est-ce que, par hasard, cet individu aurait usé envers elle de ces pratiques mystérieuses qu'il a connues aux Indes ! s'écria le duc, très pâle. Il m'a un jour parlé incidemment de victimes endormies par les brahmanes à l'aide d'un procédé qu'il prétendait ignorer et que nul sauf les initiés, ne pouvait réussir à réveiller.

– Pourvu qu'il ne s'en soit pas servi sur Magali ! s'écria lady Isabel en joignant les mains.

– Je le forcerai bien, dans ce cas, à la réveiller lui-même ! dit le jeune homme, les dents serrées.

– Mais milord, il paraît qu'il est à peu près mort ! fit observer lord Lowetead qui était accouru dans les premiers et, la physionomie un peu altérée, un intérêt anxieux dans son regard voilé, n'avait pas quitté le salon où était étendu le blessé et à la porte duquel le duc avait poliment mis tous les curieux qui menaçaient de l'encombrer.

Une exclamation de colère s'échappa des lèvres de lord Gérald.

– Ai-je donc été si loin ?... Il faut qu'on le soigne, immédiatement, qu'on le guérisse à tout prix ! dit-il avec une vivacité presque fiévreuse. Si vraiment il a usé de quelque procédé mystérieux, il se peut que nous ayons besoin de lui pour la sauver.

L'opinion du docteur vint confirmer cette crainte, qui était maintenant celle de tous.

Lui non plus ne put parvenir à réveiller Magali, Roswell presque sans vie, était incapable d'en indiquer le moyen, en admettant qu'il l'eût voulu.

Le médecin de la duchesse, un des premiers praticiens de Londres, mandé par télégramme, ne put qu'avouer son impuissance devant ce mystérieux sommeil. Il en fut de même d'un magnétiseur très estimé dans le monde savant. Ceci était un cas inconnu de lui, une de ces pratiques étranges qui demeurent encore le secret des religions orientales.

La blessure de Freddy ne présentait aucun danger sérieux, toutes les angoisses se concentraient sur Magali. La grâce, la réserve extrême, les charmantes qualités de la jeune fille lui avaient, plus encore que sa beauté, gagné toutes les sympathies, et chaque matin, la duchesse, lady Isabel ou lord Gérald se voyaient entourés des hôtes d'Hawker-Park, empressés à demander si miss Daultey était enfin éveillée... Mais le neuvième jour après l'agression, ce fut encore une réponse négative que le duc adressa à cette question faite par sa cousine Juliane, comme il descendait de chez le Père Nouey, où il avait été aux nouvelles.

Sa sœur, qui le suivait, montrait des yeux tout rouges des larmes qu'elle venait de verser près de sa chère Magali. Lui, très sombre, mordait nerveusement sa moustache, sans paraître entendre lady Dulkay qui émettait une de ces idées baroques dont elle avait le monopole.

– Et dire que c'est de ma faute ! murmura-t-il tout à coup en frappant du poing sur un petit meuble qui gémit lamentablement. Si j'avais un

peu ménagé ce misérable, il aurait pu parler...

– Il y a du mieux de ce côté, à ce que prétend le docteur ? dit lord Dorwilly.

– Oui, mais il n'a pas recouvré ses facultés mentales... Il faut pourtant que l'on trouve un moyen... quand je devrais aller jusqu'au fond des Indes ! murmura-t-il en s'éloignant.

Sa sœur et Juliane de Volberg le rejoignirent dans le hall. Isabel glissa sa main sous son bras et leva vers lui son doux regard où demeuraient quelques larmes.

– Allons à la chapelle, voulez-vous, Gérard ? Nous prions tous trois pour elle, la pauvre chère Magali, nous prions tant que nous serons exaucés, j'en suis sûre !

Il fit un signe d'assentiment et ils gagnèrent la chapelle, un peu assombri par le jour terne de cette matinée pluvieuse. L'autel n'avait pas sa parure de fleurs, Magali n'était plus là pour entourer le divin Hôtel du tabernacle et sa sainte Mère de l'habituelle maison parfumée... Et la voix étouffée d'Isabel murmura :

– Il semble déjà qu’elle soit endormie pour toujours !

La prière des deux jeunes filles fut bien fervente ; elle dut, dans la sincérité parfait monter jusqu’au trône de la Reine du ciel, mais celle qui s’échappa ce jour-là du cœur de lord Gérald, respectueusement agenouillé devant l’autel était une supplication plus ardente encore en faveur de celle dont l’air rayonnante et pure lui avait inspiré une admiration silencieuse, de celle que sa raison appuyée sur l’orgueil de caste, lui disait de fuir et qu’il craignait pourtant de ne jamais oublier.

– Nous irons chercher des fleurs et nous arrangerons l’autel à la place de la pauvre petite Magali, voulez-vous, Liane ? proposa lady Isabel à sa cousine en sortant de la chapelle.

Juliane acquiesça avec empressement et les deux jeunes filles s’éloignèrent, tandis que lord Gérald, le front soucieux, se dirigeait vers son appartement. À la porte de son cabinet de travail, se tenaient son valet de chambre et Jem. Celui-ci, très vite revenu à une suffisante santé, occupait depuis quinze jours un poste subalterne, mais peu

fatigant dans la domesticité d'Hawker-Park.

– Eh bien, qu'est-ce que vous faites là ? demanda le duc avec surprise

– C'est ce garçon qui demandait à parler à Votre Grâce, répondit respectueusement le valet de chambre, tout en coulant un coup d'œil dédaigneux vers Jem. Et il insistait pour savoir quand il pourrait être reçu...

– Qu'y a-t-il donc, Jem ? demanda le duc avec bienveillance.

– Je voulais dire Votre Grâce... lui montrer... balbutia Jem, très rouge.

– Quoi donc ?

– C'est pour miss Magali... quelque chose qui pourrait peut-être la réveiller...

La physionomie un peu distraite de lord Gérald s'éclaira subitement.

– Ah ! si vraiment vous trouviez cela, Jem ! Venez avec moi, vous allez me dire de quoi il s'agit.

Il entra, suivi du jeune domestique, dans son

cabinet de travail, s'assit près de son bureau et dit :

– Maintenant, parlez, Jem.

Jem tira de sa poche un vieux petit volume dont la couverture s'en allait par lambeaux.

– C'est un livre qui appartenait à mon père. Celui-ci avait été soldat des Indes, il avait connu là un vieil Anglais qui fréquentait beaucoup les prêtres de par là-bas et essayait de connaître leurs secrets en faisant semblant de trahir sa patrie. Cet Anglais écrivit un livre là-dessus, mais comme il y avait mis des choses qui choquaient le vice-roi, d'alors, celui-ci fit saisir et brûler les exemplaires. Un seul fut égaré et tomba entre les mains de mon père qui le lut, y trouva de l'intérêt et le garda. C'est lui qui m'a raconté tout cela et il m'a souvent lu des passages bien curieux. Hier, je me suis rappelé tout d'un coup qu'il était question là-dedans d'un sommeil comme celui de miss Magali...

– Donnez ! dit vivement le duc en étendant la main.

Jem lui présenta le volume à la page qu'il avait marquée, et lord Gérald lut tout haut :

« Parmi les plus curieuses pratiques que je vis opérer par ce prêtre de Kali, se trouve un sommeil mystérieusement procuré par une liqueur contenue dans une fiole de cristal. Cette fiole, même brisée à une certaine distance de la victime, dégage un si intense parfum que celle-ci succombe presque aussitôt à un invincible sommeil qui peut durer des jours, des mois, des années même, assure-t-on, selon la force de résistance du sujet. Il m'a été impossible de connaître la composition de ce liquide, je n'aurais même pu savoir le moyen employé pour tirer de ce sommeil si le hasard ne me l'avait fait surprendre un jour. Il s'agit simplement d'exposer le sujet à un soleil ardent. J'ai vu ainsi une jeune femme, demeurée trois heures sous un véritable incendie de rayons, se redresser et revenir à la vie normale sans se souvenir de rien, sans aucune altération dans l'organisme. »

– Il y avait dans le salon vert un parfum très particulier, un peu grisant... murmura le duc dont

le regard s'illuminait. Si ce pouvait être cela ! Jem, je garde votre livre. Allez, mon garçon, et revenez me voir demain. Je vous dirai ce qui sera décidé pour miss Magali, car il est bien juste qu'un brave cœur reconnaissant comme vous soit tenu au courant de ce qui concerne sa bienfaitrice.

Jem s'éloigna, rayonnant de cette parole qu'avait accentuée un signe cordial du maître...

Et lord Gérald monta rapidement chez le Père Nouey avec lequel il eut une longue conférence, terminée par ces mots du religieux :

– Il faut en tout cas essayer... Demain, ma sœur et moi partirons avec elle pour Cannes ou Menton.

– Et, si le soleil n'est pas assez ardent, allez aux Indes, allez où il faudra, mon Père ! Mon yacht est à votre disposition, je vais télégraphier au capitaine de le diriger vers Cannes.

Le pénétrant regard du Père Nouey se posa sur la physionomie du jeune homme, éclairée par l'espoir que venait d'apporter l'humble Jem. Nul,

comme le religieux, n'avait pénétré la nature de lord Gérald, connu par lui dès l'enfance, préparé par lui à la première communion, suivi ensuite de loin par sa discrète sollicitude. Nul, comme lui, ne connaissait les délicatesses d'affection dont était capable ce cœur à la fois réfléchi et enthousiaste, naturellement attiré vers les hauts sommets de la morale, mais qui se dérobaient sous un voile de froideur et d'ironie, sous l'orgueil héréditaire développé par l'admiration de tout son entourage. Si parfois le jeune duc avait consenti à soulever ce voile, ça avait été uniquement devant cet ami spirituel dont les conseils, seuls, avaient toujours été supportés.

Et, en rencontrant le regard du religieux, à la fois mélancolique et compatissant, lord Gérald eut l'intuition que cet homme, accoutumé à sonder les consciences, avait pénétré le secret de son cœur. Se penchant vers lui il lui prit les mains et les pressa avec force.

– Oui, murmura-t-il, je ferai tout au monde pour la ramener à la vie... Et cependant, personnellement, que m'importe ! Morte ou

vivante, je dois l'oublier ! fit-il d'un ton d'amère douleur. J'aimerais même mieux, en un sens, qu'elle fût morte, car alors je ne me dirais pas, à tout instant de ma vie, que je passe près du bonheur, que je n'ai peut-être qu'un mot à dire pour le conquérir.

– Non, mon enfant, ce serait beaucoup plus difficile que cela, répliqua tranquillement le père Nouey. Magali, en admettant que vous le lui offriez, refuserait certainement de devenir duchesse de Staldiff.

– Ah ! murmura-t-il, c'est qu'elle craindrait probablement encore cette violence dont elle a eu la preuve sanglante autrefois, pauvre petite ! Elle ne me croit pas vraiment amendé sous ce rapport...

– Non, ce n'est pas cela... Mais Magali a une âme très fière, et il me paraît à peu près certain qu'elle n'accepterait pas de franchir ainsi les distances sociales, de risquer d'être accueillie à contrecœur par la parenté et les relations de son mari, de voir celui-ci, qui sait ! regretter à certains moments un acte qui n'aurait été, peut-

être, qu'un entraînement passager !...

– Un entraînement passager !... Plût au ciel qu'il en fût ainsi !... Mais nous échangeons là d'inutiles paroles, car ce mariage est impossible. Un vieux nom, un rang élevé sont souvent de lourdes entraves, mais il ne m'appartient pas de fouler aux pieds les sévères traditions de ma race... Est-ce votre avis, mon Père ?

Le Père Nouey appuya son menton sur sa main et considéra pensivement la physionomie un peu contractée de son interlocuteur.

– Mon cher enfant, en thèse générale, je n'admets pas les mésalliances aussi éclatantes que le serait une union entre vous, l'un des principaux d'Angleterre, et Magali Daultey, cette enfant recueillie et élevée par charité, et dont l'origine maternelle nous demeure inconnue. Il ne s'agit pas ici, milord, de flatter et d'encourager votre orgueil de caste ; souvent, je vous l'ai reproché avec la sainte liberté du ministre de l'évangile.

« Cependant, bien que les vaines distinctions du monde ne soient rien devant Dieu, il les

permet comme une séparation entre les classes sociales. Les mariages du genre de celui-ci ont souvent donné lieu à des regrets, à des souffrances de part et d'autre... Il peut se faire pourtant que la Providence ait des vues particulières, à nous inconnues, qu'elle dessine parfois l'un à l'autre des êtres séparés par le rang, mais appelés néanmoins, par leurs qualités morales à se compléter harmonieusement dans une union bénie. Ceci est le secret de Dieu, et il faut auparavant passer par l'épreuve du temps... Milord, lorsque vous aurez quitté Hawker-Park, essayez loyalement d'oublier.

– Oui, je me le suis promis... Ce sera long... beaucoup plus long et difficile que je ne le pensais d'abord ! dit-il d'une voix sourde. Encore, si elle ne souffre pas, elle !

Le Père Nouey, sans répondre, détourna un peu les yeux du regard anxieux qui se posait sur lui... Mais ce silence était suffisant pour lord Gérald.

– Ah ! murmura-t-il amèrement, voilà ce qui serait le plus dur si vraiment cela était !... Penser

que je ne pourrais avoir ce bonheur !... et me dire au contraire que non seulement je ne suis pas seul à souffrir, mais qu'elle aussi, peut-être !...

– Elle, mon enfant, en admettant qu'une chimère ait traversé son jeune cœur, acceptera également son sacrifice avec courage, elle vous donnera l'exemple de la résignation paisible dans le travail, dans l'abandon à la volonté divine... C'est une petite âme très énergique, qui ne vague pas dans le rêve et sait regarder en face les nécessités de la vie. Celles-ci sont dures, parfois, mais inéluctables pour les cœurs droits tels que le sien, tels que le vôtre milord.

– Oui, il le faut... Mais si je pouvais souffrir à sa place ! dit-il en prenant congé du religieux.

– Pauvre enfant, comme il l'aime sincèrement et fortement ! murmura le Père Nouey lorsque le jeune homme se fut éloigné. Cependant, il lutte avec énergie, il luttera tant qu'il pourra, je le connais... Ah ! les affections humaines ! Quelles amertumes sont cachées sous leurs fleurs !... Bienheureux ceux qui sont appelés, comme moi, à s'attacher uniquement à celui qui ne manque

jamais !

Le lendemain, M<sup>lle</sup> Amélie, son frère et Magali toujours endormie prenaient le train à la petite gare de Cunningham, laissant Freddy, d'ailleurs en bonne voie de guérison, à l'affectueuse sollicitude de lord Gérard qui l'avait fait transporter dans son appartement afin d'être à même de se trouver plus souvent près de lui.

Trois jours plus tard, comme le duc allait monter à cheval pour la dernière chasse à courre de la saison, la femme de chambre de sa mère vint lui présenter une dépêche ouverte dont il se saisit avec vivacité. Le pli qui ne quittait plus son front depuis quelques jours, s'effaça subitement... Se tournant vers les chasseurs et les amazones qui l'entouraient, il dit d'une voix où passait une vibration d'allégresse :

– Je crois que tous, ici, s'intéressent à la victime de ce misérable Roswell ! Or, ma mère vient de recevoir un télégramme lui annonçant que miss Daultey est enfin éveillée.

Un cri de joie d'Isabel lui répondit. De toutes parts s'élevaient des exclamations satisfaites et

des réflexions surprises sur le résultat si singulièrement obtenu.

– Je vais prévenir Freddy... Je vous rejoindrai tout à l'heure, dit lord Gérald en s'éloignant rapidement.

– En vérité, il nous faudra bientôt être tous à la disposition de ce Freddy ! murmura lady Ophélie en tourmentant nerveusement le manche de sa cravache. Un domestique n'aurait-il pas aussi bien fait la commission ?

– Le cœur si délicat de Gérald a jugé plus simple d'aller lui-même rassurer son ami et jouir en même temps de son bonheur, répliqua tranquillement lord Dorwilly.

– Son ami !... ce garçon ! dit la jeune fille d'un ton méprisant. C'est un caprice de Gérald, il passera comme les autres, et nous n'entendrons plus parler de ce Freddy dont il est fêru aujourd'hui.

– C'est égal, il est fort heureux que miss Daultey se soit décidée à s'éveiller, fit observer miss Hetty d'un ton moqueur. Le duc et lady

Isabel elle-même, si gaie et insouciante d'ordinaire, avaient des mines de plus en plus assombries. Je suis de l'avis de lady Hawker ; ils exagèrent tous deux les attentions envers ces jeunes gens... Comme l'autre jour, par exemple, où le duc nous a quittés à l'heure du lunch, parce que son cher Fred ne retrouvant pas l'appétit, il voulait essayer si le plaisir de le voir partager son repas ne réussirait pas à le faire manger un peu... Et il suffit qu'il lise un désir dans les yeux de son favori pour qu'aussitôt tout soit mis en branle afin de le satisfaire. Il semble vraiment oublier que ce petit Freddy et sa sœur ne sont que des inférieurs !

Une expression railleuse parut sur la physionomie spirituelle du jeune officier.

– C'est que, miss Loodler, mon ami Gérard et lady Isabel, très arriérés sous ce rapport, ne considèrent pas seulement les gens selon l'ancienneté de leur origine, bien moins encore, – oh ! beaucoup moins ! – d'après le chiffre de leur fortune, mais que les vertus, la grâce et l'intelligence, jointes au malheur, leur semblent

dignes d'égards qu'ils ne prodiguent pas indistinctement, ainsi que vous avez pu le remarquer.

Les lèvres de l'Américaine se pincèrent un peu, son regard irrité se posa sur le lieutenant. Celui-ci, sans paraître s'en apercevoir, se dirigea vers lady Isabel afin de l'aider à se mettre en selle.

– À la bonne heure, milord, vous l'avez gentiment « collée » ! dit en français la jeune fille qui se permettait quelques mots d'argot lorsque l'oreille sévère de son frère ne se trouvait pas là. Des inférieurs, voyez-vous ça !... Qu'est-elle donc, elle ? Je parierais bien que le grand-père de Magali ne ramassait pas des boîtes de conserves vides dans les rues d'Arles...

– Bella, vous manquez de charité, dit Juliane de Volberg d'un ton de reproche. Vous ne laissez jamais passer une occasion de dire quelque chose contre cette jeune personne.

– Ma petite Liane, à qui la faute ? Je n'aurais jamais l'idée de rappeler la très modeste origine de miss Loodler sans ses prétentions outrées et

les attaques qu'elle dirige souvent contre ma chère Magali... Et je vous avoue que je mets celle-ci à cent coudées au-dessus d'elle, malgré toute la kyrielle de millions et les innombrables toilettes, chefs-d'œuvre de Paquin, dont elle cherche à nous éblouir... non, je veux dire à éblouir Gérard.

– Et Lord Rupert, ajouta lord Dorwilly, qui venait d'aider la jeune comtesse de Volberg à se mettre en selle. Car il me semble, mon cher, que devant l'indifférence absolue de Gérard, elle cherche à se rabattre sur vous, en considération de votre futur marquisat.

– Oh ! elle doit être fixée sur mon opinion, au sujet de mariages de ce genre, car je la lui laisse suffisamment voir ! Mais au prix qu'elle peut y mettre, elle trouvera ce qu'il lui faut. Seulement, elle s'est trompée d'adresse en venant ici, voilà tout.

\*

Huit jours plus tard, le Père Nouey, sa sœur, et Magali étaient de retour à Hawker-Park. La duchesse, lady Isabel et Juliane de Volberg s'étaient rendues au-devant de la petite ressuscitée. Celle-ci, tout à fait revenue à son état normal, les remercia avec effusion et s'informa bien vite des nouvelles de Freddy.

– Il est descendu aujourd'hui pour la première fois, en votre honneur, Magali chérie, dit lady Isabel. Le sévère Gérard le lui a permis... Je vous assure que votre blessé était en bonnes mains, mademoiselle Amélie. Ce n'est pas sous la surveillance de Gérard qu'il aurait fait des imprudences !

– Je suis vraiment confuse des ennuis dont nous avons été cause pour vous tous ! murmura Magali.

– Taisez-vous, enfant ! dit la duchesse avec une amicale petite caresse. Vous avez été la victime des machinations de ce Roswell ; mon fils, indépendamment de la dette contractée envers Freddy qui lui a sauvé la vie, devait faire tout son possible pour réparer les criminelles

menées de ce misérable, et nous comme lui, d'autant plus que Freddy et vous, êtes très loin d'être des étrangers pour nous, vous le savez bien, Magali.

– Oui, je sais que vous êtes tous si bon !... trop bons ! dit-elle d'une voix un peu étouffée.

C'était le soir, le hall était brillamment illuminé, comme le petit salon où lady Isabel conduisit les voyageurs... Freddy était là, assis dans un fauteuil, près de la cheminée où brûlait un feu de bois nécessité par la fraîcheur de cette soirée automnale. Près de lui, lord Gérard causait gaiement, tout en caressant la belle tête d'Alari, appuyée sur ses genoux.

– Voilà Magali !... ma Magali ! s'écria tout à coup Freddy.

Magali s'élança vers lui, l'entoura de ses bras, riant et pleurant à la fois... Le duc s'était discrètement écarté, il s'informait près du Père Nouey et de M<sup>lle</sup> Amélie des détails de la cure si inopinément découverte...

Il s'interrompit tout à coup en voyant Magali

s'avancer vers lui.

– Comment remercierai-je Votre Grâce de m'avoir sauvée cette fois encore ! dit-elle avec une émotion qui faisait un peu trembler sa voix. Sans son intervention, que serait-il arrivé !...

– Vous voudrez bien, je vous prie, considérer cela seulement comme une légère réparation pour le passé, miss Magali, dit-il doucement.

– Ce serait attacher trop d'importance à ce petit épisode qui n'en a eu en réalité aucune, milord... Mais il est assez naturel au duc de Staldiff de réparer ses erreurs avec la plus extrême générosité.

– Très bien, Magali !... À moi aussi, il est interdit de remercier. Cependant, si tu savais comme j'ai été soigné et gâté ! s'écria Freddy avec ravissement.

– Allons, taisez-vous, jeune fou ! dit lord Gérald en feignant l'impatience. Et si vous tenez absolument à remercier quelqu'un, miss Magali, il y a ce brave Jem qui nous a donné le moyen de vous réveiller et qui mérite bien quelque

reconnaissance... Et voilà Alari qui en réclame aussi sa part, ajouta-t-il en voyant le chien bondir autour de Magali avec de petits cris joyeux. Sans son intervention, je n'aurais peut-être pas eu raison de ce misérable, à la merci duquel vous seriez demeurée. Aussi est-il devenu un important personnage... Allons, Isabel, nous n'avons que le temps de nous habiller pour le dîner. Laissons M<sup>lle</sup> Amélie et la jeune ressuscitée se reposer de leur voyage.

– Nous nous sommes arrêtées à Arles, dit M<sup>lle</sup> Nouey. Magali désirait connaître le lieu d'origine de sa famille.

– J'ai vu la maison où est né mon père, ajouta Magali avec émotion. Le patron de l'hôtel où nous sommes descendus l'a connu. Il paraît qu'il était très beau, extrêmement aimable et gai, aimé de tous. Ce fut un coup de tête qui le fit partir pour l'Amérique ; pendant deux ans, ses amis reçurent quelques nouvelles, puis ce fut fini... J'ai été bien heureuse de connaître le pays de ce pauvre père, un inconnu pour moi. dit-elle pensivement. L'hôte m'a reconnue à ma

ressemblance avec lui. Il paraît que je suis une vraie Arlésienne.

– La plus belle, la meilleure de toutes ! dit Isabel en appuyant calmement sa tête sur l'épaule de son amie. À demain, Magali mignonne, vous me raconterez vos impressions lors de votre réveil... Et puis, vous savez, nos hôtes vont vous réclamer, ils s'intéressent beaucoup à vous...

– Vous vous dispenserez d'ennuyer miss Magali en la soumettant à la curiosité sympathique, je le veux bien, mais fatigante, de tous ces gens inoccupés, interrompit le duc d'un ton positif. Je me doute qu'elle n'y tient aucunement, et ceux qui lui portent un réel intérêt sauront la trouver chez M<sup>lle</sup> Nouey ou chez vous... À demain, Fred. Je crois que cette épaule est vraiment presque bien.

Il tendit la main au jeune homme. Celui-ci, se penchant, l'effleura de ses lèvres.

– Que vous êtes enfant, Fred ! dit lord Gérald d'un ton demi mécontent, demi ému.

– Mon cher lord, je vous aime tant ! répliqua

Freddy en levant vers lui ses grands yeux bleus étincelants de tendresse.

La main du duc se posa, caressante, sur les épaisses boucles brunes.

– Moi aussi, je vous aime, mon Fred, dit-il de sa belle voix chaude. Je vous aime même doublement, il me semble, depuis ces derniers temps où j’ai eu l’occasion d’une présence plus assidue près de vous. Je vous considère comme un jeune frère... et encore, un frère aurait-il été pour moi affectueux et charmant comme vous, mon ami Fred !

Lorsque le duc et sa sœur se furent éloignés, Magali vint s’asseoir près de Freddy. Celui-ci posa un regard interrogateur sur le beau visage de la jeune fille, légèrement assombri.

– Tu n’es pas jalouse, dis, Magali ? demanda-t-il tendrement. Tu sais, c’est toi qui as toujours la première place dans mon affection, ma petite sœur chérie. Mais il est si bon, si délicatement affectueux !

– Non, mon Fred, je ne suis pas jalouse, rassure-toi, dit-elle avec un sourire un peu mélancolique. Aime-le tant que tu voudras, il le mérite, il a droit à une reconnaissance dont le poids s’augmente chaque jour avec ses bienfaits. Mais, en vérité, il serait peut-être préférable d’avoir à le détester comme autrefois ! acheva-t-elle en elle-même.

## XVI

Les feuilles mortes jonchaient le sol, elles tourbillonnaient autour de lord Gérald et s'abattaient sur ses épaules, sur la croupe du cheval qu'il conduisait par la bride dans un sentier reculé de l'immense parc. Le soleil essayait en vain de glisser ses rayons à travers les nuages amoncelés... Et la physionomie du jeune homme reflétait quelque chose de la mélancolie de cette matinée automnale, de la tristesse émanée du jour gris et des futaies à demi dépouillées.

Il s'arrêta tout à coup. Il venait d'arriver à l'extrémité du sentier, et devant lui apparaissait une petite clairière au centre de laquelle se dressait un vieux calvaire de pierre. Sur les marches moussues étaient assises M<sup>lle</sup> Amélie et Magali ; près d'elles étendus sur le sol, se trouvaient deux enfants pauvrement vêtus, aux

cheveux roux embroussaillés, qui levaient vers la jeune fille de drôles petits visages espiègles, fort attentifs... M<sup>lle</sup> Amélie tricotait activement, tandis que Magali expliquait le catéchisme aux bambins. C'était un charme d'entendre cette voix harmonieuse développer, en termes d'une clarté saisissante, les vérités de la foi.

L'âme croyante de Magali passait dans ses paroles, son cœur de femme compatissante et tendre vibrait dans son accent. Parfois, cependant, ce ton se faisait ferme, presque sévère, lorsque les jeunes auditeurs manifestaient des vellétés de distraction.

– Quelle éducatrice elle ferait ! murmura le duc. C'est l'idéal féminin, cela : bonté, dévouement, énergie, délicatesse incomparable. Et cette simplicité, cette modestie ravissante qui la fait s'ignorer elle-même...

Le rire si frais, si délicieux de Magali résonna tout à coup dans la clairière, suivi, comme un écho, de celui de M<sup>lle</sup> Amélie. Sans doute, un des enfants avait fait une réponse amusante aux questions de la jeune catéchiste...

– ... Et si gaie, aussi !... Freddy prétend qu'elle ne l'est plus tout à fait autant... Souffrirait-elle vraiment ?... Je voudrais tant que non !... et cependant... Étrange chose qu'un cœur humain ! murmura-t-il en levant impatiemment les épaules.

Il passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune et s'avança vers la clairière.

Magali interrompit brusquement son explication et se leva. Les enfants tournèrent vers l'arrivant des yeux effarouchés. Sur un signe de la jeune fille, ils se dressèrent sur leurs pieds et exécutèrent une sorte de petite révérence.

– Ne vous dérangez pas, miss Magali, dit le duc en se découvrant. Continuez vos explications, elles me rappellent les jours de mon enfance, alors que l'excellent père Nouey m'inculquait la science chrétienne... Vous souvenez-vous, mademoiselle Amélie ?

– Très bien, milord. Vous étiez un élève très facile au point de vue... doctrinal.

– Mais pas au moral ? dit-il en souriant.

Pauvre Père, je lui ai donné du mal avec mon caractère, déjà bien dessiné en ce temps-là. Mais j'avais fait de vrais progrès pour ma première communion... Malheureusement, les flatteries, les adulations dont j'ai été entouré ensuite, l'autorité que l'on m'abandonnait, si jeune encore, ont gâté l'œuvre de mon dévoué catéchiste.

– Il en est toujours resté quelque chose, milord.

– Oui, je m'en suis aperçu plus tard. Mademoiselle... Eh bien ! miss Magali, ne voulez-vous pas continuer votre leçon devant moi ? dit-il en voyant la jeune fille congédier à voix basse les deux enfants.

– Nous avons presque fini, milord. D'ailleurs, nous avons bien le temps, puisque M<sup>lle</sup> Amélie ou moi venons tous les jours ici pour enseigner ces pauvres petits, abandonnés par leurs parents et demeurés à la charge d'un aïeul impotent. Personne ne leur avait jamais parlé de Dieu, ils étaient ignorants de toutes choses, pauvres créatures !

– Tous les jours, à cette distance du

château !... Ces enfants demeurent-ils par ici ?

– Non, la mesure du vieux Willy se trouve au contraire vers l'ouest.

– En ce cas, il me paraît beaucoup plus simple de donner rendez-vous à ces enfants plus près du château, ou au château même, au lieu de faire tout cet énorme détour pour venir jusqu'ici ?

– Évidemment, milord, cela nous fait perdre beaucoup de temps et oblige M<sup>lle</sup> Amélie, quand elle est trop fatiguée, à s'abstenir souvent de m'accompagner. Mais ces enfants, étant très misérablement vêtus et leurs parents connus pour d'incorrigibles vagabonds, les gardes refusent de les laisser pénétrer dans l'autre partie du parc... Et pour ma part, je ne me risquerais pas à demander au solennel Dikson de leur livrer passage à Hawker-Park, dit Magali en riant.

– Ce n'est que cela ? L'obstacle est mince, et j'aurai vite fait de l'aplanir... Seulement, je me demande pourquoi vous ne vous êtes pas adressées déjà à moi, afin que je donne des ordres en ce sens aux gardes et à Dikson ?

– C’était une chose de si petite importance, milord, que vraiment je n’aurais osé !... dit M<sup>lle</sup> Amélie.

– Oui, je sais que tout est de petite importance pour vous lorsqu’il s’agit d’éviter de vous fatiguer et d’exposer votre santé. Cependant, nous tenons à vous conserver bien longtemps encore, chère mademoiselle Amélie... Il me semble, vraiment, que nous sommes d’assez vieux amis pour que vous me traitiez sans cérémonie ! dit-il en se penchant et en pressant affectueusement les mains ridées de la vieille demoiselle.

– En effet, j’ai eu tort, milord... Je devrais me souvenir plus souvent de la bonté si délicate de ce cœur que certains prétendent indifférent et froid, répliqua M<sup>lle</sup> Amélie avec émotion.

– Un cœur ?... Il y en a qui assurent que je n’en ai pas... Au fait, ce serait plus agréable, peut-être, mais quand il existe, il me paraît fort difficile de l’anéantir, dit-il d’un ton léger qui voilait mal une profonde amertume.

Il demeura un instant silencieux, le regard fixe

sur un sentier du parc en ce moment éclairé par un pâle rayon de soleil. M<sup>lle</sup> Amélie se mit à rouler son tricot, tandis que Magali remettait la grande capeline de paille qu'elle avait déposée sur l'herbe.

– J'aurais beaucoup de conseils à vous demander, mademoiselle Amélie, reprit le duc en passant son bras autour de l'encolure de son cheval qui hennissait doucement, plus impatient de partir, sans doute, que ne le semblait son maître. Je crois vous avoir déjà parlé de mon intention de créer sur mes domaines des établissements analogues à ceux qui prospèrent sur les terres de plusieurs grands propriétaires anglais, notamment de lord Stelbeigh, le père de mon ami Rupert. Lady Stelbeigh a fondé et dirige des écoles ménagères, des asiles, des œuvres pour tous les âges ; elle m'a donné là-dessus de précieux renseignements, lorsque je lui ai manifesté mon désir de transformer le sort de ceux qui dépendent de moi. Il y a beaucoup à faire, beaucoup plus encore que je ne m'en doute, probablement.

Et il se mit à développer ses projets devant les deux femmes attentives et secrètement ravies à la pensée du bien qui se ferait ainsi. Magali s'était assise, elle l'écoutait avec un intérêt ardent, une émotion charmée qui rayonnaient dans ses grandes prunelles veloutées.

Et devant ce regard, il eut la radieuse vision d'une existence où elle serait son inspiratrice, sa douce conseillère, où elle le guiderait dans la voie de ces réformes charitables en lui apprenant la vraie bonté, celle qui se donne elle-même et s'oublie toujours. En passant par les mains de la jeune duchesse, ses bienfaits acquerraient un prix inestimable... et il serait si heureux de se mettre à son école pour connaître les besoins du pauvre, de ce pauvre si longtemps ignoré et dédaigné par lui ?

En cette minute, il lui vint une irrésistible tentation de lui parler, de lui demander si elle voulait unir sa vie à la sienne. N'était-ce pas fou, vraiment, pour une question de distance sociale de laisser ainsi passer le bonheur ?...

Un rayon de soleil perça entre deux nuages,

une étincelle jaillit de l'émeraude... Le jeune homme la vit et pâlit en serrant brusquement les lèvres. C'était impossible, impossible !...

– Voilà un soleil un peu gênant, fit observer M<sup>lle</sup> Amélie, voyant qu'il fermait légèrement les paupières.

– Un peu, en effet... Je disais donc, mademoiselle Amélie, que, malgré toute ma bonne volonté, il m'était impossible, sur beaucoup de points, de remplacer une intelligence et un cœur féminins. Voici pourquoi j'aurai souvent recours à votre expérience et à vos bons conseils, car ma mère n'a pas beaucoup d'aptitudes pour ce genre d'œuvres, et, en attendant que je songe à me marier...

Ces mots s'étaient échappés presque involontairement de ses lèvres... Les cils blonds s'abaissèrent légèrement, la main de Magali eut un imperceptible tressaillement... Ce n'était rien, et c'était assez pour lui qui avait si souvent, sans que nul s'en aperçût, étudié cette expressive physionomie sur laquelle il voyait maintenant comme en un pur miroir.

Ses doigts se crispèrent un peu sur le manche de sa cravache, son visage eut une fugitive contraction...

– Pas elle !... oh ! qu'elle ne souffre pas, au moins ! pensa-t-il. Je partirai le plus tôt possible... nous oublierons tous deux.

M<sup>lle</sup> Amélie continuait l'entretien, tout en se levant pour regagner le château. Le duc lui donnait machinalement la réplique en caressant d'une main distraite son cheval qui hennissait de plaisir... Magali réunissait paisiblement les matériaux d'un ouvrage en toile bise destiné à quelque malheureux. Le soleil, qui perçait décidément enfin, glissait sous l'ombre de sa capeline et éclairait sa physionomie très calme, ses grands yeux lumineux et graves.

– Votre Grâce retourne-t-elle aussi au château ? demanda M<sup>lle</sup> Amélie en passant à son bras le petit sac qui contenait son tricot.

– Mais oui, et je vous accompagnerai même, si vous me le permettez, mademoiselle, dit-il avec une gaieté un peu forcée. Je n'ai pas très souvent l'occasion de vous voir, et, dans huit jours, je

quitterai Hawker-Park d'où nos hôtes seront partis.

– La famille de Volberg s'en va demain, je crois ?

– Oui, mon cousin est appelé à Vienne par la maladie de son frère, je les y retrouverai plus tard, après la quinzaine que je vais passer en Écosse, chez les Stelbeigh... Ensuite, je rejoindrai Londres, que je compte peu quitter cette année. J'occuperai mon siège à la Chambre haute, et, de plus, j'aurai fort à faire, avec les réformes que je projette sur mes terres.

Ils s'étaient mis en marche vers le château. Lord Gérard causait sans entrain, sa physionomie s'était assombrie, ses sourcils se rapprochaient nerveusement... Magali, silencieuse, regardait droit devant elle, dans la profondeur éclairée de l'allée qu'ils suivaient tous trois. Mais une question adressée au duc par M<sup>lle</sup> Nouey lui fit tout à coup tourner la tête.

– Et ce triste sire de Roswell, que devient-il, milord ? demandait la vieille demoiselle.

– Il est toujours à l’hôpital de Sylton, en attendant qu’on puisse le transporter en prison. Il paraît que la guérison n’avance pas vite, d’autant moins que le misérable est en proie à de terribles accès de rage qui l’affaiblissent beaucoup.

– Le malheureux ! murmura Magali avec tristesse. Et s’il en revient, ce sera pour passer en jugement, pour être condamné...

– Naturellement... Vous seriez capable de demander sa grâce, miss Magali ? dit lord Gérald d’un ton de raillerie douce.

– Mais oui, milord ! Je lui pardonne, Freddy, aussi, j’en suis sûre...

– C’est possible, mais moi, je ne pardonne pas, dit-il durement. Le châtiment, quelqu’il soit, sera trop doux encore pour ce lâche agresseur.

Magali se tut, intimidée par l’irritation qui se lisait sur sa physionomie. Il y avait bien encore en lui quelque chose de cette orgueilleuse violence d’autrefois, qui ne pouvait supporter une offense et appliquait sans miséricorde la punition. Elle avait déjà remarqué que le seul nom de

Roswell éveillait chez le jeune homme une sorte de colère froide, et, si le temps n'atténuait peu à peu celle-ci, il y avait fort à penser que le triste personnage ne serait pas ménagé par lui devant les juges.

Elle ne remarqua pas le regret qui passa aussitôt dans le regard de lord Gérald en voyant l'impression pénible provoquée par sa déclaration d'impitoyable justice... Ce fut probablement dans l'intention de la faire oublier qu'il se mit à parler de Freddy, de ses projets à son égard, projets qu'il mettrait à exécution aussitôt son retour à Londres. Très délicatement, il demandait l'avis de M<sup>lle</sup> Nouey et de Magali, s'attachant à ne pas mettre en évidence son rôle de bienfaiteur et à leur opinion pour tout ce qui avait trait au jeune homme.

– Naturellement, il ne vous quittera pas, miss Magali, du moins pour le moment, car plus tard il sera nécessaire qu'il voyage, qu'il travaille dans d'autres ateliers. Mais, pas plus que vous, je ne me soucierais de me séparer déjà de mon cher Freddy... À ce propos, ne serait-il pas égoïste de

ma part de vous demander de me le laisser emmener en Écosse et en Autriche ! Ce serait l'affaire de deux mois au plus ; lui, je le sais, le désire secrètement, mais cependant je ne voudrais pas que vous en fussiez trop privée...

– Du moment où je le saurai content et en bonnes mains, je ne puis qu'être satisfaite moi-même, milord.

– Oui, je sais que vous pratiquez la véritable affection, celle qui compte pour rien son sacrifice pourvu que l'être aimé soit heureux, dit-il avec une gravité émue qui la fit un peu rougir. Je vous remercie de me confier mon cher Fred, et je jouis d'avance de sa joie lorsqu'il apprendra qu'il sera mon compagnon. Cela changera un peu mon itinéraire ; nous irons par mer en Autriche, car c'est son rêve de faire un voyage en yacht.

– Il ne faut pas trop le gâter, milord ! Il me semble que ce petit Freddy, avec ses grands yeux charmeurs, fait tout ce qu'il veut de son cher duc, fit observer M<sup>lle</sup> Amélie en riant.

– À peu près, mademoiselle, répondit-il gaiement. Cela tient sans doute à ce que j'ai

trouvé en lui le plus charmant caractère et l'être le plus raisonnable qui soit... Mais je vous promets d'être sévère, s'il le faut, conclut-il avec un sourire.

Comme ils arrivaient devant le château. Juliane de Volberg en sortait. Lord Gérald appela du geste un domestique qui vaguait par là, lui remit sa monture et s'avança vers sa cousine.

– Bonjour, Liane, dit-il en lui baisant la main. Décidément, ce départ est toujours fixé à demain !

– Toujours, Gérald, répondit-elle tout en saluant gracieusement M<sup>lle</sup> Nouey et Magali. Mais nous vous verrons bientôt à Paris, je pense.

– Tout d'abord à Vienne, Liane ; j'y serai au plus tard à la fin de décembre. Peut-être reviendrai-je en France avec vous, mais, en tout cas, je ne pourrai m'arrêter plus de huit jours à Paris.

– Oui, vous allez devenir un homme sérieusement occupé d'un bout de l'année à l'autre maintenant, et vos parents, vos amis ne

vous verront plus, dit-elle d'un ton de reproche.

– Que voulez-vous, Liane, chacun a sa voie en ce monde ! Mais rassurez-vous, j'aurai bien encore quelques moments à consacrer à ma famille et à mes amis, et je ne prétends pas m'immobiliser toute l'année en Angleterre. Si vous voulez accepter ma compagnie pour votre promenade, je suis à votre disposition

Elle acquiesça avec un sourire joyeux qui éclaira sa physionomie un peu froide. Le duc salua Magali et tendit la main à M<sup>lle</sup> Nouey en disant :

– Faites désormais venir où vous voudrez vos protégés, chère mademoiselle Amélie, et accordez-moi le plaisir de ne jamais oublier que je me constitue votre trésorier... Plus vous me demanderez, plus je serai heureux... Et ne craignez jamais de m'importuner en venant me parler de ces misères que vous connaissez si bien.

La bonne demoiselle, tout en gagnant le hall avec Magali, rayonnait à la pensée de ce crédit illimité qu'elle n'avait jamais osé rêver et qui venait de lui être spontanément offert avec cette

bonne grâce captivante que savait si bien déployer le jeune duc, quand il le voulait.

– Que n’allons-nous pas pouvoir faire maintenant, Magali ! Chez lui, ce ne sont pas des paroles en l’air... Il est vraiment bien changé, même seulement depuis quelques mois. Autrefois, lorsque je lui adressais des requêtes pour mes protégés, il se montrait toujours accueillant et empressé, mais c’était simplement chez lui générosité naturelle et plaisir de me causer une satisfaction. Maintenant, je le sens vraiment intéressé et désireux de faire du bien autour de lui.

Magali l’écoutait, sans répondre... Elle dit tout à coup, en suivant sa pensée :

– Je pense qu’il épousera sa cousine Juliane.

La vieille demoiselle tressaillit un peu.

– Je le pense aussi, mon enfant.

– Tant mieux, car elle est bonne et charmante. Elle l’aidera dans sa grande tâche... Chacun a sa voie en ce monde ! murmura-t-elle pensivement,

répétant, sans y penser, la parole que venait de prononcer lord Gérald.

## XVII

Le duc de Staldiff achevait de s'habiller pour le dîner de gala offert par le roi à l'occasion de la visite d'un souverain étranger. Il jeta un coup d'œil distrait sur la glace qui lui renvoyait l'image d'un être jeune et superbe, portant avec la plus aristocratique élégance la tenue de cour : culotte et bas de soie noirs, avec les insignes de l'ordre de la Jarretière... Prenant les gants que lui présentait son valet de chambre, il se dirigea vers la porte, suivi par Alari, jusque là étendu dans un coin de la chambre, les yeux fixés sur le maître aimé qu'il avait sauvé de la mort.

Dans le cabinet de travail du duc, lord Dorwilly attendait son ami et vint à lui les mains tendues.

– Je venais vous dire bonjour en passant, cher. Quoi ! déjà prêt ?

– Oui, je veux auparavant aller voir ce pauvre

Dowtill qui ne se remet pas bien de sa chute de cheval. Mais j'ai encore le temps, asseyez-vous donc, Rupert.

– Non, merci, mon ami, je suis, un peu pressé, ayant tout à l'heure un rendez-vous chez lord Hawkins, mon colonel. Je me suis attardé chez lady Dulkay où j'ai appris une nouvelle... Miss Loodler a décroché sa couronne ducale.

– Vraiment ?... Après tout, cela ne m'étonne pas... Et quel est ce fortuné mortel ?

– Le duc de Dowes. Lui-même venait d'annoncer ses fiançailles officielles à lady Dulkay.

– Je m'en doutais... Il doit être à sec, en effet, et la dot de miss Loodler sera tout à fait nécessaire pour le remettre à flot... Pitoyable personnage ! dit-il en levant les épaules avec mépris.

– Cela se voit tous les jours, que voulez-vous, mon cher ! répliqua lord Dorwilly avec philosophie. Je le déplore comme vous, mais nous ne changerons rien à la lâcheté et à la

cupidité humaines. La jeune duchesse de Dowes sera parfaitement reçue par la haute aristocratie, qui oubliera son origine dans le mirage des dollars paternels... Allons, je m'en vais... Amusez-vous bien à ce dîner, mon bon.

– Quelle corvée, Rupert !

– Eh ! ce n'est pas toujours tout rose d'être duc de Staldiff et pair d'Angleterre, Gérard, dit en riant le jeune officier.

– Non, vous avez raison, c'est même quelquefois bien gris, répliqua lord Gérard dont le regard s'assombrit soudain.

Lord Dorwilly le regarda avec surprise.

– Qu'y a-t-il donc, mon cher ? demanda-t-il avec un intérêt affectueux.

– Rien de particulier, Rupert... Viendrez-vous demain à la réunion de charité où doit quêter Isabel ?

– Certes, je n'y manquerai pas ! Lady Isabel m'a fait promettre...

– Et vous seriez désolé de manquer de parole à lady Isabel, dit le duc en riant.

Lord Rupert se mit à tourmenter sa moustache, peut-être pour cacher le sourire ému qui entrouvrirait ses lèvres... Puis, se décidant enfin, il se pencha et prit les mains de lord Gérald :

– Que diriez-vous, mon ami, si je lui demandais de devenir lady Dorwilly ?

– Mais je dirais que je n’y vois pas d’obstacle... et que même j’en serais très heureux ! Ma mère serait également ravie, car elle vous a en particulière affection... Oui, parlez à ma petite Bella, et tâchez de bien plaider votre cause... La victoire ne sera pas très difficile à remporter, je crois, dit le duc avec une gaieté malicieuse.

Lord Rupert lui serra les mains avec force.

– Merci, Gérald ! Oui, je crois que nous nous entendons très bien et qu’elle acceptera de me confier sa vie... Allons, cette fois, je m’en vais décidément, sans quoi je recevrais une verte semonce de lord Hawkins qui ne plaisante pas sur l’exactitude, vertu militaire.

Lorsqu’il se fut éloigné, le duc s’assit

machinalement devant son bureau. L'expression satisfaite qu'avait amenée sur sa physionomie la communication de son ami venait de s'évanouir, son front se creusait subitement.

– Heureux mortel, il n'a pas d'obstacle devant son rêve ! murmura-t-il d'un ton amer. Il a choisi selon son rang... tandis que moi !

Il appuya son front sur sa main et demeura longtemps immobile, les sourcils froncés... Ainsi qu'il l'avait dit au Père Nouey, il avait fait son possible pour oublier. Il s'était plongé dans le travail, il avait rempli strictement les devoirs mondain, imposés par sa position, il s'était efforcé de se mettre dans l'esprit l'idée d'un mariage avec sa cousine Juliane. Autant que possible, il avait évité de rencontrer Magali – et cela lui avait été d'autant plus facile qu'elle agissait de même à son égard. Dans sa droiture parfaite, il avait été jusqu'à brûler le dessin de la cascade des Fées, acte qui lui avait coûté un intime déchirement mais qu'il avait résolument accompli, voulant tout tenter pour faire fuir le rêve entré en lui à son insu.

Mais il devait reconnaître que tout était vain. Un rien venait raviver le souvenir tenace : une bruyère entrevue à la devanture d'un fleuriste et qui lui rappelait la reine de mai et ce brin de fleurettes roses impitoyablement jeté loin de lui : l'audition, à un concert, d'un morceau chanté l'été précédent par Magali ; la vue, dans une église, d'une femme en prières dont l'attitude recueillie et la ferveur lui rappelaient la jeune fille, telle qu'il l'apercevait au passage lorsqu'il entra dans la chapelle d'Hawker-Park pour gagner son fauteuil seigneurial.

Et lorsqu'il étudiait les changements à apporter sur ses domaines lorsqu'il en causait avec M<sup>lle</sup> Amélie, il lui semblait voir devant lui celle qui avait été la silencieuse inspiratrice de la transformation opérée dans son âme de grand seigneur indifférent aux misères des humbles, il se figurait le joyeux rayonnement de son regard lorsque M<sup>lle</sup> Amélie lui rapportait ce qui s'élabore, ce qui se fait déjà pour la portion besogneuse de l'humanité dont le duc de Staldiff était responsable devant Dieu. En versant sans compter l'or entre les mains de la vieille

demoiselle, il songeait parfois avec bonheur qu'une partie de cet or passerait par celles de Magali, se transformant en chauds vêtements et en nourriture réconfortante, et qu'il procurait ainsi à ce cœur délicatement charitable une de ses plus douces joies.

Hier, Freddy, qu'il entourait plus que jamais d'une tendre sollicitude, lui avait dit en souriant : « Savez-vous, mon cher lord, que je suis de l'avis de Magali, qui me disait l'autre jour : « Je n'aurais jamais cru autrefois que le duc de Staldiff pût avoir un tel cœur ! » Et cette simple parole lui avait causé une joie intime, qui lui avait fait mesurer l'influence exercée sur lui par cette âme si purement, si hautement chrétienne, et dont l'approbation était pour lui d'un prix supérieur à tous les honneurs et marques d'admiration qui lui étaient prodigués.

Oui, elle lui apparaissait toujours comme le type idéal qu'il désespérait de retrouver jamais... Et voici qu'il se demandait encore maintenant s'il n'était pas fou et coupable, pour une simple question de distance sociale, de ne pas chercher à

acquérir ce trésor qu'est une femme vertueuse et sage, une chrétienne brûlante de foi et vibrante de tendre charité, telle que l'était Magali, cette créature si merveilleusement douée, qui serait son aide et son conseil, sa chère compagne des bons et des mauvais jours, son initiatrice dans la voie des conseils évangéliques. L'épreuve du temps dont avait parlé le Père Nouey n'avait fait qu'implanter plus profondément en lui cette image charmante... Était-ce un signe que la Providence, en dépit de toutes les apparences, lui destinait Magali Daultey ?

– Le duc de Dowes se mésallie pour de l'argent... moi, ce serait pour ses qualités délicieuses, ce serait pour elle, bien pour elle seule. Cependant, le monde serait capable de me blâmer, alors qu'en général, il absoudra Dowes... Mais que m'importe le monde ! murmura-t-il avec un méprisant mouvement d'épaules. L'honneur sera de mon côté... Seulement, je me demande où se trouve véritablement mon devoir.

Jem entra, apportant le courrier. Le duc prit les lettres, les jeta sur son bureau, n'en gardant

qu'une seule, sur l'enveloppe de laquelle il avait reconnu l'écriture très tremblée de lord Lowetead.

– Par exemple, voilà qui est curieux ! murmura-t-il après l'avoir parcourue. Qu'est-ce que cela veut dire !... Il faut que j'aille leur communiquer cette lettre. Ma foi, Archie ne me verra que demain.

Il sonna et dit à Jem qui se présenta :

– Allez demander à M<sup>lle</sup> Nouey et à miss Daultey si elles peuvent me recevoir.

Jem s'éloigna, une lueur de satisfaction éclairait son visage fort prospère... Depuis le jour bienheureux où il avait donné le moyen de réveiller la victime de Roswell, le pauvre paria de jadis avait été attaché au service particulier du duc et jouissait d'une faveur qui faisait bien des envieux. Mais cette situation, qui dépassait ses plus ambitieuses espérances, n'avait fait qu'augmenter dans son brave cœur la reconnaissance envers Magali, à laquelle il reportait tout ce qui lui arrivait de bon, ainsi qu'à sa sœur Maggie, récemment donnée comme aide

à la vieille femme de chambre qui faisait le service de M<sup>lle</sup> Nouey... Et c'était toujours une joie pour l'excellent garçon de gravir le second étage d'Hawker-House où se trouvait l'appartement de la vieille demoiselle, et de voir, ne fût-ce qu'une seconde, l'aimable physionomie de sa chère bienfaitrice.

Maggie, un peu pâlotte encore, mais fort gentille avec sa robe de cotonnade rose, son petit bonnet et son joli tablier à bavette, l'introduisit dans le parloir où M<sup>lle</sup> Amélie cousait, tandis que Magali lui faisait une lecture pieuse.

– Tiens, c'est Jem ! dit M<sup>lle</sup> Amélie avec un petit geste amical. Ce n'est pas votre heure de liberté, d'habitude. Qu'y a-t-il donc ?

– Sa Grâce, le duc de Staldiff demande si vous et miss Magali pouvez le recevoir, miss Nouey.

M<sup>lle</sup> Amélie eut un léger mouvement de surprise. Plusieurs fois, lord Gérald avait eu à l'entretenir pour les réformes qu'il entreprenait, mais il l'avait toujours rencontré chez sa mère, ou bien il lui demandait de venir dans son cabinet de travail, afin de mieux lui développer ses plans.

Jamais il n'était monté chez elle... Et puis, pourquoi voulait-il aussi voir Magali ?

– Dites à Sa Grâce que nous la recevrons quand il lui plaira, Jem, répondit-elle.

Jem s'éloigna... M<sup>lle</sup> Amélie jeta un coup d'œil vers Magali. La jeune fille avait posé le livre sur une table et attirait à elle une corbeille à ouvrage. Elle était fort calme, à peine un pli très mince, s'était-il formé sur son front.

– Je me demande ce qu'il peut avoir de si important à nous dire pour se déranger à cette heure, aujourd'hui surtout où il a le dîner de la cour, fit observer M<sup>lle</sup> Nouey.

– Il n'est pas très tard, mademoiselle... Peut-être a-t-il un conseil à vous demander à propos de son école, ménagère de Seltingham. Isabel m'a dit qu'il s'en occupait beaucoup en ce moment, répliqua paisiblement Magali.

– Oui, peut-être...

Cinq minutes plus tard, Maggie introduisait le duc, que suivait son inséparable Alari. Le jeune homme prit la main que lui tendait M<sup>lle</sup> Amélie et

s'inclina profondément devant Magali qui se levait à son entrée.

– Ne vous dérangez pas, je vous en prie ! dit-il avec un geste de respectueuse protestation. Je venais seulement vous communiquer un billet, tout à fait singulier, que je viens de recevoir de lord Lowetead. Celui-ci, comme vous le savez peut-être, est très malade depuis un mois...

Tout en parlant, il tendait la lettre à Magali, puis il s'assit sur un fauteuil que lui désignait M<sup>lle</sup> Nouey.

– Et effet, c'est bien étrange ! dit Magali d'un ton d'extrême surprise. Voyez donc, chère Mademoiselle !

M<sup>lle</sup> Amélie prit le papier et lut :

« Milord,

« Je me sens à mes derniers moments, le temps presse. Demandez à miss Daultey et à son frère de venir me voir demain matin. J'ai toutes mes facultés, il faut que je leur parle... Et venez avec eux, milord, je vous en prie. Je veux tout

régler, je veux retrouver la paix avant de m'en aller vers l'éternité. »

– Étrange ! murmura M<sup>lle</sup> Amélie. Vous n'avez pas idée, milord, de ce que ce pauvre lord peut vouloir à Magali et à Freddy !

– Aucunement, mademoiselle, je vous l'avoue. Il s'intéressait certainement à Freddy, un peu plus qu'il n'en a coutume, mais enfin je ne vois pas... Que décidez-vous, miss Magali !

– Évidemment, nous devons répondre le plus tôt possible à cet appel d'un mourant, milord.

– Vous conviendrait-il de vous rendre chez lui demain matin, vers dix heures ?

– Je n'y vois pas d'empêchement, Freddy manquera pour une fois son atelier.

– Bien, je ferai atteler pour cette heure...

– Oh ! nous irons très bien à pied ! dit vivement Magali.

– Je n'en vois pas la nécessité, répondit-il en se levant et en prenant distraitement ses gants

qu'il avait posés sur la table. Je vous rejoindrai chez lord Lowetead.

Il recula un peu son fauteuil, et ce mouvement fit tomber le papier de soie qui couvrait le métier à broder de Magali. En se baissant pour le ramasser, il effleura du regard la large feuille de satin blanc sur laquelle une main d'artiste avait peint à l'aiguille de délicates bruyères rosées.

– N'allez pas nous trahir, milord ! dit en riant M<sup>lle</sup> Amélie. Ceci est un écran destiné à l'anniversaire d'Isabel.

– Ne craignez rien, je serai discret... Cet ouvrage est une merveille de dessin et de coloris. Vous avez choisi vos fleurs favorites, je le vois, miss Magali.

– Votre Grâce veut dire celles d'Isabel. J'avoue que, pour ma part, je leur en préfère d'autres, répondit-elle d'un ton indifférent.

Il la regarda avec surprise.

– Cependant vous m'avez dit, autrefois...

– Oui, autrefois mais j'ai changé de goûts, depuis lors, dit-elle tranquillement.

– Votre royauté vous a-t-elle donc laissé un mauvais souvenir ! Vous étiez ce jour-là, presque exclusivement couronnée de bruyère, dit-il doucement.

Elle eut un léger tressaillement, mais répondit du même ton paisible :

– Les fêtes de ce monde laissent souvent des souvenirs mélancoliques, milord.

– Cependant, ce jour-là, vous avez été entourée d’hommages, vous avez été véritablement reine, miss Magali...

– C’est bien pour cela que j’ai souffert ! s’écria-t-elle, emportée par l’amertume que réveillait ce souvenir. Cela ne devait pas être, ce n’était pas mon rôle, j’ai joué là, à mon insu, une ridicule parade... et mon orgueil en a ensuite durement souffert, voilà tout ! acheva-t-elle d’une voix étouffée.

– Votre orgueil seulement, miss Magali ?

Elle tressaillit de nouveau en entendant cette voix vibrante d’émotion, en rencontrant ce regard si souvent impénétrable et fier, en ce moment

empreint d'une pénétrante douceur.

Mais elle détourna les yeux sans répondre.

– Pardonnez-moi cette indiscrete question...  
Oui, vous me la pardonnerez lorsque vous saurez, miss Magali, avec quelle ardeur je souhaite que vous acceptiez de devenir ma femme, d'être pour toujours ma chère reine de mai.

Elle eut une sourde exclamation. Son regard incrédule, presque effrayé se leva sur lui, qui se tenait devant elle, sa haute taille respectueusement courbée, une expression d'attente anxieuse dans ses yeux bruns.

– Milord !... mais vous savez bien que c'est impossible ! s'écria-t-elle d'une voix oppressée.

– Impossible ?... Et pourquoi donc ?

– Parce que tout vous sépare de moi.

– Rien que la différence du rang. Mais cela se comble, de nos jours surtout, et j'ai pensé qu'il était fou, pour si peu de chose, de laisser passer le bonheur... N'ai-je pas raison, dites, miss Magali ?

Magali, très pâle, eut un mouvement de tête négatif. Sa gorge était tellement serrée qu'il lui

semblait impossible d'en faire sortir un son.

– Non ?... vous n'admettez pas cela ? s'écria-t-il d'une voix altérée. Vous, si pieuse, si pénétrée du néant des vaines distinctions humaines ?... Vous encouragez ainsi mon orgueil aristocratique qui a lutté longtemps contre mon cœur et doit enfin s'avouer vaincu ?

– Je n'encourage rien, milord, dit-elle avec une fierté triste. Mais je considère tout d'abord qu'une telle mésalliance de votre part risquerait de vous amener des regrets, involontaires sans doute, mais qui me causeraient, à moi, des blessures que je ne me sens pas le courage de supporter.

– Des regrets ! Vous n'avez donc pas confiance en moi ?... en moi qui pensais que vous m'accorderiez votre estime, peut-être aussi un peu d'affection ? s'écria-t-il douloureusement.

Les mains de Magali, d'un mouvement involontaire, se froissèrent l'une contre l'autre.

– J'ai en vous la plus absolue confiance, je n'estime personne plus que vous et je sais que

vous me parlez en toute sincérité... Mais la sagesse nous fait un devoir d'oublier ce rêve, milord. La pauvre Magali Daultey, l'enfant élevée par charité et dont l'origine maternelle demeure inconnue, ne peut devenir l'épouse du duc de Staldiff.

– Je n'en juge pas ainsi, moi ! s'écria-t-il d'un ton de révolte. Mademoiselle Amélie, dites-lui qu'elle exagère, qu'elle n'a pas le droit de briser ainsi notre vie...

– Elle a raison, milord, répondit mélancoliquement M<sup>lle</sup> Nouey La distance est trop grande entre elle et vous, et son âme si délicate souffrirait de la crainte même d'un regret de votre part ou de celle de vos proches.

– Ma mère acceptera les yeux fermés le choix de son fils, Isabel sera ravie... les autres, peu m'importe ! D'ailleurs, je suppose que miss Magali est de toute façon supérieure à miss Loodler ? Or, celle-ci vient d'être fiancée au duc de Dowes.

– Pensez-vous donc que ce mariage sera heureux, milord ? dit Magali.

– J’en doute fort, car la cupidité est le mobile de l’un, l’ambition celui de l’autre. Mais il n’en serait pas ainsi pour nous... Un amour réciproque, appuyé sur des sentiments chrétiens, comble les distances, miss Magali, alors que les millions n’en font que le simulacre.

– Non, c’est impossible... c’est impossible ! dit-elle, les lèvres tremblantes, en détournant les yeux de ce regard où elle pouvait lire l’absolue sincérité de ses paroles en même temps qu’une prière anxieuse.

– Alors je me suis donc trompé en croyant que vous pourriez m’aimer un peu ! dit-il, les dents serrées. Sans cela, vous passeriez sur toutes ces considérations, vous ne m’imposeriez pas cette souffrance... Voici des mois que je lutte contre moi-même et, au moment où je me croyais au port, votre inexorable fierté vient m’en éloigner.

– Mettons que ce soit de la fierté, milord, mais c’est aussi mon devoir. Vous avouez vous-même que vous avez dû lutter... Pourquoi, si ce n’est qu’une telle union, vous semblait incompatible avec toutes vos traditions, tous vos principes

aristocratiques ? si ce n'est que vous la jugiez alors, avec raison absolument impossible ?... Aujourd'hui, vous cédez à une impulsion, vous êtes généreux et désintéressé au-delà de toute expression... mais moi, je ne puis accepter...

– Ah ! s'écria-t-il d'un ton vibrant de douloureux reproche, c'est que vous doutez de mon cœur, c'est que vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi...

– Milord, je vous en prie ! murmura-t-elle.

Il la vit toute pâle, toute frémissante, et comprit qu'il la faisait souffrir, qu'elle luttait contre son cœur, mais que sa raison l'emporterait dans ce combat, car Magali ne passait jamais sur ce qu'elle considérait comme son devoir.

– Pardonnez-moi mon insistance... mais si vous saviez ce que me fait endurer votre refus ! Au moins, réfléchissez, donnez-moi votre réponse définitive dans quelques jours...

– À quoi sert de retarder ?... Mieux vaut que cette question soit définitivement réglée, répondit-elle d'une voix altérée.

– Magali, lord Gérald a raison. Il faut toujours réfléchir, mon enfant, intervint M<sup>lle</sup> Nouey. Vous avez été saisie par la demande inattendue qui vient de vous être faite, il faut avoir à loisir, sous l’œil de Dieu, où se trouve véritablement votre devoir.

– Soit ! répondit-elle d’un ton las. Dans trois jours, si Votre Grâce le veut bien, je lui répondrai, définitivement cette fois.

Freddy entra, un carton à dessin sous le bras. Le duc d’une voix qui avait peine à recouvrer son calme, lui fit part de l’énigmatique convocation de lord Lowetead. Le jeune homme s’exclama, très intrigué, et acquiesça, aussitôt à l’heure choisie pour le lendemain.

– Vous me rendrez service en répondant en mon nom à lord Lowetead, mon cher Fred, dit lord Gérald. J’ai tout juste le temps de partir si je ne veux pas arriver en retard.

Il salua les deux dames et s’éloigna, reconduit par Freddy.

M<sup>lle</sup> Amélie prit les mains de Magali et attira à

elle la jeune fille. Le beau visage pâli, un peu contracté, tomba sur son épaule. Magali se mit à sangloter tout bas...

– Ma petite chérie !... Magali, peut-être outrez-vous la fierté ? Avec lui, je crois que vous n'auriez pas à craindre de froissements, car il est si noble, si délicat !... Et il vous aime tant !

– Oh ! ne me dites pas cela !... ne me dites pas, mademoiselle Amélie !... Vous m'ôteriez tout mon courage !... Ce mariage est impossible, convenez-en, chère bonne amie. C'est une folie de sa part d'y avoir pensé... Mais il va falloir encore travailler à recouvrer le calme, et ce sera long et difficile, parce que je me dirai toujours que c'est moi qui n'ai pas voulu... c'est moi qui lui a dit non ! murmura-t-elle dans un sanglot.

Ce soir-là, au repas de gala de Sa Majesté, le duc de Staldiff montra une mine distraite et presque sombre qui fut remarquée de tous et lui attira plus tard un amical reproche de la part de son souverain qui l'avait en particulière estime. Nul ne se douta de la raison qui mettait cette tristesse dans le regard du jeune duc... Non, nul

ne pouvait penser que ce mortel comblé des dons de la fortune, appelé par sa naissance, ses facultés supérieures et la faveur royale, aux plus hautes situations, n'ayant qu'à choisir une compagne parmi les plus nobles et les plus riches, venait de se voir refusé par une jeune fille obscure et pauvre.

Et, tandis qu'il s'appliquait à soutenir la conversation avec sa voisine de droite, une toute jeune Altesse royale étincelante d'esprit, il revoyait le petit parloir de M<sup>lle</sup> Amélie, éclairé par la lampe voilée de rose, et, sous la lumière, la tête blonde de Magali, ses yeux veloutés où passait une pénible angoisse, un regret douloureux... mais aussi une résolution inébranlable.

– Elle ne voudra pas !... non, elle n'acceptera jamais ! pensa-t-il avec désespoir. Et, pour cela même, je suis obligé de l'admirer davantage, mais aussi je dois regretter plus que jamais de ne pas posséder cette perle de sagesse et de beauté morale.

## XVIII

Le lendemain, Magali et Freddy se rendirent à l'incompréhensible convocation de lord Lowetead. Magali avait les yeux cernés, la tête douloureuse après une nuit entière d'insomnie : mais son esprit avait recouvré un calme suffisant après une longue station à l'église et la lettre qu'elle venait d'écrire au père Nouey, en ce moment en Irlande, pour lui demander conseil.

– Lord Gérard est déjà arrivé, dit Freddy, en voyant devant la demeure de lord Lowetead l'équipage particulier du duc, reconnaissable à ses superbes chevaux fringants et à la livrée très sobre des domestiques.

Le jeune homme se trouvait, en effet, dans le salon, où furent introduits les arrivants, il était debout et examinait avec attention un objet qu'il tenait entre ses mains.

– Nous sommes peut-être en retard, milord ?

dit Magali.

– Aucunement, c’est moi qui suis en avance, miss Magali. Lord Lowetead vient de me dire qu’il nous attendait... Mais regardez donc ceci. Je suis frappé d’une ressemblance...

Il tendait à Magali une miniature encerclée d’or. Elle vit une jeune femme brune, au teint très blanc, aux yeux bleus d’une extrême douceur...

– Mais, c’est ma mère ! murmura-t-elle stupéfaite.

Le duc eut un tressaillement.

– Moi, je trouvais une ressemblance extraordinaire avec Freddy... Vous vous rappelez bien votre mère, miss Magali ?

– Comme si je la voyais encore devant moi, milord... Oui, voilà bien son regard, ses traits si purs... De qui est ce portrait ? demanda-t-elle d’une voix étouffée par l’émotion.

– C’est celui de la belle-sœur de lord Lowetead, une Française de noble famille bretonne, qui fut la mère de Lady Éthel, cette jeune fille si mystérieusement disparue.

– Éthel ! notre mère s'appelait ainsi ! murmura Freddy, tout pâle de saisissement.

Ils se regardèrent tous trois, une même pensée surgissant en leur esprit.

– Venez ! dit lord Gérald d'une voix frémissante.

Ils gravirent avec lui le large escalier de pierre et furent introduits dans la chambre de lord Lowetead. Le vieillard, dont le visage était ravagé par la maladie, se trouvait assis dans un fauteuil, soutenu par des oreillers.

– Ah ! vous voilà enfin ! murmura-t-il. Le temps presse, je m'en vais à grands pas... Asseyez-vous et écoutez-moi.

Le duc avança un fauteuil à Magali et se tint debout à quelques pas en arrière, les bras croisés, son regard se portant du vieillard affaissé et tremblant à la jeune fille dont la physionomie exprimait à la fois la compassion et l'anxiété.

– Je n'ai ni le temps, ni le désir de faire un inutile préambule, dit lord Lowetead d'une voix qui s'échappait péniblement de sa gorge

contractée. Je vais, simplement, vous raconter ce qu'il advint de ma nièce, Éthel Lowetead... Au cours d'un voyage dans l'Amérique du Sud, nous nous arrê tâmes à Buenos-Aires, chez un riche propriétaire de la région qui était un ami pour nous. Il y avait là un jeune secrétaire français, parfaitement élevé, esprit original et charmeur doué de remarquables qualités physiques et morales. Il avait une voix magnifique, Éthel, également, et nos hôtes les firent chanter ensemble. Il nous accompagnait dans nos promenades à cheval, ma nièce le consultait sur ses aquarelles et ses dessins. Moi, tout occupé de l'achat difficile d'une médaille rarissime, je n'accordais aucune attention au changement d'humeur d'Éthel, qui devenait rêveuse et avait de brusques accès de gaieté suivis d'inexplicable mélancolie... Ce fut pour moi un coup de massue lorsqu'elle m'annonça qu'elle voulait épouser Luc Daultey.

« Je refusai avec indignation, je lui reprochai violemment d'avoir seulement eu la pensée de déroger ainsi. Mais Éthel possédait sous sa douce apparence, une volonté de fer et un cœur qui ne

se reprenait pas, une fois donné. En dépit de mes menaces, elle persista dans sa résolution... Elle devint M<sup>me</sup> Luc Daultey, et je ne la revis plus... Je jurai de ne jamais lui pardonner, de ne jamais reconnaître pour mes petits-neveux ses enfants, si elle en avait. Voici pourquoi je suis demeuré muet, Magali et Freddy, lorsque vous me fûtes présentés dans le hall d'Hawker-Park. Très fier de ma vieille noblesse, je ne voulais pas découvrir la mésalliance de ma nièce... d'autant moins que l'héritier du nom et de la fortune des Lowetead se trouvait être Freddy, l'hérédité se transmettant cette fois en ligne féminine par le fait de la mort, éloignée déjà, du seul parent masculin que j'eusse.

« Je savais que je commettais une injustice, et cependant je m'y enfonçais chaque jour davantage, endurcissant mon cœur devant votre charme à tous deux, mes pauvres enfants, devant cette ressemblance frappante de Freddy avec cette Éthel que j'avais chérie comme ma fille. Il a fallu que j'arrive à mes derniers moments pour comprendre enfin la grandeur de ma faute, pour réparer... »

Dans l'esprit de lord Gérald, une pensée dominait tout en cette minute : Magali, la fille de Luc Daultey et de lady Éthel Lowetead, se trouvait maintenant rapprochée de lui, et même un peu sa parente, par suite d'une alliance contractée au siècle précédent entre une Hawker et un Lowetead... Et c'était cette même pensée qui illuminait les yeux noirs de Magali, tandis que le vieillard parlait.

– Milord, nous vous aurions cependant entouré de tant d'affection ! dit-elle doucement en se penchant vers lui.

– Oui, je sais que vous êtes tous deux des êtres charmants et que j'ai privé mes derniers jours de grandes consolations. J'ai bien souffert, depuis quelques jours, du remords d'avoir été impitoyable envers Éthel. Elle m'avait écrit un an après son mariage pour solliciter son pardon, reconnaissant qu'elle avait été coupable en résistant à la volonté de celui qui lui avait servi de père. Je lui renvoyai sa lettre... Depuis, je n'en entendis plus parler...

Il s'interrompit, oppressé et livide.

– Milord, ne vous fatiguez pas ! supplia Magali.

Il eut un geste d'indifférence.

– Oh ! qu'importe ! Il faut que je vous dise encore... Mais d'abord, appelez-moi mon oncle. Cela me rappellera ma petite Éthel... Oui, cette enfant m'était chère. Elle était intelligente et bonne comme vous, Magali, mais vous ne lui ressemblez pas physiquement, vous êtes le portrait de votre père, ce beau Luc Daultey, poète, musicien, charmeur irrésistible... Freddy tient d'Éthel, au physique et au moral. Seulement, il a en plus une chose dont je n'avais pas songé à munir ma nièce ; une foi religieuse profondément enracinée... Freddy, venez ici, mon enfant.

Il prit les mains du jeune homme, l'attira tout près de lui...

– Elle vous a donné mon nom... Elle aimait bien son original d'oncle, pauvre petite... Freddy, vous êtes mon héritier, vous allez être lord Lowetead. Ce qui, dans ma fortune, n'est pas en majorat sera partagé entre Magali et vous. J'ai fait mon testament... Milord voulez-vous accepter

de vous occuper du nécessaire afin que les droits de ces enfants soient bien établis ?

Le duc se rapprocha et se pencha vers lui.

– Je me charge de tout, soyez sans crainte, milord. Ce sera probablement un peu long et difficile, étant donné le manque absolu de pièces légales : actes de mariage, actes de naissance des enfants...

– Vous pourrez vous procurer le premier à Buenos-Aires. Les enfants savent peut-être où ils sont nés ?

– Nous l’ignorons complètement, milord, dit Magali. Ma pauvre mère, depuis longtemps affaiblie et malade, ne nous entretenait jamais du passé.

– Il est singulier qu’elle n’ait pas emporté quelque pièce établissant son identité. Enfin, nous avons une piste maintenant, nous chercherons mieux que nous n’avons pu le faire il y a huit ans, dit lord Gérald.

– Vous nous aviez dit, Magali, – vous rappelez-vous ce jour où le duc de Staldiff

arrivait à point dans la serre pour jeter dehors ce Roswell ? – que cet individu vous avait insinué qu’il pourrait peut-être vous faire connaître votre origine maternelle. Il n’y aurait pas à attacher à cela une grande importance si je n’avais, à plusieurs reprises, remarqué le regard de cet homme se reportant de vous à moi, avec une expression singulière qui me frappait toujours, en me faisant craindre qu’il ne connût le secret que je pensais posséder seul. Il se peut qu’aux Indes il ait connu vos parents et qu’il puisse nous donner des renseignements utiles.

– Ce n’était pas la première fois qu’il me parlait de cela, dit Magali. L’antipathie que m’inspirait ce personnage me faisait considérer comme non avenues ces insinuations, peut-être réelles, après tout.

– Eh bien ! j’ai agi comme vous, miss Magali, lorsque ce misérable m’a dit un mot à ce sujet, le jour où je lui ai signifié son congé, dit lord Gérald. Si nous ne réussissons pas autrement. Nous tâcherons de savoir, quelque chose de ce côté... N’ayez crainte, milord, je veillerai à tous

les intérêts de vos petits-neveux.

– Oui, je sais que je puis avoir toute confiance en vous... Merci de les avoir si généreusement recueillis, merci de tout ce que vous avez fait pour eux, milord.

– J'en ai été payé au centuple par l'affection de mon petit Fred, par...

Il se tournait vers Magali, il lui tendait la main...

– Voulez-vous maintenant, Magali ? demanda-t-il doucement.

– Oui, maintenant je le veux bien, milord ! répondit-elle avec un regard rayonnant, en mettant sa main dans la sienne.

– Tout est donc réparé ! murmura le vieillard avec un regard de reconnaissance vers le ciel.

\*

Lord Frederick Lowetead, entouré de ses petits-neveux et de lord Gérald, rendit ce même

jour son âme à Dieu. Le duc s'occupa de tous les funèbres détails, en même temps qu'il faisait connaître l'héritier du vieux lord. Ce fut un coup de théâtre lorsque le Londres aristocratique apprit du même coup cette nouvelle et celle des fiançailles du duc de Staldiff avec Magali Daultey... Les invités aux funérailles furent d'ailleurs unanimes à reconnaître la grâce très patricienne du jeune lord Lowetead, qui conduisait le deuil avec le duc, et à admirer l'incomparable beauté de la fiancée de lord Gérald, qu'accompagnaient la duchesse de Staldiff et sa fille.

Dans l'après-midi de ce jour, M<sup>lle</sup> Nouey et Magali, délicieusement jolie dans sa sévère toilette de deuil, descendirent chez lady Juliane à l'heure du thé. Lord Dorwilly, fiancé depuis deux jours à lady Isabel se trouvait là, ainsi que Freddy... Le duc entra presque aussitôt et s'avança vers Magali.

– Pardonnez-moi de n'avoir pas été au devant de vous, Magali. J'étais retenu par un de mes tenanciers, de passage à Londres, qui venait me

présenter une requête... Je vais vous avouer tout simplement que j'avais fort envie d'expédier ce brave homme. Mais je me suis rappelé une parole dite autrefois par ma chère Égérie : « Il ne faut jamais négliger un devoir, même pour la plus légitime des satisfactions... » Or, la satisfaction, c'était de vous voir un peu plus tôt, et le devoir consistait à écouter ce pauvre Stanney, à l'aider charitablement à sortir de ses phrases embrouillées et à le mettre un peu à l'aise, car j'ai toujours le talent d'intimider les gens, même sans le vouloir... Aussi, lorsqu'ils auront leur aimable jeune duchesse, ces malins auront vite trouvé plus simple de s'adresser à elle et de tout faire passer par ses mains... ou plutôt par son cœur.

– Ce sera si bon, Gérald ! dit-elle avec un sourire de bonheur.

– Oui, ce sera délicieusement bon de faire le bien ensemble, répliqua-t-il avec émotion.

Il s'assit près d'elle et sortit une lettre de sa poche.

– Voulez-vous me permettre de prendre connaissance de ceci ? C'est une lettre de Sylton,

et il se peut qu'elle contienne quelque nouvelle d'importance... Précisément ! on m'informe que ce misérable Roswell, qui n'a jamais pu se remettre des suites de sa blessure, est à ses derniers moments.

– Oh ! le malheureux ! murmura Magali.

– Si nous voulons tenter de savoir si réellement il a connu vos parents, il faut que je parte demain pour Sylton.

Magali hocha la tête.

– À vous, il ne dira rien, Gérald, il ne pourra oublier comme vous l'avez traité.

– Je suis de votre avis... Mais alors ?

– Il faudrait peut-être que ce soit moi...

– Vous !... s'écria-t-il avec un geste de protestation. Oubliez-vous ce que cet être a tenté ?... Non, non, Magali, je ne pourrais supporter que vous voyiez cet homme !

– Ce malheureux est mourant, Gérald, et, indépendamment de l'intérêt que peuvent avoir ses révélations, il n'est peut-être pas impossible de tenter quelque chose pour le salut de cette

âme. En voyant que je lui pardonne, il se peut qu'il soit touché...

– J'en doute, car je le crois bien endurci. Il est vrai que vous êtes capable d'adoucir les pierres, dit-il en l'enveloppant d'un regard d'admiration émue. Faites comme vous le voudrez, Magali. Cela me coûte de vous voir tenter cette démarche... mais vous avez raison, si quelqu'un peut penser réussir, c'est vous.

– Je partirai demain avec M<sup>lle</sup> Amélie.

– Oui, le plus tôt possible, pour avoir quelque chance de trouver cet homme vivant. Je vous accompagnerai et vous obtiendrai aussitôt les autorisations nécessaires pour pénétrer près de lui... Ce sera une pénible corvée, songez-y, Magali ?

– Il le faut, Gérald. Je ne sais pourquoi, il me semble que ce Roswell doit nous expliquer bien des choses... Et puis, ne faut-il pas payer par quelques petits sacrifices mon bonheur ! dit-elle en levant vers lui ce regard lumineux où il avait su toujours si bien lire.

– Ce bonheur que vous refusiez si résolument, l’autre jour ? répliqua-t-il d’un ton de doux reproche. Vous m’avez fait souffrir, Magali...

Il s’interrompit. La porte s’ouvrait, laissant apparaître lady Ophélia en élégante tea-gown. La jeune fille venait d’arriver cette après-midi même, après un court séjour en Écosse. Un bref billet de sa cousine lui avait appris la mort de lord Lowetead, sans mentionner d’autres détails, la malicieuse Isabel se réservant de jouir de sa surprise à la nouvelle des événements qui transformaient le sort de Freddy et de cette Magali détestée.

Elle s’arrêta brusquement, les traits un peu contractés. De tous ceux qui étaient là, elle ne voyait en cette minute que son cousin et Magali, assis l’un près de l’autre, la main dans la main.

– Entrez donc, Ophélia ! dit le duc en se levant. Nous avons bien des choses à vous apprendre... Tout d’abord, de doubles fiançailles : Isabel et lord Rupert, Magali et moi...

Il y avait dans son regard une petite lueur railleuse, sa voix avait une intonation légèrement

mordante... Lady Ophélia, serrant les lèvres, s'avança vers sa cousine, et, tout en tendant la main à lord Dorwilly, elle dit d'un ton qu'elle essayait de raffermir :

– Je suis charmée du bonheur qui vous arrive. Milord, vous aurez une aimable compagne en cette chère Isabel.

Elle ne faisait pas mine de se retourner vers Magali. Le duc, un sourire moqueur aux lèvres, dit avec calme :

– N'aurons-nous pas aussi l'honneur de vos félicitations, Ophélia !

Elle le regarda, très pâle, sa bouche eut un pli de dédain...

– Vous devez vous douter, Gérald, que je ne puis comprendre...

Mais elle baissa les yeux devant le regard impératif qui se posait sur elle et murmura d'un ton contraint :

– Je vous adresse tous mes vœux de bonjour...

– Et faites aussi vos compliments à Freddy... Venez donc, mon cher Fred, dit lord Gérald en

appelant d'un signe le jeune homme assis près de la duchesse et de M<sup>lle</sup> Amélie. Ophélie, je vous présente lord Frederick Lowetead.

– Que dites-vous, Gérald ! balbutia-t-elle, stupéfiée.

– Il est authentique, je vous assure, Ophélie ! s'écria en riant lady Isabel. Il est le petit-neveu et l'héritier du pauvre lord Lowetead que nous avons conduit ce matin à sa dernière demeure.

– Et ma fiancée se trouve être ainsi un peu notre cousine, ajouta le duc. Je ne l'en aime pas davantage pour cela... je crois que ce serait bien impossible ! dit-il avec un sourire de bonheur.

## XIX

M<sup>lle</sup> Nouey et Magali, à la suite de l'infirmière, passaient entre les lits clairs des salles de l'hôpital de Sylton. Un chaud soleil de mars traversait les grandes vitres, s'épandait en nappes lumineuses sur le sol carrelé... Et, dans cette clarté, Magali vit tout à coup un visage ravagé, aux yeux clos, en qui elle eut peine à reconnaître William Roswell.

– Mais vit-il encore ? balbutia-t-elle devant cette figure livide.

Au son de sa voix, le mourant ouvrit brusquement les yeux. Il eut une exclamation rauque...

– Je rêve !...

Magali s'avança, toute pâle, en murmurant intérieurement une prière.

– C'est bien moi, dit-elle doucement. Je viens

vous dire que j'ai tout oublié, William Roswell.

– Pas moi !... oh ! pas moi, dit-il avec un rictus de colère. Je me souviens de vos réponses méprisantes, de vos dédains, de votre refus... Vous venez ici jouir de mon impuissance !... Mais de qui êtes-vous en deuil ?

Avant que la jeune fille eût pu répondre, il laissa échapper une seconde exclamation.

– Que veut dire ceci ? Êtes-vous donc fiancée ! demanda-t-il en désignant la bague merveilleuse que portait Magali et qu'un rayon de soleil venait de faire étinceler.

Elle fit un signe affirmatif.

– Est-ce à lui ?... au duc de Staldiff ?

– Précisément.

Un éclair de rage jaillit de son regard.

– Quoi, son orgueil a cédé, malgré tout !... Je ne l'aurais jamais pensé. Ce beau duc qui semblait si fier, si énergique, n'a pas plus de volonté que les autres ! fit-il avec une sorte de fureur dédaigneuse.

– Il n’y a cependant rien qui doive vous étonner, dit Magali en faisant un effort pour parler avec tranquillité. Par ma mère, je suis presque l’égale du duc de Staldiff.

Il eut un soubresaut et tenta de se redresser.

– Par votre mère ?... Vous ne savez pas qui elle est...

– Elle s’appelait lady Éthel Lowetead.

– Qui vous a dit ?... grinça-t-il.

– Lord Lowetead lui-même, avant de mourir.

– Ah ! je m’explique !... Ainsi, il faut donc qu’elle triomphe malgré tout, cette Éthel.

– Vous la connaissiez ! demanda Magali en plongeant son regard dans les yeux du misérable, déjà un peu voilés par l’approche de la mort.

– Oui, je la connaissais ! fit-il avec une rage sourde. Et votre père aussi... Et même je vais vous apprendre quelque chose. Luc Daultey fut trouvé assassiné dans un faubourg de Bombay et l’auteur de cette mort demeura inconnu... Or, celui-ci s’appelait William Roswell.

Magali recula avec une exclamation d'horreur.

– Ah ! cela vous émeut ! dit-il avec un ricanement cynique. Que voulez-vous, je le haïssais. J'ai toujours eu une antipathie irréductible pour les gens beaux et bons, tels, par exemple, que votre noble fiancé... Cependant Luc Daultey m'avait accordé toute sa confiance, et, comme il dirigeait là-bas une petite entreprise commerciale, il m'avait remis d'avance le soin de ses intérêts dans le cas où il viendrait à disparaître, car il était de santé délicate, et sa femme, toujours malade, aurait été incapable de le remplacer... Après sa mort, je me trouvai donc investi de droit de conseil envers la jeune veuve. Celle-ci, je le savais, avait pour moi une secrète antipathie, mais jamais elle n'avait pu ébranler la confiance de son mari en son cher ami Roswell... Nonobstant cette sorte d'aversion, je me mis en mesure d'exécuter le petit plan pour lequel j'avais supprimé Luc Daultey. Je savais par celui-ci, que sa femme était récemment devenue l'héritière future de lord Lowetead, par suite de la mort du seul parent masculin existant encore. Il s'agissait donc pour moi d'épouser la jeune

veuve... Je pris en main toutes les affaires d'intérêt, je me fis confier, sous prétexte d'indispensables recherches à faire, toutes les pièces légales que possédait M<sup>me</sup> Daultey, puis, un jour, je vins lui adresser ma demande en mariage.

« Avait-elle une intuition de la véritable cause de la mort de son mari ? Toujours est-il qu'elle me répondit avec un tel mépris que je lui vouai dès lors une haine implacable. Peu de temps après, cette petite entreprise commerciale qui était sa seule ressource, s'effondrait, aidée par moi, naturellement. C'était la ruine pour elle... Comme elle était une femme énergique, malgré sa santé précaire, elle se mit à donner des leçons... Alors, moi, que tentait toujours son titre d'héritière, je renouvelai ma demande. Elle ne me répondit même pas et me montra simplement la porte.

« Dès lors je m'attachai avec acharnement à lui nuire en toutes choses. Bientôt la vie devint intolérable pour elle et un jour j'appris qu'elle avait quitté secrètement Bombay avec ses

enfants. Je ne pus jamais retrouver sa trace... Ce ne fut que beaucoup plus tard que me trouvant un jour chez le consul d'Angleterre à Ispahan en même temps que le duc de Staldiff, j'entendis celui-ci raconter incidemment votre histoire. Il me vint alors à l'esprit que Freddy et vous étiez les seuls héritiers de lord Lowetead, et que je pourrais peut-être tenter quelque chose de ce côté. Vous auriez eu une jolie dot, miss Magali, et votre frère aurait été entre mes mains. J'aurais habilement obligé le vieux lord à vous reconnaître pour ses petits-neveux... Vous voyez que je vous raconte toutes mes petites combinaisons, bien simplement, dit-il avec un affreux rictus.

Magali, blême d'émotion devant cette révélation cynique, s'appuyait presque défaillante contre M<sup>lle</sup> Amélie. Mais elle se redressa tout à coup, ne voulant pas laisser cet homme jouir de sa souffrance.

– Comment, se fait-il que je ne vous aie jamais vu, à Bombay ?

– Cela n'a rien d'étonnant, car vous avez été

presque constamment en pension, tous deux, à cause de la faible santé de votre mère et d'ailleurs, j'allais assez rarement voir M<sup>me</sup> Daultey, qui me recevait toujours à contrecœur lorsque je prétextais quelques renseignements à lui demander sur les affaires d'intérêt dont m'avait chargé son mari. Je vous vis peut-être trois ou quatre fois, en passant, et il se peut fort bien que vous n'ayez gardé aucun souvenir de moi...

« Eh bien ! que dites-vous de tout, cela fit-il d'une voix rauque. Vous vous réjouissez de me voir impuissant, vaincu ?... oui, vaincu ! haleta-t-il rageusement.

Magali s'avança, elle se pencha, malgré son instinctive répulsion, vers cet homme qui était l'assassin de son père et le persécuteur de sa mère.

– Ne pensez pas ainsi !... Au nom de mes parents, au nom de Freddy qui fut aussi frappé par vous, au mien surtout je vous pardonne, William Roswell.

– Ce n'est pas vrai, dit-il en grinçant des dents.

Vous voulez faire la généreuse, mais je ne vous crois pas... Et d'ailleurs, je n'ai pas besoin de votre pardon.

– Vous avez raison, il vous faut tout d'abord celui de Dieu, dit-elle gravement.

Il râla :

– Je ne veux pas non plus de celui-là... Partez, laissez-moi en repos, au lieu de venir m'insulter de votre bonheur, de me faire connaître celui de ce duc de Staldiff que je hais... Laissez-moi mourir tranquille, puisque je n'ai pas pu me venger...

– Je vous en conjure, songez aux comptes que vous aurez à rendre à Dieu ! supplia la voix frémissante de Magali. Songez que vous êtes sur le bord de l'abîme, et qu'un cri de repentir peut encore vous sauver...

– Laissez-moi ! hurla-t-il. Je devine pourquoi vous êtes venue me tourmenter. Vous voulez les papiers que je possède et qui me furent remis par votre mère... Mais vous n'aurez rien, rien !

Il s'affaissa, un flot de sang s'échappant de ses

lèvres.

M<sup>lle</sup> Amélie appela l'infirmière, puis elle entraîna Magali toute frissonnante.

– Sa Grâce le duc de Staldiff vient d'arriver et vous attend au salon, misses, leur annonça la patronne de l'hôtel où elles étaient descendues.

Magali, toute rose soudain, entra dans la pièce où lord Gérald se promenait de long en large. Il vint à elle, un sourire heureux éclairant sa physionomie altière.

– Pardonnez-moi, mon impatience, mais j'avais hâte de connaître le résultat de votre pénible démarche... et aussi de vous revoir, Magali.

Elle lui raconta alors ce qui venait de se passer. Le cynique récit de Roswell éclairait toute la douloureuse histoire de la pauvre lady Éthel et donnait la raison de sa fuite loin des Indes, toute faible et malade qu'elle fût.

– Pauvre chère maman ! murmura Magali dont les yeux se remplirent de larmes au souvenir de la pâle figure jamais oubliée. Je me rappelle en effet

combien elle semblait inquiète pendant le voyage, comme elle regardait constamment autour d'elle. Elle craignait sans doute de voir apparaître cet homme... Et il ne paraît pas disposé à se dessaisir des papiers qui nous appartiennent, Gérald.

– Nous nous en passerons, ne vous tourmentez pas, ma chère Magali... Ainsi, ce malheureux être n'a montré aucune lueur de repentir ?

– Aucune, Gérald... Si vous le voulez, nous irons à la chapelle catholique prier pour lui, car c'est une chose affreuse de penser que ce malheureux va s'en aller ainsi dans l'éternité !

Ce fut sans doute cette prière de l'homme qu'il haïssait et de la fille de ses victimes qui amena au dernier moment chez William Roswell le repentir sollicité pour lui. D'une main presque glacée, il traça quelques mots donnant l'adresse d'un ami de Londres chez lequel les papiers se trouvaient en dépôt. Au bas, il écrivit : « Pardon ».

Ce billet, presque illisible, fut remis au duc de Staldiff au moment où il allait quitter Sylton avec

sa fiancée et M<sup>lle</sup> Amélie. Il eut une exclamation satisfaite et le tendit à Magali en disant :

– Remercions le Seigneur qui a permis que ce malheureux coupable se ressaisît enfin. La miséricorde divine est inépuisable, nous le supplierons pour lui, car je lui pardonne à votre exemple, ma chère fiancée.

\*

Le duc de Staldiff et sa jeune femme avaient fait sur leur yacht leur voyage de noces, ils avaient visité, en cette saison printanière, les côtes de Grèce et d'Asie, et accompli un long pèlerinage en Terre-Sainte – le rêve de Magali depuis son enfance... Maintenant, ils abordaient sur la terre de Provence, où venait les rejoindre Freddy, appelé par un télégramme de son beau-frère, celui-ci voulant, à la fois faire une surprise à sa femme et donner à son cher Fred la satisfaction de revoir un peu plus tôt ceux qui étaient ses plus chères affections.

Lord et lady Dorwilly, de retour d'un voyage aux Indes, arrivèrent aussi peu après et le marquis d'Oulède, ravi, leur fit à tous les honneurs de sa Provence, surtout de sa chère Arles, la cité endormie que réveille le Félibrige. Il leur montra l'énorme ruine des Baux, l'étendue désolée et grandiose de la Crau, il leur fit admirer, en artiste, les monuments antiques dont s'enorgueillit sa petite patrie.

Un matin où soufflait une brise légère, le duc et Magali, laissant leurs compagnons s'en aller vers Avignon, montèrent seuls aux Antiques de Saint-Rémy. Longuement, à l'ombre d'un micocoulier, ils contemplèrent ces joyaux de l'art grec, s'élevant dans ce site digne de l'Attique. L'air pur était parfumé de la senteur balsamique des asphodèles et du romarin, le soleil un peu brûlant, mais si radieux, éclairait les prunelles veloutées de Magali... Et ces deux êtres, avec l'harmonieuse élégance de leurs formes et la beauté superbe de leurs traits, évoquaient la pensée de ces chefs-d'œuvre de l'antique statuaire, réalisation d'un idéal d'incomparable esthétique. Mais ces statues-là vivaient, et les

mêmes pensées profondes passaient dans ces yeux bruns et ces yeux noirs qui savaient si bien se comprendre en y mettant une lumière qui était le reflet de leur âme.

Magali avait posé sa main sur le bras de son mari. Le soleil faisait étinceler à son poignet la rosée de diamants et les délicates bruyères en rubis qui formaient un bracelet, fermé par un lys d'or semblable à ceux du blason de Provence. Il lui avait offert cette merveille artistique au début de leurs fiançailles, en lui disant :

– Ceci est une légère réparation. Je veux effacer, sur ce pauvre petit poignet, la marque qu'y imprima jadis ma violence... J'ai moi-même tracé le dessin de ce bijou, Magali, il sera pour vous un double souvenir :

Celui de Gérard d'autrefois, dur et orgueilleux... celui surtout, je l'espère, du fiancé qui n'aspire qu'à vous rendre heureuse et à devenir meilleur près de vous.

Et ceci n'était pas chez lui une vaine parole. Magali savait que ce cœur lui appartenait tout entier et qu'elle pouvait tout demander à celui qui

lui avait donné sa confiance absolue et l'entourait d'un tendre respect en l'appelant : « Ma chère Sagesse ! » réalisant ainsi cette idéale union de cœur et d'âme qui devrait exister entre les époux chrétiens.

Magali ne se laissait pas griser par sa haute position et les prévenances de tous les instants dont elle était entourée, elle ne s'enorgueillissait pas de l'influence qu'elle possédait sur cette volonté que nul n'avait su faire plier et qu'un regard d'elle, un de ces regards à la fois fermes et doucement suppliants dont elle avait le secret, amenait aussitôt à la réflexion. Elle était toujours la simple et pieuse Magali, unissant la gaieté au plus intime sérieux, s'initiant chaque jour un peu plus, à ses nouvelles responsabilités d'épouse et se donnant de toute son âme à celui auquel elle avait promis fidélité devant Dieu.

– Eh bien ! que dites-vous de cette vue, Magali ? demanda lord Gérald en prenant doucement la petite main qui se glissait sous son bras.

– Ce site est délicieux, Gérald ! Je me crois

vraiment en Grèce, ici. Quelle harmonieuse lumière, quelle température exquise !

– Oui, c’est la pure lumière de Dieu, trop souvent obscurcie, hélas ! par les fautes humaines... Emplissons-en nos yeux, ma reine de mai, aspirons ces parfums fortifiants, grisons-nous d’un peu de poésie et de bonheur... Et cette lumière, ces parfums, ce bonheur de nos âmes, nous les rapporterons dans notre brumeuse Angleterre, nous les répandrons sur ceux qui souffrent... et nous en garderons un peu pour nous, Magali, nous en conserverons pour les jours d’inévitable épreuve, alors que nos cœurs subiront la douleur, mais ne cesseront de s’appuyer l’un sur l’autre et d’espérer en Dieu.

Du bas de la montagnette où sont situés les Antiques monta une voix d’homme, grave et chaude. Elle chantait en provençal, et quelques paroles parvinrent aux oreilles des deux jeunes gens qui se taisaient pour l’écouter.

*Mai, tre te vèire,*

*Ve lis estello, o Magali,  
Coume an pali !...*

– Connaissez-vous assez la langue chère à votre ami d'Oulède pour me traduire cela, Gérard ? demanda Magali en levant vers son mari ses grands yeux veloutés – ses yeux de Sarrasine, comme les avait qualifiés spontanément la reine lorsque la petite-nièce de lord Lowetead lui avait été présentée avant son mariage.

Souriant, il se pencha et effleura de ses lèvres le front de la jeune femme.

– Traduction littérale : « Mais, dès qu'elle t'ont vue – ô Magali, vois les étoiles – comme elles ont pâli !... » « Il a raison, le poète. Que sont, aux yeux de Dieu, les plus étincelantes étoiles, près d'une âme pure et fervente, fidèle et tendre entre toutes... telle que la vôtre, ô Magali, mon lys de Provence ?



Cet ouvrage est le 244<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.